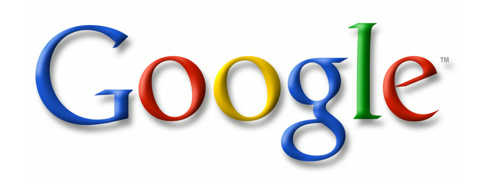
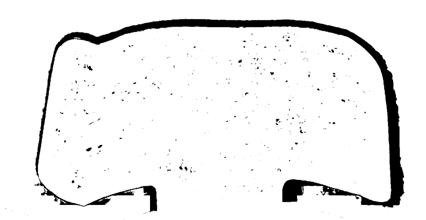





DOMI-
NUS
ILLU
MINA
TIO
MEA
Taylor Institution.
1859.



ESSAI SUR L'HISTOIRE

DE

LA LITTÉRATURE CATALANE

MONTPELLIER. — TYPOGRAPHIE DE BOEHM.

ESSAI SUR L'HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE CATALANE

PAR F.-R. CAMBOULIU

DEUXIÈME ÉDITION

augmentée de la

COMEDIA DE LA GLORIA D'AMOR

DE FRA ROCABERTI

Poème inédit tiré des Manuscrits de la Bibliothèque impériale

ET D'UN

NOUVEAU FRAGMENT DE LA TRADUCTION CATALANE DE DANTE

PARIS

DURAND, LIBRAIRE, RUE DES GRÈS, 7

1858

ESSAI
SUR L'HISTOIRE
DE LA
LITTÉRATURE CATALANE

§ I.

Opinions généralement admises sur la matière. — Caractère des Catalans et de leur littérature — Plan de ce travail.

A l'époque, fort incertaine encore aujourd'hui, où le latin cessa d'être parlé par la masse des populations de l'Europe occidentale, et où les langues modernes prirent naissance, trois idiomes principaux se formèrent dans la péninsule hispanique. A l'extrémité nord-ouest de cette péninsule, le galicien, qui devint plus tard la langue portugaise; au centre, l'idiome de la Castille, dont la domination s'étendit rapidement avec les conquêtes des souverains de cette contrée, depuis les Pyrénées jusqu'au détroit de Gibraltar; enfin, à l'extrémité nord-est, entre l'Èbre et les Pyrénées, le catalan,

qui, renfermé d'abord dans les limites de la Catalogne proprement dite, s'étendit successivement sur l'Aragon, le Roussillon, Valence, les îles Baléares, à mesure que les comtes de Barcelonne, soit par des mariages, soit par la force des armes, joignirent ces divers pays à leurs États héréditaires. Les destinées du portugais et du castillan, ainsi que le développement des littératures dont ces langues furent l'organe, ont été racontées maintes fois et dans les plus grands détails. La langue et la littérature catalanes attendent encore leur historien. Les savants qui ont rencontré cette littérature sur leur route, Sismondi, Fauriel, Boutterweck, Ticknor [1], se sont bornés à quelques aperçus isolés, et ne l'ont considérée que dans ses rapports avec

[1] Fauriel, *Études sur les troubadours*; Sismondi, *Lit. du midi de l'Europe;* Boutterweck, *Histoire de la littérature espagnole*; Ticknor, *Id.*

Le lecteur nous saura peut-être gré de lui donner ici une liste des principaux auteurs qui ont touché plus ou moins à notre sujet: Torres y Amat, *Memorias para agudar a formar un diccionario critico de los escritores catalanes;* Ximeno, *Escritores de Valancia, con la continuacion*, par Fuster; Latassa, *Bibliotheca antigua de los escritores aragoneses*; Villanueva, *Viage litterario a las iglesias de Espana*; Bastero, *Cruzca Proenzal*; Campmany, *Memorias*, tom. II et IV; Mayans y Siscar, *Origines de la lengua espagnola*; Schmidt, *Geschichte der Aragoniens*; Wolf, *Blätter für litterarische Unterhaltung*, 1848; Bofarull, *Travaux inédits*; Puiggary (de Perpignan), *Id.*; *Publicateur des Pyrénées-Orientales, passim*, de 1832 à 1837; D. Manuel Mila y Fontanals, *Introduction au romancerillo catalan.*

l'objet spécial de leurs études. Ils ont indiqué le sujet plutôt qu'ils ne l'ont traité ; aussi la critique ne possède-t-elle actuellement sur cette matière que des notions superficielles, incomplètes, erronées même, et qui constituent, dans l'histoire des littératures méridionales, une lacune regrettable.

Sur la foi des écrivains que nous venons de nommer, on croit généralement que les Catalans n'ont guère fait qu'imiter d'abord les Provençaux, puis les Italiens, sans jamais avoir un esprit à eux, et qu'Ausias March, le plus célèbre de leurs poètes, n'est que l'écho affaibli de Pétrarque et des troubadours au-delà des Pyrénées ; on croit que l'idiome de la Catalogne, d'abord identique avec le provençal, ne commence à s'en distinguer qu'au XIVe siècle, et qu'abandonné pour le castillan dès la fin du XVe, il ne sert plus, à partir de cette époque, qu'aux besoins vulgaires de la vie ; on croit enfin que deux ou trois chroniques du XIVe siècle et quelques poésies érotiques dans le goût des Provençaux et des Italiens, composent tout le bagage littéraire de cette contrée.

Autant d'erreurs.

La littérature catalane a subi l'influence de la Provence et de l'Italie dans une proportion plus forte peut-être que le reste des littératures de l'Europe ; mais elle a eu son fonds à elle, indépendant de toute imitation étrangère, et procédant directement du caractère national. La Catalogne accueillit toujours avec

faveur les troubadours provençaux, et la plupart de ses souverains, depuis Alphonse II jusqu'à Pierre III, s'exercèrent à composer dans leur langue; mais il n'en existait pas moins, durant cette même période, un idiome local, parfaitement distinct de celui des troubadours, dont l'origine ne paraît pas moins ancienne que celle des autres idiomes de l'Europe latine, et qui était encore au XVIIIe siècle la langue des tribunaux, des assemblées politiques et des écoles. Enfin, aux poésies érotiques et aux chroniques que l'on connaît généralement, il faut ajouter une multitude d'autres ouvrages de tout genre, tant en vers qu'en prose, quelques-uns imprimés, la plupart manuscrits, depuis les poèmes mystiques de Raymond Lulle, jusqu'aux couplets rabelaisiens du Rector de Vallfagona, et au chant moitié épique, moitié lyrique du chanoine Pujol, sur la bataille de Lépante; depuis les traductions de médecins et de moralistes arabes au XIIIe siècle, jusqu'aux pamphlets politiques dirigés contre le petit-fils de Louis XIV, au commencement du XVIIIe. Et il serait bien extraordinaire, en vérité, qu'un peuple dont les annales remontent à Charlemagne, qui a eu de bonne heure son gouvernement, ses lois, ses mœurs particulières, qui a marché de pair pendant plus de six siècles et traité d'égal à égal avec les premières puissances de l'Europe, n'eût pas eu comme tous les autres sa langue et sa littérature!

Nous n'avons pas à raconter ici la brillante car-

rière qu'a fournie la nation catalane, ni à passer en revue cette série de personnages éminents qu'a produits la dynastie barcelonnaise, éteinte dans la personne de Martin Ier, au commencement du xve siècle. Ce travail a été fait plusieurs fois dans presque toutes les langues, et tout récemment encore en France, avec une supériorité remarquable, par l'éminent historien de la péninsule. Mais un préliminaire indispensable à notre étude, c'est de caractériser en peu de mots l'esprit de cette nation, et de la distinguer de la nation castillane, avec laquelle on est souvent tenté de la confondre.

Les deux traits les plus saillants du caractère de la nation catalane, tel qu'il résulte de toute la suite de son histoire, c'est, premièrement, un esprit essentiellement pratique, ami du fait et de la réalité, repoussant tout ce qui est pure emphase, exagération, chimère; et, en second lieu, une fierté indomptable que l'approche des plus terribles dangers ne fait qu'exalter, et que les plus grands revers ne peuvent abattre. Ajoutons tout de suite que cet esprit pratique n'exclut pas chez eux la hardiesse dans les entreprises, et que leur fierté ne leur inspire ni le dédain des autres nations, ni l'orgueil de se croire le premier peuple du monde. Ils n'aiment point à courir les aventures pour le vain plaisir de déployer leurs forces, ou pour faire montre de leur bravoure; mais qu'ils aperçoivent un résultat positif à atteindre, un accroissement de puis-

sance, de richesse, de dignité, de sécurité, nul peuple n'est plus entreprenant ni plus tenace ; nul ne calcule moins les difficultés ; nul ne compte plus sur lui-même et sur la fortune. Dans la lutte de l'Espagne chrétienne contre l'islamisme, ils n'ont pas tenu à s'illustrer par ces duels éclatants, par ces brillants coups d'épée si chers à la chevalerie castillane ; mais ils ont accouru à Tolosa, où il s'agissait de sauver l'Espagne d'une seconde invasion, plus formidable encore que celle de 711, et ils ont audacieusement enlevé d'un coup de main, Valence, Murcie, les îles Baléares, d'où ils ont chassé pour jamais les Musulmans. En Italie, ils osent engager la lutte contre les deux plus formidables puissances de l'époque, le Pape et la France, et leur longue persévérance finit par triompher de tous les obstacles. Dans une sphère plus humble, leur commerce et leur industrie présentent les mêmes caractères. Partout où il y a un profit à réaliser, depuis le détroit de Gibraltar jusqu'à la mer Noire, chez les Musulmans comme chez les chrétiens, ont est sûr d'y rencontrer les galères catalanes à côté des Génois, des Pisans, des Vénitiens.

Quant à la fierté de leur caractère, si elle ne leur inspire pas la prétention d'une certaine supériorité sur leurs semblables, c'est qu'elle ne tient pas, comme la fierté de l'hidalgo castillan, à l'orgueil du sang et de la race, mais à un profond sentiment de la dignité humaine et des droits que chacun de nous tient de la

nature. Ils admettent des égaux, mais non des supérieurs; des chefs et des souverains, mais non des maîtres : et c'est avec l'indignation d'une âme généreuse en butte à un outrage personnel, qu'ils repoussent tout attentat, soit à leur indépendance, soit à leurs franchises, qu'il vienne du dehors ou de l'intérieur. Les Castillans ont reconquis pied à pied leur territoire sur les Maures, avec une admirable énergie, avec un courage infatigable et au prix des plus grands sacrifices; mais satisfaits de leur victoire sur l'étranger et du triomphe de la patrie, ils ont souffert sur le trône des monstres de cruauté et de débauche ; ils ont courbé la tête sous le pouvoir absolu, après quelques vains semblants de résistance; ils ont applaudi aux épouvantables holocaustes de l'inquisition. Les Catalans, sans déployer un zèle moins ardent dans la défense de la patrie, sans soutenir avec un soin moins jaloux l'honneur du drapeau national, n'ont jamais manqué de faire payer cher à leurs souverains, les scandales de leur conduite privée et leurs entreprises contre les libertés publiques. Jean II, soupçonné d'avoir fait empoisonner son fils, le prince de Viane, est réduit à invoquer la clémence de ses sujets, qui avaient pris les armes pour venger ce forfait; et lorsque Charles V et ses successeurs voulurent régner en maîtres sur la Catalogne, comme sur le reste de leurs provinces, ils ne purent y parvenir qu'en couvrant le pays de ruines et en décimant la population.

Du reste, ni les rois, ni les représentants du Saint-Siége n'obtinrent jamais des Catalans ce respect aveuglè et superstitieux dont les entourait la Castille. Leur bon sens et leur esprit pratique semblent leur avoir fait sentir de bonne heure que les rois et les légats ne sont que de simples mortels qu'il ne faut pas confondre avec les institutions qu'ils réprésentent, et que les institutions elles-mêmes, créées uniquement dans l'intérêt du peuple, ne méritent ses respects qu'autant qu'elles demeurent conformes à ses intérêts. Peu de nations, dans les temps modernes, ont eu des mœurs et des tendances démocratiques plus prononcées, tout en conservant le gouvernement monarchique; et il n'en est point qui aient su demeurer catholiques sincères avec autant d'indépendance.

Le bon sens pratique uni à l'esprit d'entreprise, une noble fierté qui ne dégénère jamais en orgueil, tel est le fond du caractère de la nation catalane. Sa langue et sa littérature portent l'empreinte de ces dispositions. Ce n'est point par l'éclat, la pompe, l'abondance qu'elles se distinguent, mais par la justesse, la netteté, la mesure. Entre l'Italie et la Castille, où l'esprit moderne s'abandonne sans réserve et sans frein à sa fécondité luxuriante, la Catalogne semble avoir conservé quelque chose de la sagesse et de la sobriété de l'esprit antique. Les œuvres qui dominent dans la littérature catalane, ce sont celles qui ont pour objet la vie réelle, et qui sont susceptibles d'a-

boutir à un résultat pratique : les récits historiques, les tableaux de mœurs, les enseignements de la sagesse. La fiction proprement dite y est rare, et toujours soumise, en tout cas, aux lois de la vraisemblance. Dans les spéculations de l'intelligence, comme dans la pratique de la vie, la raison, chez les Catalans, demeure toujours la maîtresse. Ajoutons encore la sincérité et la bonne foi dont leurs écrits portent l'empreinte, et qui, unies à je ne sais quelle force de style que l'on remarque jusque dans leurs moindres auteurs, présentent une analogie assez frappante avec leur invincible amour de la justice et leur constance à toute épreuve. On comprend combien nous aimerions à embrasser notre sujet dans toute son étendue, et à reconnaître, jusque dans les plus humbles détails, les caractères que nous signalons ici. Malheureusement, les monuments de la littérature catalane sont dispersés aujourd'hui aux quatre coins de l'Europe[1], et c'est à grand'peine que nous avons pu nous procurer les documents nécessaires pour mettre en lumière les faits les plus importants. Laissant donc à ceux qui se trouveraient placés dans des circonstances plus favorables, l'avantage d'être complets, nous nous

[1] Les principales collections des livres et manuscrits catalans se trouvent : à Barcelonne, Bibliothèque provinciale ; à Valence, id. ; à Palma, Bibliothèque de l'Évêché, et à Paris, Bibliothèque impériale. Il y a des manuscrits à Oxford, à Copenhague, à Rome, à Carpentras, etc.

bornerons à tracer une sorte de programme raisonné de la matière, en insistant plus particulièrement sur les points encore mal éclaircis ou passés sous silence par nos devanciers. Mais indiquons, avant d'aborder notre sujet, le plan que nous nous proposons de suivre.

L'histoire de la littérature catalane se divise naturellement en trois périodes. La première commence avec le XIIIe siècle et va jusqu'au milieu du XIVe. Avant cette période, les Catalans, qui étaient unis aux populations du midi de la France par leurs intérêts, leurs habitudes et une origine commune, s'étaient bornés à partager le goût de ces populations pour la poésie provençale; et quoiqu'ils eussent déjà leur idiome particulier, comme nous le verrons plus loin, ils n'avaient pas à proprement parler de littérature. Rejetés au-delà des Pyrénées après la bataille de Muret, où ils avaient combattu à côté des Albigeois, et obligés désormais de se renfermer dans leurs limites naturelles, ils commencent à vivre de leur vie propre. Sous la puissante influence de Jacques Ier, l'homme de génie de la dynastie barcelonnaise, l'esprit national se développe rapidement et la littérature apparaît. Durant le règne de ce prince et de ses successeurs immédiats, l'idiome catalan, élevé au rang de langue littéraire, prend possession de la poésie aussi bien que de la prose, et l'esprit indigène essaie ses forces à l'abri de toute influence étrangère.

La deuxième période va depuis le milieu du xive siècle jusqu'au milieu du xve. Ellle est marquée par l'imitation des littératures italienne, française et néo-provençale, si nous pouvons appeler de ce nom l'espèce de renaissance qui eut lieu à Toulouse, par suite de l'établissement des jeux floraux. Les Lois d'amour, le roman de la Rose, Alain Chartier, Dante, Pétrarque, Boccace, importés pêle mêle dans la contrée et imités à l'envi, impriment à cette période sa physionomie et son caractère.

La troisième et dernière période commence vers le milieu du xve siècle. L'esprit catalan, fortifié par l'étude et l'imitation, rentre dans sa voie naturelle et produit ses œuvres les plus remarquables. Le début de cette période coïncide avec l'apogée de la puissance politique de la nation. Ausias March, le plus original et le plus remarquable des poètes catalans, est le contemporain d'Alphonse V, le conquérant des Deux-Siciles, l'heureux adversaire du Pape et des Français. Malheureusement cette période si brillante fut de courte durée. Le roi Ferdinand, en unissant sa couronne à celle de Castille, porte un coup mortel à la nationalité dont il était le chef. A partir de cet événement, institutions, mœurs, langue, littérature, tout s'altère, tout décline en Catalogne ; et le puissant État, constitué au prix de tant d'efforts et de sacrifices par l'antique maison de Barcelonne, finit par se perdre dans le vaste sein de la monarchie espagnole.

Telles sont les principales vicissitudes de la littérature catalane, et tel est aussi l'ordre dans lequel nous les aborderons, après avoir exposé dans un chapitre spécial ce que nous avons à dire au sujet de la langue.

§ II.

Langue catalane. — Qu'elle fut de tout temps distincte de celle des troubadours; — que cette dernière ne fut jamais qu'une langue littéraire. — Remarques de M. Raynouard complétées.

Ce qui a fait supposer que durant les XIIe et XIIIe siècles les Catalans n'avaient pas eu d'autre langue que le provençal, ce sont principalement les poésies que nous avons d'une foule de troubadours nés dans le domaine direct de la maison de Barcelonne, et qui sont effectivement écrites dans cette langue. On n'a pas pris garde que le provençal était, pour les Catalans comme pour les peuples du nord de l'Italie, une langue littéraire qui était en possession d'exprimer un certain ordre d'idées et de sentiments, à peu près comme le latin était, dans l'opinion de tous, l'organe obligé de la science. Croit-on qu'à l'époque où Lanfranc Cigala célébrait dans Gênes, sa patrie, les charmes de sa maîtresse dans le plus pur provençal, cette ville n'eût point d'autre langue que le provençal? Qu'on lise dans Ramband de Vaqueiras, son contemporain, la *Tenson du troubadour avec une génoise;* on y verra non-seulement que la dame répond dans un dialecte

fort éloigné du provençal, mais encore qu'elle déclare au troubadour qu'elle ne comprend pas sa langue :

No t'enten plus d'un toesco
O Sardo o Barbari
Ni non o cura de ti
. . . .
No volo questo Lati,
Fradello, . . . [1]

Il en était de même en Catalogne. Ceux qui s'exerçaient à composer dans le goût des troubadours, se croyaient obligés de s'exprimer dans leur langue, ce qui n'empêchait nullement qu'il existât en même temps un idiome national [2].

Il y a plus, et c'est une remarque qui ne me paraît pas encore avoir été faite : non-seulement la langue des troubadours, telle qu'elle se présente dans les poésies du XII[e] et du XIII[e] siècle, n'était point celle de la Catalogne ; mais je crois qu'on peut affirmer qu'elle ne fut jamais parlée nulle part, et que, tandis qu'elle était comprise et goûtée dans toute l'Europe méridionale, chaque petit État avait en outre son idiome particulier.

[1] *Poètes français avant Malherbe*, tom. I.

[2] On peut s'en convaincre en comparant la Chronique de Jacques I[er], qui est écrite en catalan, avec les poésies de Serveri (de Girone) et de Guillaume (de Berga), contemporains de ce prince, et où l'on reconnaîtra sans peine la langue des troubadours.

Entre autres preuves que l'on pourrait en donner[1], celle-ci me paraît décisive. Pierre Vidal dans sa *Dreita maniera de trobar*[2], et Guillaume Molinier dans les *Leys d'amors*[3], déclarent l'un et l'autre qu'entre tous les dialectes celui du Limousin est le plus propre à trouver vers et chansons. — D'où il résulte évidemment qu'il existait divers dialectes. De plus, Pierre Vidal ajoute[4] que les meilleurs troubadours, même ceux qu'il cite constamment comme modèles, y ont souvent mêlé des formes et des mots étrangers. Et l'on voit, en effet, en comparant les formes données par ce grammairien comme exclusivement correctes, et celles que M. Raynouard a recueillies dans les textes, que ces dernières sont bien plus nombreuses et plus variées.

[1] Nous avons trouvé dans les archives de la ville de Montpellier (*Mémorial des nobles*, f° 121 et suiv.), des actes du XIe et du XIIe siècle, écrits dans des dialectes sensiblement différents. En 1094, au siége d'Antioche, les troupes du comte de Toulouse ayant pris querelle avec celles de Boëmond, on vit les Gascons et les Auvergnats se ranger du côté des Toulousains; chaque nation, dit le chroniqueur, s'étant déclarée pour celle dont le langage *approchait le plus* du sien. (D. Vaissette, tom. II, pag. 307.) Enfin, on peut se demander s'il est vraisemblable que les formes si diverses qu'affectent dans la langue des troubadours, les articles, les pronoms, les adjectifs possessifs, aient jamais été usitées à la même époque dans la même contrée.

[2] *Neguna parladura no es drecha del nostre lingage, mais aqella de Lemosi*, etc.

[3] Tom. II, pag. 213.

[4] *Ibid.*

Donc, la langue des troubadours n'était pas même le dialecte du classique limousin [1]. Il est probable que cette contrée en avait fourni le fond, plutôt que le Narbonnais, comme l'insinue M. Fauriel, sans alléguer aucune preuve ; mais ce fond, une fois donné, se transforma rapidement entre les mains des troubadours. Chacun glissa son mot et sa forme empruntée à tel ou tel idiome local, et concourut ainsi à la construction de ce singulier édifice, qui était l'œuvre de tous, et dont personne ne pouvait réclamer la propriété.

Les poésies provençales des troubadours catalans des XIIe et XIIIe siècles n'empêchent pas, comme on voit, que la Catalogne n'eût dès cette époque son idiome particulier. Mais on peut en donner une preuve plus directe ; et cette preuve est un des écrits les plus remarquables de la littérature catalane : nous voulons parler de la Chronique de Jacques Ier. Cette chronique fut composée au plus tard en 1250 [2], peut-être même en 1240 ; et à moins qu'on ne veuille dire, comme le font encore quelquefois ceux qui sont peu versés dans la connaissance des idiomes méridionaux, que le patois actuel de Barcelonne est le même que celui de Toulouse, il est impossible de confondre la langue dans laquelle elle est écrite, soit avec celle des trou-

[1] Voir aussi *Leys d'amors*, tom II, pag. 405, où le limousin vulgaire est distingué du limousin conventionnel ou littéraire.

[2] Voyez Ticknor, tom. I, pag. 317.

badours, soit avec les autres dialectes qui étaient en usage à la même époque de ce côté-ci des Pyrénées. M. Raynouard a marqué en peu de mots les caractères de la langue catalane, de cette langue « régulière, soumise à des formes constantes, et qui mérite un rang honorable dans l'opinion des savants [1]. » Il a indiqué les principales différences qui la distinguent du provençal, et entre autres la règle dite de l'*s*, qui lui est inconnue comme au vaudois, et « qui n'a jamais pu passer ni les Alpes ni les Pyrénées. » Eh bien ! toutes les remarques de M. Raynouard s'appliquent exactement à la langue de Jacques Ier ; en sorte qu'il faut dire, ou que le catalan n'a jamais été un idiome à part, ou qu'il présente déjà ce caractère dès le milieu du XIIIe siècle. Mais est-il raisonnable d'admettre que Jacques Ier ait créé cette langue de toutes pièces, et qu'il lui ait imprimé la couleur particulière qui la distingue de toute autre ? Autant vaudrait-il supposer que le français n'existait pas avant Villehardouin, et que c'est lui qui l'a inventé. Nous ne voulons pas admettre ici les exagérations de quelques historiens catalans [2] qui, sous l'empire d'un sentiment patriotique, fort respectable sans doute, mais dont la critique impartiale ne saurait partager les illusions, prétendent

[1] Tom. VI, pag. 39.

[2] Bastero, Escolano, *Hist. de Valence.* Torres y Amat, introduction.

que leur idiome a été le premier formé, qu'il fut importé en Provence par les Barcelonnais à l'époque du mariage de leur comte Raymond-Béranger III, avec Douce, héritière de ce pays; qu'il donna naissance à la langue des troubadours, etc. Nous ne chercherons pas non plus à nous appuyer, ni sur la fameuse épitaphe du comte Bernard, qui serait un échantillon du catalan au temps de Charles-le Chauve; ni sur la chronique dite de Luitprand, qui le ferait remonter encore plus haut[1]. Mais en rejetant ces hypothèses et ces monuments, d'une authenticité plus ou moins douteuse, nous dirons, avec le simple bon sens, qu'il est impossible que la langue de Jacques Ier, dont les contours sont si fermes et les formes si arrêtées, n'existât pas déjà depuis longtemps, au moins à l'état d'idiome vulgaire, lorsque ce prince l'écrivit, et que tout porte à croire, bien que les preuves directes manquent, que son origine n'est pas moins ancienne que celle des autres langues méridionales.

Quant à la constitution même du catalan et à ses caractères distinctifs, nous ne répéterons pas ici les remarques déjà faites par M. Raynouard, et que chacun peut lire dans son ouvrage. Nous nous bornerons à compléter ces remarques par quelques nouveaux faits que ce savant philologue n'a pas jugé à propos de signaler.

[1] Raynouard; *loco cit.*

Issu, comme toutes les langues néo-latines, du mélange des idiomes barbares avec le latin corrompu, le catalan présente à peu près les mêmes racines que le castillan, le provençal, l'italien et le portugais. Mais une chose qui lui est particulière, c'est la brièveté et la concision qu'il affecte dans le développement de ses racines. Tandis que la grande majorité des mots castillans, par exemple, se terminent par des syllabes pleines et sonores, qui rappellent les graves désinences de la déclinaison latine, le catalan supprime ces désinences et s'arrête court aussitôt que la partie essentielle du mot a été prononcée: ***ciutadano*, *ciutada*; — *hombre*, *hom*; — *mundo*, *mon*; — *mesquino*, *mesqui***. Même différence si on le compare à l'italien et au portugais. Il est plus sobre à cet égard que le provençal lui-même, puisque, tout en supprimant les voyelles finales, ce dernier conserve presque toujours la consonne qui les précède, et dit: ***ciutadan*, — *mesquin*, — *rufian*, — *man***, etc. Cette tendance du catalan à la brièveté se fait sentir même dans le corps des mots. Ainsi les voyelles intermédiaires ***i*, *e*, *u***, qui sont d'un usage si fréquent dans les autres langues que nous avons nommées, sont constamment rejetées dans celle-ci: ***molinier*, *moliner*; — *figueira*, *figuera*; — *orguelh*, *orgull***.

Un autre caractère commun à toutes les langues néo-latines et qu'elles paraissent tenir également de leur origine, c'est l'usage de l'inversion. Chacun a

remarqué que cette figure est d'autant plus fréquente que l'on se rapproche davantage du moment où les langues modernes se détachent, en quelque sorte, de leur mère. Mais, en catalan, l'inversion présente quelquefois une particularité bien digne d'attention : tandis que le castillan, l'italien et le provençal renversent l'ordre des mots en se modelant sur le latin autant que leur génie propre le comporte, le catalan suit de la même manière et avec la même fidélité le mouvement de l'inversion germanique. Jacques Ier dit, en parlant de son père : ***Havia la regina Dona Sancha filla de l'emperador de Castella presa per muller*** [1]; — construction tout à fait allemande, ou du moins aussi allemande que peut le permettre une syntaxe néo-latine.

M. Raynouard, dans les observations dont nous avons parlé ci-dessus, fait remarquer avec raison que certaines flexions des verbes prennent *u* à la fin, et que l'*y* y est employé dans le même sens et de la même manière qu'en espagnol. Seulement, il faut ajouter à la remarque du savant philologue, que ce sont là des innovations relativement modernes, et qui ne remontent pas au-delà de 1450[2]. Dans la langue du XIIIe et du XIVe siècle, les secondes personnes plurielles, les

[1] *Cronica*, liv. I, ch. 1.

[2] Nous ne connaissons pas une seule exception. On peut affirmer avec confiance que tout écrit catalan qui présente ces terminaisons, est antérieur à l'an 1450.

seules du reste qui se soient jamais terminées en *u*, finissent constamment en *ats*, *ets*, *ots*, comme en provençal; et la conjonction *et* n'est jamais représentée par *y* mais par *e*. On peut en dire autant de l'article pluriel féminin *les*, qui devient *las* à peu près à la même époque, et de certaines voyelles qui viennent s'ajouter à la fin de quelques mots terminés autrefois par des consonnes, — *home* pour *hom*, *albergua* pour *alberch*. Ce sont les premiers indices des approches de la Castille, qui entame déjà l'idiome et qui va bientôt s'attaquer à la nationalité elle-même.

§ III.

Première période. XIIIe et XIVe siècles. — Chroniqueurs. — Moralistes. — Premières poésies catalanes. — Lulle; Febler; Manuscrit de la bibliothèque de Carpentras.

C'est avec raison que les historiens regardent Jacques Ier comme le véritable fondateur de la puissance et de la nationalité catalanes. Avant lui la Catalogne, malgré le titre de roi dont s'étaient parés les comtes de Barcelonne depuis l'annexion de l'Aragon à leurs États héréditaires, n'était qu'une province de cette grande république féodale qui s'étendait de la Loire à l'Èbre et des Alpes à l'Océan.

Grâces au génie politique et aux conquêtes de Jacques Ier, désormais cette province compte dans le

monde pour un royaume de premier ordre, pour un véritable et puissant État, au sens moderne du mot. Contemporain d'Alphonse X de Castille et de saint Louis, à côté desquels il ne faut pas craindre de le nommer; guerrier et législateur comme eux, il fit peut-être encore plus qu'eux pour hâter la grande révolution qui devait fonder dans toute l'Europe le pouvoir royal et l'unité nationale sur les ruines de la féodalité. Moins spéculatif que le premier, moins chevaleresque que le second, il l'emporte sur tous les deux par l'étendue de ses vues politiques, par la hardiesse de ses réformes, par son aptitude gouvernementale. Tout jeune encore, il dompte une révolte de la noblesse et en tue le chef de sa propre main. Il s'appuie sur le peuple, sur la bourgeoisie; il s'assied à la table des marchands de Barcelonne, et les associe à ses projets de conquête. Il réforme et régularise la législation. Il ordonne que la coutume nationale, la coutume de Barcelonne, soit désormais la loi du royaume, et que là où cette loi est muette on y supplée, non par le droit canon ou le droit romain, mais par la raison naturelle [1]. Enfin, il met en honneur la langue nationale, négligée ou dédaignée jusqu'à lui, en l'employant dans sa correspondance, dans ses ordonnances de justice et dans ses œuvres littéraires.

[1] Coutumes de Perpignan (publiées par la Société archéologique de Montpellier). Introduction, pag. 40.

On lui a reproché d'avoir toléré l'établissement de l'inquisition dans ses États, et d'avoir abandonné à ses rigueurs les hérétiques qui avaient cherché un refuge au-delà des Pyrénées. Reproche injuste, si l'on songe que la puissance de l'Église était alors à son apogée et qu'elle venait de faire sur un État voisin le plus terrible exemple. Il faudrait en outre lui tenir compte des efforts qu'il fit pour atténuer les effets de cette concession, soit en récompensant magnifiquement les efforts des missionnaires chargés de convertir par la parole, soit en établissant à Barcelonne des conférences publiques où les docteurs juifs, arabes et albigeois étaient admis à discuter contre les théologiens catholiques. Ajoutons qu'au concile de Lyon, il refusa formellement de renouveler l'hommage que ses ancêtres avaient jadis prêté au Saint-Siége, en qualité de rois d'Aragon.

En fondant une nationalité en Catalogne, Jacques Ier y fondait naturellement et du même coup une littérature ; mais il contribua à ce dernier résultat d'une manière plus directe, par la composition de ses ouvrages. Le goût et le patronage des lettres était héréditaire dans sa famille ; mais c'étaient les lettres provençales que ses ancêtres avaient accueillies et cultivées. Jacques Ier, laissant là cette littérature exotique et d'ailleurs proscrite par l'Église, ouvre la carrière à l'esprit national, et lui imprime tout d'abord la direction dans laquelle il marcha toujours depuis. Ses

œuvres sont la première manifestation et la plus naïve image de cet esprit, comme il fut lui-même le plus Catalan de tous les princes de sa dynastie.

Les ouvrages de Jacques Ier sont au nombre de deux : une Chronique [1], contenant le récit des principaux événements de son règne, et une compilation de Sentences empruntées à divers philosophes et accompagnées de commentaires [2]. C'est sans aucune preuve et contre toute vraisemblance que quelques historiens lui ont attribué des poésies provençales.

La Chronique de Jacques Ier offre d'abord ceci de remarquable, qu'elle est le premier ouvrage de ce genre écrit en langue vulgaire, au-delà des Pyrénées. Antérieure de quelques années à celle d'Alphonse X de Castille, elle vient la première après les chroniques latines, dont elle se distingue par l'esprit, aussi bien que par la langue. Rédigées par des gens d'église, le plus souvent étrangers aux affaires, les chroniques latines portent l'empreinte de leur origine. Peu d'événements y sont attribués à des causes naturelles ; le cours de l'histoire n'est que mystère et miracles : Dieu est partout, l'homme nulle part. Ajoutez une sécheresse et une froideur désespérantes, sauf quand il s'agit des choses religieuses. Sous la plume de Jacques Ier, l'histoire change de face : c'est l'homme qui est au

[1] Imprimé à Valence, in-f°, 1557. — Extrêmement rare. — Un exemplaire à la Bibliothèque impériale.

[2] Manuscrit à l'Escurial.

premier plan dans le récit des choses humaines. Non pas qu'il ne soit encore porté à abuser quelquefois de la Providence et du doigt de Dieu [1] ; mais habitué, par la pratique du gouvernement, à compter avec les passions, il s'en préoccupe comme de forces sérieuses et les mêle sans cesse à la trame de son récit, soit pour en montrer les effets, soit pour nous raconter comment, dans certaines circonstances, il a su lui-même les dompter et les gouverner. Du reste, c'est cette connaissance du cœur humain et l'usage qu'il sait en faire, qui forment son caractère distinctif. Quant au cachet de vérité et de bonhomie héroïque que présentent encore ses écrits, Villehardouin et beaucoup d'autres en offriraient des exemples aussi frappants.

On a essayé de rapprocher la Chronique de Jacques Ier de celle d'Alphonse X, qu'elle a précédée, comme nous l'avons dit, dans l'ordre des temps. Pour notre compte, nous n'y voyons que des différences. D'un côté, une tendance prononcée à transformer l'histoire en roman moral, à accueillir avec une égale faveur la vérité ou la tradition fabuleuse, pourvu qu'on y rencontre quelque grand exemple de vertu chevaleresque à proposer à la noblesse; de l'autre, la simplicité d'un homme d'action, auteur ou témoin oculaire des événements qu'il raconte, et qui ne se propose d'autre but que d'en transmettre le souvenir à la postérité. Ces deux

[1] L. I, chap. III, par exemple, où il raconte sa naissance.

écrits ne se ressemblent pas plus que les deux hommes dont ils émanent et dont ils reproduisent le caractère.

Le second ouvrage de Jacques Ier, *Lo libre de la Saviesa* (livre de la Sagesse), n'est pas moins curieux dans son genre que sa Chronique. Le royal écrivain y expose ses principes, comme il avait raconté ses actions dans le premier.

Ce livre n'est, comme nous l'avons déjà dit, qu'une compilation accompagnée de commentaires; mais ce qui lui donne un caractère, c'est l'esprit d'indépendance qui a présidé au choix des textes et des autorités. Salomon et les Pères y sont cités pêle mêle avec Aristote, Sénèque et les moralistes arabes. Et qu'on n'aille pas attribuer ce mélange à la naïve ignorance du temps: en empruntant à des sources si diverses les matériaux de son livre, Jacques Ier sait bien qu'il associe le sacré au profane; mais, de même que dans sa conduite il savait concilier le respect dû à l'Église avec son indépendance de souverain, ainsi, tout en reconnaissant dans son livre la suprématie de la théologie, il croit pouvoir sans impiété rechercher le secours de la sagesse humaine, et s'incliner devant elle partout où il la rencontre. *Jat sia*, dit-il dès le début de son livre, *que en theologia sia tot compliment d'enteniment e de sen, les bones paraules que dixeren aquels ans es profit, que diu Seneca: «Soleo transire in aliena castra non tanquam tranfuga, sed tanquam explorator.»*

Une autre remarque importante à faire au sujet de cet ouvrage, c'est le genre d'instruction qu'il révèle chez son auteur. A une époque où l'antiquité était encore si peu et si mal connue, même des savants les plus en renom, il est curieux de voir un prince qui passa la moitié de sa vie sur les champs de bataille, l'aborder par son côté le plus solide et le plus profitable. Les docteurs n'ouvrent Aristote ou Cicéron que pour leur emprunter des théories et des formules. Les catégories de l'un, les partitions oratoires de l'autre, voilà les ouvrages que les écoles recherchent de préférence ; il n'en est pas ainsi du prince catalan. C'est la politique, la morale à Nicomaque, les Offices, les Lettres de Sénèque, tout ce qui est pensée, jugement concret, vérités sur les hommes et les choses, qui fait l'objet de ses méditations. Le livre de la *Saviesa* est un des premiers, le premier peut-être, où les vérités éternelles proclamées par l'antiquité ont été reconnues et formellement acceptées par l'esprit moderne.

L'histoire et la morale, l'étude des actions humaines et des règles de conduite, tels furent les principaux objets des préoccupations de Jacques Ier ; et ses écrits, qui sont, comme nous l'avons dit, les premiers monuments de la littérature catalane, fondent, à cet égard, une sorte de tradition à laquelle cette littérature, poussée d'ailleurs par le caractère national, demeura constamment fidèle.

Chroniques. — Parmi les chroniqueurs contemporains de Jacques Ier ou qui écrivirent dans le siècle suivant, il faut distinguer particulièrement Bernard Desclot [1], Ramon Muntaner [2], et Pierre IV [3] surnommé le Cérémonieux. Sous la plume des deux premiers, la langue a gagné en éclat et en souplesse, mais l'histoire n'a pas fait un pas. Si les dates n'attestaient le contraire, on les croirait même antérieurs à Jacques Ier, tant ce dernier l'emporte par cette vue supérieure des événements et cette connaissance du cœur humain qui fait son caractère distinctif. Toutefois, hâtons-nous de le dire, leurs écrits n'en sont pas pour cela moins intéressants. Si la réflexion y fait défaut, l'imagination et le sentiment y abondent, et la lecture n'en est peut-être que plus attachante. Ils s'éloignent de l'histoire, mais c'est pour se rapprocher de l'épopée. Inspiré par son ardent patriotisme, par son attachement inaltérable à la personne de ses souverains; avide de luttes, de combats, d'aventures, et secondé par une imagination des plus vives, Muntaner échauffe, entraîne son lecteur, et, sans jamais altérer les faits,

[1] 1285. — Texte dans Buchon.

[2] Né à Peralada, petite ville de Catalogne, en 1270. — Traduit par Buchon. — Autre édition à Stutgardt, 1842, in-8°.

[3] Appelé aussi *en Pere del punyalet*. — Édition de D. Antonio Bofarull. Barcelonne, in-8°. On sait que *en* équivaut en catalan, à *don* castillan, comme *na* répond à *dona*. Ces particules sont encore en usage aujourd'hui en Catalogne et dans les Pyrénées-Orientales.

il sait donner à son récit je ne sais quoi de l'intérêt du roman, uni à l'éclat et à la magnificence de l'épopée. On a voulu le comparer à Froissard[1]. Mais que peut-il y avoir de commun entre le chroniqueur de profession, qui assiste en curieux, en artiste, en amateur si je puis ainsi dire, aux fêtes et aux batailles qu'il raconte, et cette âme énergique, passionnée, dont la vie est tout action, et qui eut presque toujours le principal rôle dans les événements dont se compose sa Chronique? Nous serions plus disposé à admettre le rapprochement avec Desclot, dont l'impartialité touche quelquefois à l'indifférence, et qui décrit les événements comme un spectacle, plutôt que comme des luttes sérieuses où se débattent les intérêts les plus chers de l'humanité. Il faut dire toutefois que l'avantage serait alors du côté de Froissard, dont le récit plus vif, plus animé, plus pittoresque, présente un genre d'attrait que l'on chercherait en vain dans le chroniqueur catalan. Mais n'essayons pas d'assigner des rangs entre des compositions trop diverses d'esprit et de caractère, pour pouvoir être comparées. Bornons-nous à dire que Desclot et Muntaner ont leurs mérites, comme Froissard, Joinville, Villehardouin, à côté desquels ils seraient placés sans doute aujourd'hui dans l'opinion des savants, si leur langue vivait encore ou que la connaissance en fût plus répandue.

[1] Ticknor; tom. I, pag. 321.

Avec Pierre IV, la chronique change encore une fois d'aspect ; mais cette fois, c'est pour faire un pas en avant et devenir presque de l'histoire. Dans le récit du règne d'Alphonse IV, son frère et son prédécesseur, l'auteur laisse percer en maint endroit l'intention de classer les faits et de les apprécier en les racontant. Il est vrai que ses jugements ne portent guère sur la moralité ou l'immoralité des actes et des personnes. Plein de respect pour la légalité, ce qui lui fit donner le surnom de Cérémonieux, Pierre IV se souciait peu de la justice. C'était le succès qui était la règle de sa conduite, et c'est à ce point de vue qu'il juge les hommes et les choses. Si l'histoire est déjà pour lui une sorte d'école, ce n'est encore qu'une école de politique. C'est un progrès considérable néanmoins, que la tentative de tirer du passé un enseignement quelconque ; et si Pierre IV avait eu dans le cœur autant d'honnêteté qu'il avait de sagacité dans l'esprit, peut-être l'histoire serait elle née en Catalogne en même temps qu'elle naissait à Florence sous la plume de Villani, et un siècle avant que la France n'eût son Comines.

Indépendamment des écrivains dont nous venons de parler, et qui se bornèrent à raconter les événements dont ils avaient été témoins, il existait en Catalogne, durant la même période, une autre classe de chroniqueurs dont l'ambition était plus haute, et qui essayaient d'embrasser l'histoire entière de leur pays,

et même l'histoire universelle. Dès le commencement du XIIe siècle, Pigpardines [1], de la vicomté de Bas, écrivait l'histoire des comtes de Barcelonne jusqu'à Béranger III. Le manuscrit qui renferme cette histoire est en catalan ; mais la langue aussi bien que l'écriture paraît remonter à peine au XIIIe siècle, ce qui a donné lieu de supposer, non sans fondement, que l'ouvrage, composé d'abord en latin, avait été, longtemps après, traduit en langue vulgaire. Un siècle et demi plus tard, en 1266, Ribera de Perpeja [2] traduisait en catalan la grande Chronique de Rodrigue de Tolède, et l'augmentait de certains détails relatifs à l'Aragon et à la Catalogne, que Rodrigue avait négligés. Il est probable que ces travaux, qui forment une sorte d'Introduction à la Chronique du roi Jacques, furent entrepris à l'instigation de ce prince, jaloux de posséder un corps de traditions nationales depuis les temps les plus reculés. Durant le XIVe siècle, Domenech [3], inquisiteur du royaume de Mayorque, traduit encore, sur l'invitation de Pierre IV, le *Speculum historiale* de Vincent de Beauvais, tandis que le Barcelonnais Francech compose l'histoire de tous les rois de la péninsule, depuis la création jusqu'à Alphonse IV d'Aragon. La valeur de ces vastes travaux, émanés de plumes savantes, est à peu près nulle, surtout si

[1] Manuscrit à l'Escurial.
[2] Manuscrit à l'Escurial.
[3] Manuscrit à la bibliothèque de Barcelonne.

on les compare aux mémoires personnels dont nous avons parlé plus haut. Ces efforts prématurés de la littérature catalane, pour s'élever jusqu'à l'histoire, ne furent pas plus heureux que ceux qui furent tentés dans le même sens et à la même époque par les autres littératures de l'Europe. Mais nous ne pouvions passer entièrement sous silence des auteurs qui ont eu, après tout, l'honneur d'être cités par le fameux historiographe Zurita.

Théologie et philosophie.— Que la théologie et la morale aient occupé une large place dans la littérature catalane durant le XIIIe et le XIVe siècle, ce n'est pas ce que je donnerai comme extraordinaire. Chez toutes les nations de l'Europe on aperçoit la même tendance, durant cette même période. Mais ce qui est, je crois, particulier à la Catalogne, c'est premièrement l'usage fréquent de la langue vulgaire dans les écrits de ce genre ; secondement, la prédominance des choses d'application sur les matières purement spéculatives.

Nous avons vu Jacques Ier emprunter, pour son livre de la Sagesse, des matériaux aux Arabes, à Sénèque, à Aristote, à la Bible. Bientôt on ne se contente plus de mettre ces auteurs à contribution ; ce sont leurs ouvrages entiers que l'on fait passer dans la langue catalane. Jacques Ier encourage ces sortes de travaux, sauf en ce qui concerne la Bible, dont il défend au contraire la lecture, à l'instiga-

tion de son confesseur [1]. C'est par son ordre que le Juif Jafuda traduit les moralistes arabes, pendant que d'autres savants traduisent, de leur côté, les Offices de Cicéron, les Lettres de Sénèque, la Politique d'Aristote, la Cité de Dieu de saint Augustin, l'explication des Psaumes d'Innocent III. A côté des traductions, les compilations dans le genre du livre de la *Saviesa* continuent. Ce sont : *Doctrina moral de princeps; Doctrina moral cullida de diversos; Dits de filosofs; Manual de Seneca;* enfin viennent les ouvrages plus ou moins originaux qui apparaissent comme le résultat et le couronnement de ces diverses études : *Suma de philosophia; Instruiments dels princeps; Escala de contemplacio* [2] ; et surtout *El Crestia* [3] de Ximénès, que l'on peut considérer comme le résumé de tous les autres.

[1] La Bible a été traduite en catalan, à deux époques différentes : la première fois au XIIIe siècle, à l'époque où éclata l'hérésie des Albigeois; la seconde, au commencement du XVe siècle. L'inquisition prohiba l'une et l'autre traduction. Un fragment de la première s'est conservé dans un vieux recueil que possède D. P. M., de Girone. C'est le psaume 70, dont nous citons les premiers versets.

1. En tu Senyor espero no seré confus eternalmen.

2. En la tua justicia deslliura mi et defin mi : enclina a mi la tua oreyla e salva mi.

3. Sies me en deu defendor e en loch guarnit qu'em fasses saul : car lo fermamen meu e refugi meu tu es.....

[2] La plus grande partie de ces travaux sont manuscrits et conservés à la bibliothèque de Barcelonne.

[3] Imprimé à Valence, 1484. Très-rare.

La vie de Ximénès est peu connue : on sait seulement qu'il naquit à Girone vers le milieu du XIVe siècle, qu'il fut patriarche d'Alexandrie et administrateur de l'évêché d'Elne, et qu'il finit par se retirer dans un couvent, où il s'occupa exclusivement de la composition de ses nombreux ouvrages, tous écrits en catalan, à l'exception d'un pastoral dédié à l'archevêque de Valence. Le plus considérable de ces ouvrages, *El Crestia*, est une entreprise véritablement immense. Théologie, politique, morale, casuistique, astronomie, histoire, toutes les sciences sacrées et profanes paraissent tour à tour dans cette vaste composition. Gardons-nous toutefois de la confondre avec ces compilations informes appelées *Trésors*, ni même avec ces productions pédantesques, si communes à cette époque, où l'auteur accumule autour de l'idée principale tout ce qu'il possède de connaissances, sans autre besoin que celui de faire montre de son érudition. Si l'auteur d'*El Crestia* invoque le secours de toutes les sciences, c'est que toutes lui sont nécessaires pour arriver à son but. Ce qu'il se propose, en effet, ce n'est rien moins que de donner l'explication scientifique de la vie humaine, tant individuelle que sociale, sous la loi de grâce, et de déduire des premiers principes les règles pratiques de nos croyances et de nos actes.

Après avoir démontré l'excellence et la vérité de la religion chrétienne, par l'examen de ses origines, de son histoire et des bienfaits qu'elle est venue apporter

au monde, l'auteur indique en combien de manières le chrétien peut perdre sa part de ses bienfaits, et entre dans le détail de tous les péchés que l'on peut commettre. Les occasions sont nombreuses, les tentations violentes; mais plus nombreux et plus puissants sont encore les remèdes et les secours de toute sorte que la Providence a mis à la disposition du chrétien. Suit l'exposition de ces secours: la grâce, le libre arbitre, les commandements, les vertus théologales et cardinales, les sacrements, la manifestation des attributs de Dieu dans les choses créées, la vie religieuse, enfin la constitution et le gouvernement de la société civile, qu'il examine tant par rapport aux princes que par rapport aux sujets. Cette dernière partie, que l'auteur a traitée avec un soin particulier, justifie le deuxième titre de l'ouvrage, *Regiment de princeps,* et en forme en même temps le côté le plus remarquable. En résumé, et bien que dans les détails l'auteur partage généralement les erreurs et les préjugés de ses contemporains, l'ensemble d'*El Crestia* présente je ne sais quoi de grand et de simple à la fois, qui le distingue des autres œuvres théologiques et philosophiques de l'époque, et le fait lire encore aujourd'hui avec un certain intérêt[1].

[1] Un autre ouvrage de Ximénès, presque aussi intéressant que *El Crestia*, c'est le *Tractat de viurer justament e de regir qualsevol offici publich.* C'est un traité de la justice considérée dans les rapports des gouvernants aux gouvernés, et des citoyens entre eux.

Pendant que l'érudit Ximénès cherchait à convaincre les doctes et les subtils, un autre moine de son ordre, Anselme Turmeda, rédigeait sous la forme populaire de sentences et de proverbes, les enseignements de l'Évangile et de la sagesse profane[1]. L'histoire de cet écrivain est assez singulière. Ayant pris en dégoût la vie cénobitique, il s'échappe un beau jour de son couvent, en compagnie d'un confrère

L'auteur puise des principes dans Cicéron, Sénèque, Aristote, dont il allègue à tout moment l'autorité. Il semble avoir eu particulièrement en vue ces turbulentes municipalités du moyen-âge, où les révoltes et les discordes étaient si fréquentes. Dans un des derniers chapitres, il indique ce que toute cité doit éviter avec autant de soin *que la peste et l'incendie*, si elle veut vivre heureuse : les abus de pouvoir de la part des magistrats, la discorde entre les citoyens, les rivalités et les jalousies de cité à cité. Cet ouvrage est classé parmi les anonymes, par Torres y Amat. Mais le manuscrit de la bibliothèque impériale que nous avons consulté (nº 7800) ne laisse aucun doute à cet égard. Il porte en toutes lettres le nom de *Ximenes*, *fra menor de Gerona*. Ce sont d'ailleurs les doctrines et l'esprit d'*El Crestia*.

[1] Nous avons trouvé un excellent manuscrit de ces Sentences, qui ont été imprimées dans tous les formats, à la bibliothèque de Carpentras. Nous avons même noté une légère variante dans la strophe qui indique la date de la composition. D'après les éditions courantes, cette date serait l'année 1397 ; d'après le manuscrit, il faudrait la placer un peu plus tard.

Asso fo fet al mes dabril
Tems de primavera gentil
XC VIII IIIC e mil
Llavors corrien.

Manuscrit, fº 253.

nommé Marginet[1]. Ils courent le pays pendant quelques mois, s'abandonnant à toutes sortes de désordres. Puis Marginet s'étant converti, Turmeda passe à Tunis, où il se fait musulman et explique en public le Koran. Le hasard amène Marginet en cette ville. Il y rencontre Turmeda, le fait rougir de son apostasie et le ramène à la foi chrétienne. Mais comme, en expiation de ses fautes passées, il s'était mis à prêcher l'Évangile aux mêmes lieux où la veille il enseignait l'Islamisme, le dey, outré de ce scandale, lui fit couper la tête. Le livre de Turmeda n'a rien de poétique, bien qu'il soit écrit en vers ; mais il possède au suprême degré toutes les qualités du genre : simplicité, clarté, concision. Peu de livres se gravent aussi facilement et aussi profondément dans la mémoire. Écrit pour le peuple, il n'a pas manqué sa destination. Jusque dans ces derniers temps, il a servi de premier livre de lecture à l'enfance et de bréviaire à la vieillesse.

L'index de l'inquisition de 1583 signale un autre ouvrage du même Turmeda, composé, il faut le croire, dans un tout autre esprit que ses proverbes, et pro-

[1] Le souvenir de ces deux personnages s'est conservé jusqu'à nos jours aux environs de Montblanch et de Poblet, leurs couvents respectifs. La tradition raconte que le diable s'étant présenté à Marginet, sous la forme d'un âne, le moine le lia avec sa ceinture et l'obligea à transporter des pierres d'une carrière voisine, pour bâtir un mur qui subsiste encore. (Voir Mila y Fontanals, Rom. Cat., pag. 80.

bablement durant son escapade. Il a pour titre : *Dispute d'un âne contre frère Anselme sur la nature et la noblesse des animaux.* Ce livre fut même traduit en français et imprimé à Lyon, en 1544; mais la traduction est probablement perdue aussi bien que l'original. Il serait d'autant plus curieux de le retrouver, que la tendance matérialiste que semble indiquer le titre, est très-rare dans la littérature catalane. Le ferme bon sens de la nation répugne à tous ces extrêmes, et l'athéisme ne lui est pas moins antipathique que la superstition.

Poésie. — Nous avons dit, dans le chapitre précédent, que la langue et la poésie provençales avaient été cultivées en Catalogne durant les XIIe, XIIIe et XIVe siècles par un assez grand nombre de poètes, et entre autres par les rois Alphonse II et Pierre III. Disons ici que, durant cette même période, une autre poésie, toute catalane par l'esprit et par la langue, se formait lentement à côté de la première, à laquelle elle n'empruntait pas même ses formes métriques. A quelle époque remontent les premiers essais de cette poésie? C'est ce qu'il nous serait difficile de préciser, en l'absence de tout document authentique. Ce qui est certain, c'est qu'au temps de Jacques Ier, c'est-à-dire vers le milieu du XIIIe siècle, nous la voyons déjà produire des œuvres d'une certaine étendue, et qui n'ont point l'air d'un début, malgré la rudesse de formes qu'elles affectent.

Cette espèce d'école poétique est représentée à la fin du XIIIe siècle et dans le cours du XIVe, par trois noms principaux : Raymond Lulle, Febler, Raymond Muntaner, auxquels il faut ajouter quelques ouvrages anonymes conservés dans un manuscrit de la bibliothèque de Carpentras, et qui appartiennent à la même époque.

Febler, né à Valence vers le milieu du XIIIe siècle, écrivit en vers les *Linatges de la conquista de Valencia*. Cet ouvrage, espèce de livre d'or de la noblesse valencienne, est une revue des principaux chevaliers qui aidèrent le roi Jacques à conquérir ce royaume, avec l'indication de leur origine et la description de leurs armes. On en a contesté l'authenticité, sous prétexte que le langage des manuscrits actuellement connus paraît beaucoup trop moderne, et que le marquis de Santillane, dans sa lettre au connétable de Portugal, attribue à Febler une traduction catalane de Dante. Mais le nom de Febler, ou plutôt Febrer, est très-répandu en Catalogne, et rien n'empêche qu'il n'y ait eu deux poètes de ce nom, l'un qui traduisit en effet la *Comédie* de Dante, au commencement du XVe siècle, et l'auteur des *Linatges*, contemporain du roi Jacques. Quant à l'aspect moderne de la langue, il s'explique assez par les altérations que les copistes faisaient subir aux compositions anciennes, sous prétexte de les accommoder au goût du jour. Il faudrait, ce semble, des raisons plus solides pour déclarer apo-

cryphe un écrit où l'auteur lui-même, en parlant de sa famille et de ses armes, dit en termes formels [1] qu'il fut mis hors de page par le roi conquérant.

Raymond Lulle, fort connu comme philosophe, l'est beaucoup moins comme poète, et surtout comme poète catalan. On ne sait pas généralement que son éducation avait été fort négligée, qu'il écrivit ses premiers ouvrages dans sa langue naturelle, et qu'un de

[1] Trobant se en Mallorca lo meu pare amat
Servin a son Rey quel feu veedor
De lo seu exercit, e de alli ha passat
Servir en Valencia, e en ella fui nat
Traent me de pila el Rey vencedor
Qu'em posa son nom sobre el de Febler
Nayxen en agost : en la disciplina
De tan bon padri no fonch menester
Que molt treballara; puis vaix merexer
Que a la lis de blau que ma sanch destina,
Afixa un leo sobre plata fina.

Sanchez (*Poésies ant. au XVe siècle*, tom. I, pag. 88), qui conteste l'authenticité des *Linatges*, avoue du reste qu'il n'est pas en état de juger de l'ancienneté de ce langage : *Confieso que no me hallo en estado de juzgar de la antiguedad de su lenguage.*

Ximeno (*Escritores de Valencia*, art. Febler) attribue à cet auteur un autre poème dont il donne le titre en castillan : *Descripcion en trovas de la desecha borrasca que padecio la armada del Rey don Jayme de Aragon, cerca de Mallorca, navegando a tierra de Palestina* *.

* Description en vers de la furieuse tempête qui assaillit la flotte du roi Jacques d'Aragon, aux environs de Majorque, comme elle se dirigeait vers la Palestine.

ses amis, peut-être même un de ses disciples, traduisait en latin les œuvres de celui qu'il appelait *vir idiota*. Ce n'est que plus tard qu'il se mit au courant de la science de son temps, et qu'il apprit non-seulement le latin, mais encore l'arabe, de manière à pouvoir traduire dans cette langue quelques-uns de ses ouvrages. Ses poésies appartiennent probablement à la première époque de sa vie ; mais on y voit poindre déjà cet esprit mystique et subtil, qui produisit plus tard l'*Ars magna* et l'*Arbre de la science*. Elles ont pour objet les cent noms de Dieu, les sept douleurs de la Vierge, qu'il rapproche des sept planètes, le fruit de l'arbre de la science [1], etc.

[1] Les poésies catalanes de Lulle formeraient à elles seules un volume considérable. La plupart ont été imprimées ; mais il en existe encore un certain nombre d'inédites, tant aux archives de l'évêché de Palma qu'à la bibliothèque de cette ville. Nous donnons ici un fragment de ces dernières :

Mare de deus, aquelles set spases
Qui traversan votre cor affligit
Dalt en lo cel mostran ser set estelles,
E set raigs cascuna fa en la nit.
E son aytans los mystics candeleros
Que viu Joan en l'isla de Pathmos.
. . . .
. . . .
Per cascuna d'aquestas grans ferides
Pots, crestia, pujar un grau nel cels.
Tro que pujan, les stelles passades,
Toques allhi hon es lo gran ver deus.
Per ço pots, hom doloros e mesqui,
Anar al gaug qués lo principal fi.

Les poésies de Muntaner se bornent à une sorte de discours de deux cent quarante vers, adressé au roi d'Aragon Jacques II, et dans lequel il lui donne ses conseils sur l'expédition que ce prince préparait contre la Sardaigne. Ticknor a cru retrouver dans ce poème l'inspiration provençale. En vérité, rien n'est plus éloigné de la manière des troubadours, que ces stances de vingt alexandrins passablement irréguliers et, qui plus est, monorimes. La pensée de l'auteur est fort obscure en certains endroits ; mais, si l'on y prend garde, ce n'est pas aux artifices étudiés du style, à cette recherche de l'expression, si commune chez les poètes provençaux, que ce défaut doit être attribué. On y sent plutôt le pénible effort d'un esprit indépendant qui se plie difficilement aux lois du rhythme, et qui est obligé de tourmenter la pensée pour arriver à la mesure.

Parmi les pièces contenues dans le manuscrit de Carpentras, les unes se rattachent par la forme aussi bien que par le fond aux genres que nous connaissons déjà ; d'autres, au contraire, s'en distinguent et demandent à être examinées à part. Au nombre des premières, nous citerons d'abord une série d'hymnes sur les mystères de la religion, où semble revivre l'esprit de Raymond Lulle, et en second lieu un recueil de pièces morales, où figurent les proverbes de Turmeda, qui semblent y donner le ton. Les hymnes portent le titre de *Cansos* et sont attribués à des poètes

valenciens [1]. Les sentences morales, au contraire, sauf celles qui appartiennent à Turmeda, ne présentent ni titre ni nom d'auteur. Mais, si ces deux espèces de pièces ne donnent lieu à aucune remarque nouvelle, il n'en est pas de même du reste du manuscrit. Un genre dont les monuments sont assez rares dans la littérature catalane, et surtout à cette époque, le roman, y est représenté par deux compositions d'assez longue étendue. L'une a pour sujet les mésaventures amoureuses d'un chevalier, qui se plaint d'avoir souffert pour sa maîtresse plus que les Tristan et les Lancelot; l'autre raconte un drame de famille dont les personnages sont un empereur de Rome, sa femme, son fils

[1] Cobles fetes per lo preciors cors de jhesu Xrist per alguns homes de Valencia.

Voici le début de la première *Canso* :

Actor de patz, tot lausar e honor
deu esser dat a vostra magestait;
car null altre no deu esser lausat,
mes vos tot sol, que es deu e senyor.
los sants del cel ab mout gran melodia
lauzen, senyor, vostra gran senyoria.
sant deu, sant fort, sant senyor immortal,
vos jutgeretz tota carn humenal.

Aycest anyel, sots forma e blancor,
es sens duptar un deu en trinitat.
ab los sants mots es transsubstanciat
lo veray pa, en carn de gran dolsor.
. . . .

et ses sept conseillers [1]. Ces compositions sont également sans date et sans nom d'auteur. Mais l'écriture du manuscrit, aussi bien que l'état de la langue et de

[1] Nous donnons ici le début de cette curieuse composition, qui n'est au fond qu'un abrégé du fameux roman des *Sept sages*.

Senyors, si entender volets
Molts bons exemplis auzirets
E tals qu'eus poran profitar
Si be los volets scoltar.
Car los VII savis qu'els dixeren,
E dels juy de mort moriren,
Els tots VII e lur Senyor
Lo fill del emperador.
De Roma fo l'emperador
E ach muller de gran valor.
D'essa muller ach un fiyll
Que apres sofri gran perill.
Mori la mare del infant
E l'emperador dix ab aytant
A VII savis qu'en faria,
E son fill qual li nodriria?
E Benalts respos tot primer,
Que era hom de gran afer :
Senyor, lonth temps vos hé amat
E molt bon consell vos hé dat;
Prech vos qué m'o guazardonets,
Car vey qu'olvidat o havets.
Si vostre fill me comanats
Tot m'o aurets gazardonats,
E io promet vos per ma fe
Que li mostrare axi be,
Que dintre tro a VII ayans
Ell sabra aytals VII tans

la versification, indique assez qu'elles appartiennent à l'époque dont nous nous occupons. La langue est celle de Muntaner, et la versification n'est guère plus parfaite. Si la plupart des strophes sont à rimes croisées, beaucoup aussi sont monorimes, et ce mélange même trahit l'enfance de l'art.

Ces deux compositions constituent, par leur nature, un genre à part dans la poésie catalane de cette époque; mais, par leur caractère et par leur esprit, elles ne diffèrent point des autres pièces que nous avons

Que io ne savi qui sia assi.
E prech vos que conesca ab mi.
E Enalts hom de gran poder
Dix : Senyor, io que vull parlar,
Si a vos plau lo scoltar.
Comenats me aquest infant;
E io promet vos be aytant
Que ans VI ayans passats
Io li auré mostrat assats
Que ell sabra pus que mi,
Ne algun que sia assi.
E Bentuls apres respos
E dix : fets me tantes honors
Que io nodrisca mon Senyor :
E io promet vos per deu,
E per los sans que son al cel,
Que li mostrare mos scrits;
Que d'assi a V ayans complits
L'infant aura apres assats
Mes que savi que vos ajats.
....
....

signalées jusqu'ici. Tandis qu'en Espagne, en France, en Italie, les longs récits ne se soutiennent qu'à l'aide du merveilleux chevaleresque et de l'allégorie, ici c'est la vie réelle, ce sont les passions humaines et leurs conséquences qui font tous les frais du conte. Je n'assurerais pas même que le récit du chevalier ne soit pas tout simplement de l'histoire.

Signalons enfin, dans ce même manuscrit, deux autres pièces moins remarquables que les précédentes, mais qui ne sont pourtant pas indignes d'attention. L'une intitulée *Llibre dels mariners*, est un tableau quelquefois satirique de la vie et des mœurs des matelots; l'autre rappelle les principaux incidents d'une guerre civile qui éclata dans l'île de Majorque, vers la fin du XIV[e] siècle. Quelques lignes de prose qui précèdent cette dernière nous fourniraient, s'il en était besoin, un argument de plus en faveur de la distinction que nous avons établie entre la poésie des troubadours et la poésie purement catalane. L'auteur, qui n'est autre, selon toute vraisemblance, que le moine Turmeda, avertit qu'ayant été engagé par quelques habitants de Majorque à composer un livre sur les derniers événements, et ne se sentant pas assez habile dans l'art de trouver, il s'est borné à composer en catalan les couplets que l'on va lire[1].

[1] Com per alguns homs de mallorca ai estat pregat que fas e ordenas un tractat de la divisio del regne, supos que lo meu

Considérée dans son ensemble, la littérature catalane de cette époque présente un spectacle assez rare dans l'histoire des lettres : c'est que la prose y est plus avancée que la poésie. Entre le cercle un peu restreint dans lequel s'essaie cette dernière, et les larges horizons ouverts à la pensée par les chroniqueurs et les moralistes ; entre les formes élémentaires de cette versification primitive, et les allures aussi fermes que hardies de la phrase de Pierre IV et même de Jacques I[er], quelle différence! L'anomalie pourtant est plus apparente que réelle. Elle s'explique naturellement, d'un côté par l'esprit même de la nation, dans lequel dominent la raison et le sens pratique ; et de l'autre par ce fait plus important encore, que les poètes les mieux doués s'étaient adonnés de préférence à la poésie provençale. Du reste, cette infériorité relative de la poésie ne sera

entenimen es grosser e no sotil en lart de trobar, empero per dar alguna satisfaccio a lurs prechs, he fetes algunas coplas groseres en parlar catala seguns que veurets.

Ce même manuscrit renferme, outre les poésies que nous signalons, un écrit en prose de quelques pages, que l'on pourrait intituler : *Catéchisme d'amour à l'usage des pages et des jeunes demoiselles*. En voici un fragment.

D. De que es fondat lo castell de amor?

R. Lo fonament es de dezirs, las parets son de sospirs, las torres de dolzor, la plassa de ben amar, la porta desperanza :

D. Qual es la clau que lo castel pot desfermar?

R. Pregar continuadamen.

D. Quals son los noms d'estas ballesterias?

R. Regard.....

pas de longue durée ; nous allons là voir, dans la période suivante, emprunter le secours des littératures étrangères, et rivaliser bientôt de fécondité et d'éclat avec les genres en prose les plus prospères.

§ IV.

Influence de la Provence, — de la France, — de l'Italie. — État de la prose durant cette période.

La poésie catalane, exclusivement nationale comme la prose, dans la période que nous venons de parcourir, entre en commerce avec l'étranger vers le milieu du XVIe siècle. Elle étudie et imite les Français les Italiens, les néo-Provençaux, et, grâces à cette triple influence, elle sort de l'état d'infériorité où nous l'avons vue précédemment, pour prendre son rang à la tête de la littérature. Ce changement dans la direction de l'esprit poétique a son contre-coup dans la langue, dont les couleurs primitives éprouvent une certaine altération, en échange des richesses nouvelles qu'elle acquiert. C'est aussi à cette époque que la dénomination de langue lémosine est généralement adoptée pour désigner l'idiome de Barcelonne et de Valence ; — dénomination qui, pour le dire en passant, n'a pas peu contribué à faire croire à l'identité du catalan avec le provençal, tandis qu'elle n'est en réalité, comme on le verra plus tard, qu'un hommage naïf rendu par les poètes d'au-delà des Pyrénées au

bel idiome qu'avaient illustré les vieux troubadours, et qu'essayaient de remettre en honneur les mainteneurs de Toulouse. Les productions poétiques de cette période ont été conservées principalement dans deux recueils rédigés vers la fin du xive siècle et qui se trouvent, l'un à Paris[1] à la bibliothèque impériale, l'autre à la bibliothèque provinciale de Barcelonne[2]. Quant à la prose, elle ne paraît pas s'être beaucoup ressentie de ces salutaires excursions de la poésie. Sans doute elle ne demeure pas stationnaire durant cette période; mais ses progrès ne sont que le développement naturel des germes et des tendances que nous avons remarqués dans les écrits de Jacques Ier, des Muntaner et des Ximénès.

Nous n'avons pas à raconter ici les destinées de la poésie provençale durant le xiie siècle, ni les circonstances de cette funeste guerre des Albigeois, où elle fut frappée de mort avec l'élégante civilisation dont elle était l'image. Disons seulement qu'après la bataille de Muret (1213), où périt la fleur de la noblesse provençale, les troubadours, qui sauf un petit nombre de traîtres avaient courageusement embrassé

[1] Nous ne pouvons nous empêcher de déplorer ici, avec Ticknor et les éditeurs allemands de Muntaner, que ce remarquable manuscrit n'ait pas encore été publié.

[2] Ce dernier manuscrit porte le titre singulier de *Jardinet de orats*, Jardinet de fous. Il est à tous égards beaucoup moins important que le premier.

la cause de leurs patrons, partagèrent leur sort après la défaite. Comme eux ils furent livrés au supplice ou contraints de quitter leur pays. Leur langue même fut proscrite par l'Église ; si bien que vers la fin du siècle, la poésie provençale était sur le point de s'éteindre d'elle-même, faute de représentants. Les hommes n'assistent jamais à la décadence d'un art qui a longtemps charmé leur imagination, sans éprouver un vif sentiment de regret, et sans tenter quelques efforts pour le ranimer. Au déclin de toutes les littératures on voit se former des institutions destinées à prolonger leur existence, des colléges de prêtres qui se dévouent à l'entretien du feu sacré. C'est aussi l'époque des rhétoriques, des poétiques, des procédés artificiels de toutes sortes, par lesquels on cherche à soutenir l'inspiration défaillante. Ces secours ne firent point défaut à la poésie provençale. Dès la fin du XIII[e] siècle, Hugues Faydit et Raymond Vidal composaient : l'un le ***Donatus provincialis***, ***Donat provençal***; l'autre la ***Dreita maniera de trobar, la vraie manière de trouver***[1] ; au commencement du XIV[e]

[1] Ces deux grammaires ont été publiées dans le tome I[er] de la *Bibliothèque de l'École des chartes.* M. Guinard, dans l'excellente préface qu'il y a ajoutée, se demande s'il n'y a pas identité entre l'auteur de la *Dreita maniera de trobar*, et un autre Raymond Vidal de Besaudun, auquel les manuscrits des troubadours attribuent un certain nombre de pièces (pag. 162)? Il penche pour l'affirmative, en ajoutant toutefois qu'il ne peut invoquer aucun argument sé-

siècle, en 1323, Toulouse voyait se former sous les auspices des magistrats de la cité, le collége des sept troubadours; enfin, en 1356, ce même collége, qui avait pris le nom de collége de la gaie science, faisait rédiger par son secrétaire, Guillaume Molinier, le volumineux ouvrage didactique intitulé *Leys d'Amors*[1], pour servir de règle aux nouveaux troubadours[2].

Quelque curieuse que soit l'histoire de cette renaissance de la poésie provençale et des ouvrages qui s'y rattachent, nous devons renoncer à la retracer ici. Nous remarquerons seulement, en passant, que cet événement semble avoir eu son contre-coup dans tous les pays de l'Europe. A la même époque, on voit les

rieux à l'appui de cette opinion. Si le hasard l'avait fait tomber sur un passage des *Leys d'amors*, où la *Dreita maniera de trobar* est citée et attribuée en propres termes à Raymond Vidal, de Besaudu, il aurait eu le plaisir de pouvoir appuyer sa conjecture d'un témoignage irrécusable. *Car segon que dits en Ramon Vidal, de Besaudu, le lengatges de Lemosi es mays aptes e covenables a trobar e a dictar en romans, que degus autres lengatges.* (*Leys d'amors*, tom. II, pag. 403.)

[1] *Las Flors del gay saber*. Estiers dichas *las Leys d'amors*, publiées avec traduction, par M. Gatien-Arnoult.

[2] Ticknor, tom. I, pag. 326, en parlant du premier concours qui eut lieu à Toulouse, dit que le prix fut remporté par Raymond Vidal de Besalu, troubadour catalan. Il se trompe, le premier lauréat fut Arnaud Vidal, de Castelnaudary. La première pièce du recueil intitulé : *Joyas del gay saber*, publié par M. Gatien-Arnoult, est intitulée : Cirventes (*sic*), *loqual fe n'Arnauts Vidal del Castel nau darri e guazanhec ne la violeta del aur a Toloza*; *so es a saber la premiera que s'i donet*, *e fo*, en l'an 1324.

petites cours du nord de la France établir leurs colléges et leurs concours. En Allemagne, les *Mastersœngers* succèdent aux *Minnesingers*. En Angleterre, le poète Chaucer se pique de rajeunir les vieux modèles provençaux, pendant qu'en Italie Pétrarque, leur disciple, les dépasse et les fait oublier en les imitant. Enfin, sous les auspices du marquis de Santillane, oncle du roi Jean II, la gaie science s'établit à la cour de Castille, où elle rivalise d'influence avec la poésie italienne[1].

Toutefois, c'est en Catalogne que l'institution et les théories des poètes toulousains furent accueillies avec le plus de faveur. L'ancienne confraternité des populations qui habitaient les deux côtés des Pyrénées, l'analogie des idiomes qu'elles parlaient, les noms illustres que les Catalans comptaient déjà parmi les anciens troubadours : tout conspirait à l'établissement de la nouvelle muse provençale sur les bords de l'Èbre. Sous le règne de Jean Ier, prince plus ami des lettres que des affaires, un premier institut est fondé à Barcelonne, et les mainteneurs ne sont pas plus tôt à l'œuvre, que toutes les villes, à l'exemple de la capitale, veulent avoir leurs écoles et leurs concours. La noblesse abandonne pour la poésie les tournois et les exerci-

[1] Zurita, année 1398. — Voir, pour les détails de cet établissement, Ticknor, tom. I, pag. 327 et les notes de la traduction allemande.

ces militaires, au grand regret des vieux chevaliers qui avaient passé leur vie sur les champs de bataille, à la suite de Pierre IV. La contagion gagne jusqu'aux couvents de femmes : on y donne des fêtes poétiques [1], comme on devait y jouer la comédie deux siècles plus tard, au temps de Lope de Vega. Toutefois les concours les plus brillants furent ceux de Barcelonne et de Valence. Les souverains, jusqu'à Ferdinand le Catholique, se faisaient un devoir d'y siéger parmi les juges, tantôt en personne, tantôt par leurs délégués, et d'y distribuer de leur main les fleurs dont le trésor royal faisait les frais.

Le résultat le plus avantageux de cet entraînement général pour les concours poétiques, ce fut de propager le goût des choses de l'esprit et d'entretenir parmi les poètes une salutaire émulation. Quant au genre que l'on y couronnait le plus volontiers, ni le patronage des souverains, ni les encouragements qu'ils lui prodiguaient, ne purent jamais réussir à le populariser et à le faire cultiver pour lui-même. Au moment du concours, les poètes mettaient leur esprit à la torture pour composer une pièce dans le goût officiel, après quoi chacun se hâtait de revenir à son inspiration personnelle, et sur ce nouveau terrain le lauréat de la docte académie était souvent sifflé par le peuple. Ajoutons que cet échec des instituts fut un grand bonheur

[1] Voir la fin du paragraphe.

pour la poésie, qu'ils auraient achevé de corrompre en prétendant la ranimer, si leurs théories et leurs conseils eussent été généralement adoptés.

La restauration de la poésie provençale, à Barcelonne comme à Toulouse, avait été entreprise au nom et sous les auspices des anciens troubadours. Retrouver leurs traces sous les décombres amoncelés par la guerre des Albigeois, rouvrir aux talents poétiques cette veine féconde où les chantres des mœurs chevaleresques puisaient leurs gracieuses inspirations, c'était le but avoué des instituts et des colléges. Raymond Vidal et Guillaume Molinier érigeaient en règles les vieilles doctrines; et la sévérité que déployaient les juges des concours, pour contraindre les poètes à se conformer à la tradition, ne justifiait que trop le titre significatif de mainteneurs, qu'ils avaient adopté. Mais, avec la chevalerie et les mœurs chevaleresques, l'âme de cette antique poésie avait aussi disparu, et il n'y avait ni fleurs ni couronnes qui fussent capables de la rappeler à la vie. Encore si l'on eût permis aux nouveaux troubadours de substituer l'imagination à la réalité à jamais évanouie, et de se replacer en esprit dans les conditions où s'étaient trouvés les modèles qu'on leur proposait! Mais l'inquisition, qui avait ses raisons pour se défier de la poésie vulgaire, et qui le lendemain de la victoire de l'Église avait tout fait pour l'anéantir, eut soin de faire ses réserves avant d'en autoriser la restauration. Dans le but de la puri-

fier des souillures qui l'avaient déshonorée jadis, elle en bannit l'amour profane et la plaça sous la protection de la sainte Vierge, qui devait être désormais l'unique dame à laquelle les troubadours pourraient adresser leurs hommages. Tout au plus permettait-on, en dehors de ce sentiment tout séraphique, l'amour tel que l'admettent les canons et les casuistes, et dont le lien conjugal est le but et la consécration. Adieu donc les désirs, les craintes, les espérances, les demandes indiscrètes, et les remerciements plus indiscrets encore, et ces mille ruisseaux de poésie dont l'amour est la source intarissable. La langue elle-même y perd son caractère ; on la dénature pour l'accommoder à une situation qui lui est si étrangère. On se met à aimer et à célébrer la sainte Vierge dans les termes créés par les anciens pour chanter leurs profanes amours. Mais aussi quel avantage, dit gravement Molinier, de pouvoir pousser la louange aussi loin qu'on veut, sans crainte de tomber dans le défaut d'exagération (*sobrelaus*[1]). « La louange, en effet, peut-elle être jamais outrée, quand il s'agit de la sainte Vierge ou de son divin Fils? » Nous possédons la plupart des compositions couronnées tant à Toulouse qu'à Barcelonne. Les premières ont été publiées d'après les manuscrits de l'Académie des jeux floraux, sous le titre de *Joies du gai savoir*[2] ; les secondes sont conservées dans

[1] *Leys d'amors.* — Article *Sobrelaus.*

[2] *Las joyas del gay saber*, les joies du gai savoir, avec traduction, par Gatien-Arnoult.

les cançoners de Paris et de Barcelonne. Rien de plus tourmenté, de plus obscur, de plus pédantesquement ennuyeux. L'ancienne poésie provençale inclinait déjà vers ces défauts ; mais la société et les mœurs contemporaines, qui la poussaient sur la pente, la retenaient aussi dans de certaines limites. Car, après tout, au temps même de sa décadence, c'était une réalité vivante que la chevalerie; et la poésie, qui en était l'expression, reposant ainsi sur un fonds d'une certaine solidité, conservait nécessairement quelque chose de la simplicité et du naturel que la vérité communique aux créations de l'art. Les nouveaux troubadours, au contraire, qui, indépendamment des entraves dont les avait chargés l'Église, ne travaillaient plus que sur des réminiscences, outrèrent jusqu'à l'absurde les défauts de leurs devanciers, et, ne trouvant ni frein ni modèle dans la société de leur temps, ils produisirent les plus étranges pièces auxquelles le faux goût ait jamais donné naissance.

Tels étaient l'esprit et la tendance de l'institution nouvelle; telles étaient les œuvres que l'on récompensait avec tant d'éclat. Mais, nous l'avons déjà dit, ce n'était là qu'un genre convenu, sans racine dans l'esprit national, sans rapport avec le goût de la foule. Aussi n'exerça-t-il qu'une influence très-limitée sur le fond même de la poésie catalane. En comparant dans les cançoners de l'époque les pièces couronnées, avec celles qui émanent de la libre inspiration des

poètes, on reconnaît aisément que ces dernières sont écrites dans un tout autre goût. C'est la vieille veine indigène qui se continue en dehors et en dépit du pédantisme académique. Il est un point toutefois sur lequel la nouvelle poésie provençale a réussi à s'imposer comme modèle : nous voulons parler de la langue et de la versification. Mais, sous ce rapport, les poètes catalans ne pouvaient que gagner à accepter la discipline et les exemples de leurs voisins. On se souvient en effet que leur langue, déjà capable de fournir à tous les besoins de la prose, était encore assez pauvre en tant que langue poétique. Raymond Vidal et Guillaume s'accordaient à préconiser le dialecte limousin, comme le plus propre à trouver vers et chansons. Les Catalans, qui avaient traduit de bonne heure la *Dreita maniera de trobar* et les *Leys d'amors*, firent tous leurs efforts pour se conformer à cette prescription. Ils se jetèrent sur le dialecte recommandé par les maîtres, et lui firent de si larges emprunts. qu'ils purent croire un moment qu'ils avaient réussi à le parler exclusivement. Leur illusion à cet égard alla jusqu'à leur faire donner à leur langue, ainsi enrichie et perfectionnée, le nom même de *langue lémosine*. Du reste, les cancioneros castillans et portugais de la même époque, tout bigarrés de mots provençaux, attestent que la recommandation de Raymond Vidal et de Guillaume Molinier avait été prise au sérieux dans toute la péninsule. La vérité est pourtant que,

malgré la vogue dont il jouit, le dialecte limousin ne passa point les Pyrénées, et qu'on continua de parler catalan en Catalogne, et castillan en Castille.

Quant à la versification, on peut voir par les mêmes cançoners et surtout par celui de Paris, qu'elle subit la même transformation que la langue, et qu'elle s'enrichit par des emprunts analogues. Au mètre grossier et monotone du sermon de Muntaner et des poésies des Linatges, succède tout à coup cette heureuse variété de rhythmes qui distinguait la poésie provençale. Le vers de dix syllabes, avec un repos au quatrième ou au sixième pied, paraît toutefois avoir été le mètre favori des poètes de cette époque. Le marquis de Santillane, dans sa lettre au connétable de Portugal, ne signale même que l'emprunt de cette seule forme. Les Catalans et les Valenciens, dit-il, écrivirent d'abord en *trovas rimadas*, c'est-à-dire en longs vers syllabiques qui tantôt rimaient et tantôt ne rimaient point ; plus tard ils écrivirent en vers de dix syllabes, à la manière des Limousins[1].

Mais ce ne fut pas seulement l'influence de la renaissance provençale qui donna l'impulsion à la poésie catalane et la tira de son berceau ; l'Italie et la France y eurent leur bonne part, quoique par des voies plus modestes et sans aucune consécration officielle.

[1] Sanchez ; Poésies antérieures au XVe siècle. *Lettre du marquis de Santillane au connétable de Portugal.*

Les relations de l'ancienne marche d'Espagne avec la France proprement dite, après avoir éprouvé une interruption de plusieurs siècles, par suite de la chute des carlovingiens, reprirent leur cours après la bataille de Muret et l'établissement des deux frères de saint Louis à Toulouse et en Provence. A partir de ce moment, outre les rapports journaliers que le voisinage des frontières devait nécessairement amener, on voit encore les deux nations se mêler fréquemment par des guerres, des alliances, des mariages entre les familles nobles et les maisons souveraines. Il suffit de rappeler ici le mariage de Philippe-le-Hardi avec Isabelle d'Aragon, en 1285; l'expédition de ce prince en Catalogne, à la suite de l'excommunication de Pierre III, et, dans le siècle suivant (1365), le passage de Duguesclin et des bandes noires, auxquelles se joignit, comme on sait, un corps d'Aragonais et de Catalans.

Comme tous les diplomates et gens de guerre de cette époque, les chevaliers et les ambassadeurs catalans se faisaient un devoir de mener de front les affaires et les lettres. C'était d'ailleurs un moyen de gagner les bonnes grâces de cette ingénieuse dynastie barcelonnaise, si curieuse des choses de l'esprit et si avide de culture intellectuelle. Un vicomte de Rocaberti après avoir combattu vaillamment à côté de Duguesclin est envoyé en mission à la cour de France, et la reine Violante, dans une lettre en date de 1388, le supplie

et au besoin lui ordonne de revenir ***bien plein et bien chargé*** de Noëls[1]. A ces indications générales joignons des faits plus significatifs ; parmi les manuscrits catalans de la bibliothèque impériale on remarque[2]: 1º les œuvres de Sénèque traduites d'après une version française dont M. Paulin Paris à retrouvé l'original ; 2º une traduction vers par vers et presque mot par mot du poème d'Alain Chartier intitulé, *la Dame sans merci*[3], l'auteur de ce travail est un certain François Oliver, sur lequel nous ne pouvons donner aucun autre renseignement. Nous ne nous arrêterons pas à analyser cette pièce, que chacun peut lire dans les œuvres de Chartier ; nous dirons seulement que la traduction est d'une exactitude surprenante, et qu'en bien des endroits elle surpasse l'original en grâce et en élégance[4].

[1] Mas som molt maravellada de la gran carestia que vos havets de novells majormen com sapiats que nos en saber aquells trobam gran plaer ; perqueus pregam et volem que pus d'escriuerlos nos sots carestios e pereos, vingats d'aquells ben caregat e plé. (Archives de la couronne d'Aragon.)

[2] Nº 7000.

[3] Cançoner de Paris, fol. 164.

[4] Voici les premiers vers de cette traduction :

Nagueres chevauchant pensoye
Comme homme triste et douloureux,
Au deuil ou il faut que je soye
Le plus dolent des amoureux ;
Puisque par son dard rigoureux,
La mort me tollit ma maîtresse

Du reste, Guillaume de Lorris, Clopinel, Michaut, Chartier, tels étaient parmi les poètes français ceux qui avaient le plus de succès au-delà des Pyrénées. On retrouve leurs traces en Castille aussi bien qu'en Catalogne, et ce sont les seuls que le marquis de Santillane croie devoir citer dans sa revue générale des poètes anciens et modernes.

Les relations intellectuelles de la péninsule hispanique avec l'Italie remontent au commencement du XIII[e] siècle. Les étudiants espagnols affluent dès cette époque à l'université de Padoue. Dans le siècle suivant, le cardinal Albornoz, archevêque de Tolède, fonde à Bologne un collége espagnol, d'où sort en 1473 le fameux Lebrixa, introducteur des études classiques en Castille. Mais c'est surtout par l'intermédiaire des Catalans que la littérature italienne proprement dite pénétra dans la péninsule.

Nous n'avons pas à raconter ici les longues luttes des rois d'Aragon contre le Pape et la maison d'Anjou,

Et me laissa seul langoureux,
En la conduite de tristesse.

No ha gran temps cavalcant io pensava
Com un hom trist cansat e doloros,
En un gran dol hon fortuna m'llansava,
Lo mes dolen de negun amoros;
Pusqu'ab son dart e forsa rigorosa
Me tolch la mort la senyora de mi,
Lexan me sol ab tristor engoxosa,
En lo govern doloros e mesqui.

pour la possession des Deux-Siciles; disons seulement que les princes aragonais qui régnaient à Palerme, fidèles aux traditions de leur famille, se montrèrent zélés protecteurs de la poésie vulgaire, et firent connaître de bonne heure à leurs compatriotes les vers de Pétrarque et de Dante.

En 1428, Andreu Febrer de Barcelonne traduit en catalan la *Divine Comédie*. Il imite la *terzine* et la transporte pour la première fois dans la péninsule, préparant ainsi les voies aux grandes réformes introduites plus tard par Boscan et Garcilasso dans la poésie castillane. C'est à cette même époque et à ce même mouvement d'idées qu'il faut rapporter le poème que nous publions à la suite de notre *Essai*. Le lecteur trouvera dans la notice qui le précède les renseignements que nous avons pu nous procurer sur ce curieux travail. Quant à Pétrarque, la trace la plus ancienne et la plus saillante de son influence en Catalogne, est une chanson contenue dans le cançonner de Paris et qui est visiblement imitée de son xc[e] sonnet. L'auteur de cette chanson est un certain Jordy de San-Jordy. Il appartenait à une famille également distinguée dans les lettres et dans les armes, comme les Rocaberti. Il vivait encore en 1416, mais la composition de la pièce est certainement antérieure à cette époque [1].

[1] Les deux vers suivants sont même traduits littéralement.

E nulla stringo e tutto l'mondo abraccio
E volo sopra l'cielo, e giaccio in terra.

En même temps que les vers de Pétrarque et de Dante, les Catalans lisaient et admiraient les contes de Boccace, sa *Généalogie des Dieux*, ses *Femmes illustres*. C'est de cette source que découle le luxe d'érudition mythologique que l'on rencontre parfois dans les cançoners, et qui se mêle de la façon la plus grotesque avec les croyances et les mœurs chrétiennnes. La pièce la plus curieuse en ce genre est un poème lu dans un concours poétique qui eut lieu le 27 mai 1458 au couvent de Valdonzella. L'auteur, Antoine Valmanya, y rapproche, avec une galanterie souvent spirituelle, les aimables recluses des femmes les plus célèbres des temps héroïques. Il va sans dire que c'est pour décerner la palme aux premières. Catherine Boyl l'emporte sur Lavinie; Aldonsa Janera, sur Didon et Méduse; Serena Alosa, sur Véturie. Du reste, les mérites qu'il loue dans ses religieuses, ce ne sont pas précisément les vertus cénobitiques; c'est par l'esprit, la beauté, les talents, qu'il les met au-dessus des héroïnes antiques. Catherine Boyl, *maîtresse passée en l'art musical*, est ornée en outre d'un si grand sens, qu'elle est capable de *résoudre pertinemment les questions d'amour les plus difficiles*[1].

E no strench res e tot lo mon abraç
Vol sobre el cel e nom movi de terra.

[1] Clarament viu ab forma cortesana
E gest estar semblan una deessa.
D'art musical mostra ser capitana,

Il serait superflu d'insister plus longtemps sur ce commerce de la poésie catalane avec les littératures étrangères. Ce que nous en avons dit suffit pour faire comprendre combien ce commerce fut actif et combien il dut profiter aux successeurs des Lulle et des Muntaner. C'est surtout dans la période suivante, c'est-à-dire

Axi canta com sentit de mestressa.
E ab can molt fi e manere artizada,
Passa un lay molt glorios d'ohir.
Lo sentit seu basta per discernir
Tot cas d'amor, axi nes be stilada,
Mol afrontada,
E ben gosada,
Lo seu nom es Na Boyl Caterina,
De totes mes gentil e que Lavina.

Une note ajoutée au texte explique ce que c'était que Lavinie d'après Boccace, Dante et Virgile. Nous croyons devoir donner la traduction de cette strophe, qui nous paraît offrir de sérieuses difficultés pour les personnes peu familiarisées avec les langues du Midi.

Clairement je vis avec un air de dignité
Et un port (plein de dignité) se tenir debout une sorte de déesse.
Dans l'art musical elle montra qu'elle était très-capable (capitaine),
Elle chanta avec l'habileté d'une maîtresse.
Et avec une voix très-belle et d'une manière artistique
Elle exécuta un lay très-glorieux à entendre.
Son sens suffit pour résoudre
Toute question d'amour, tant elle est bien instruite,
Pleine d'assurance,
Et d'une noble hardiesse.
Son nom est dame Boyl Catherine
Plus gentille que toutes les autres et que Lavinie.

à partir du milieu du xve siècle, que nous en constaterons les salutaires effets. L'esprit catalan, après avoir puisé dans son contact avec la France et l'Italie, les qualités qui lui manquaient, abjurera toute imitation servile, et ses productions offriront le double mérite de l'originalité, du talent et des perfectionnements qu'amène l'étude. Toutefois, même durant la période dont nous nous occupons, tout n'est pas imitation ou traduction. A côté des travaux des Febrer, des Oliver, des Rocaberti, on trouve de loin en loin, dans les cançoners, des compositions de la même date, qui, sauf leur participation au progrès général de la langue et de la versification, semblent ne relever en rien de l'étranger. Signalons entre autres pièces du cançoner de Paris, d'abord une chanson de Jordy, le même qui imitait si bien les sonnets de Pétrarque. Tombé aux mains de l'ennemi en combattant pour son roi, probablement Alphonse V, il s'enorgueillit de ses fers, qu'il trouve plus légers que la plus belle broderie. « Il a succombé sous le nombre, non par défaut de chevalerie [1]; il compte sur Dieu et son roi, dont le noble

[1] Fortuna vey qua mostrat son voler
Sus me, volent qu'en tal punt vengut sia.
Pero nom cur, pus hay fet mon daver,
Ab tots los bens qu'em trob en companya.

Car prench conort de com suy presoner
Per mon senyor servint tant com podia,
D'armes sobrat et per major poder,
No per deffals gès de caballeria.

cœur n'abandonna jamais ses serviteurs. » Plus loin, dans le même recueil, nous remarquons encore une pièce de Pierre March, surnommé le Vieux, où le poète déplore les misères, la courte durée, le néant de la vie humaine. C'est bien du fond des entrailles que part cette plainte douloureuse. L'imitation n'inspire pas des accents aussi pathétiques. « Souvenons-nous du triste lieu où notre mère nous a portés... Nous naissons ; la mère demeure abattue, et nous, nous entrons en pleurant et en tremblant dans ce monde plein de tromperies. » Chacun se rappelle ici le beau vers de Lucrèce. C'est la même pensée qui s'est rencontrée sous la plume du poète catalan. Encore une fois, il n'y a nulle trace d'imitation, nulle réminiscence dans ces pièces. Elles sont un fruit du sol, et elles en ont la saveur et les couleurs.

Pendant que la poésie, sans renoncer à s'inspirer de temps à autre de l'esprit indigène, demande des enseignements et des modèles à la Provence, à la France, à l'Italie, la prose demeure exclusivement nationale, et continue de marcher dans les antiques voies ouvertes par Jacques Ier. L'histoire et la morale conservent les caractères essentiels que nous leur avons reconnus dès le commencement, et n'éprouvent d'autres modifications que celles qu'entraîne nécessairement après lui le développement des idées. La morale affecte de préférence la forme du dialogue, si usitée alors dans toute l'Europe. Au milieu de plusieurs ouvrages de ce genre

qui datent de cette époque, le *Banquet des douze ermites* mérite une attention particulière. La morale chrétienne y est exposée avec une simplicité, une bonhomie tout à fait en rapport avec l'humble condition des interlocuteurs [1]. L'histoire est toujours au premier rang, tant pour l'abondance que pour le mérite des œuvres. Le progrès y est également plus sensible. Il est vrai que les historiens anciens commencent à être plus connus. Justin, Salluste, Josèphe, ont été traduits, et les chroniqueurs, qui les citent quelquefois, les prennent visiblement pour modèles. Les œuvres les plus remarquables de cette époque sont la chronique du chevalier Tomich [2] qui commence à la création, et celle de Turell [3] où l'auteur ne remonte guère au-delà du XII[e] siècle. L'un et l'autre s'arrêtent au règne d'Alphonse V, leur contemporain. Turell termine même par un éloge de ce prince, écrit avec autant de chaleur que de fermeté, et qui rappelle les meilleurs morceaux de Comines [4].

[1] Manuscrit à la bibliothèque de Barcelonne.

[2] Imprimé à Barcelonne, 1495; très-rare.

[3] Manuscrit à la bibliothèque de Barcelonne.

[4] Dir de aquest quanta virtut, magestat e excellencia, en son temps mostra, tot scriure seria poch. En ell se conegué magnificencia en lo viure, magnanimitat en lo desig, liberalitat en lo dar, graciositat en lo maneig. Es stat un tro en la Italia, ha squivât los ambiciosos, a domat los tirans. En lo mar ha corregit los cossaris, a fet temrer de si gran saviesa. Los conquistats a tornat en libertat, monstrant a aquells amor e voluntat. Qual es stat en

En terminant nos recherches sur cette seconde période de la littérature catalane, nous ne pouvons nous empêcher de remarquer comment, à ce moment, toutes les circonstances semblent annoncer l'avènement prochain d'un siécle littéraire. La monarchie aragonaise paraît avoir atteint son plus haut point de développement et se trouver, toute proportion gardée, dans la situation où se trouveront plus tard l'Espagne sous Charles V, l'Angleterre sous Élisabeth, la France sous Louis XIV. A l'extérieur, le rêve de Jacques Ier est réalisé : les Deux-Siciles, la Sardaigne, la Corse appartiennent définitivement à la couronne d'Aragon, et la marine catalane est sans rivale dans la Méditerranée. Déjà même elle a osé s'aventurer dans l'océan Atlantique et exécuter le long des rives africaines les premiers voyages de découvertes. A l'intérieur, la lutte entre la noblesse et la royauté est terminée au profit de cette dernière, et l'industrie, longtemps comprimée par les divisions intestines ou la guerre extérieure, prend enfin son essor et fait affluer la richesse dans les grandes cités du littoral. Excité par les succès militaires et le spectacle de la prospérité intérieure, l'esprit national, joignant à sa sève naturelle les forces

la casa de Arago e Barcelona que tan haja montat, e aumentat lo honor e stima de vida pomposa? Serimonies e totes coses a la dignitat real pertangens ha servat, conquestas e actes de cavalleria en ell son stat mirats. Callaré donchs lo que no poria scriure de aquest tan alt rey.....

qu'il a puisées dans ses relations avec la Provence, la France, l'Italie et l'antiquité, ne saurait tarder désormais à produire avec cette vigueur et cette abondance qui marquent la virilité des littératures.

Mais quels seront les caractères, quelle sera la valeur de ces productions ? Quel degré de fécondité pouvons-nous raisonnablement attendre de l'esprit catalan, en tenant compte de sa nature et du peu de temps pendant lequel il put jouir librement de la plénitude de ses facultés ? Nous avons dit en commençant que le bon sens avec toutes les qualités secondaires qui en découlent, l'habitude d'envisager les choses par leur côté pratique, le goût de l'exactitude, de l'ordre, de la mesure, une répugnance instinctive pour tout ce qui s'éloigne du vrai et du naturel, formaient le trait distinctif de la race catalane. Ses chroniques, ses livres de morale, ses romans mêmes nous en ont fourni des preuves nombreuses. Point de fictions ni de légendes dans ses chroniques, ces fictions fussent-elles à la gloire de la nation. Point de vaines discussions dans ses livres de morale; mais l'essentiel, le mot qui sert, sous la forme la plus claire et la plus facile à retenir. Enfin, dans le petit nombre de fictions romanesques que nous avons eu à signaler, nulle invention bizarre ou extravagante destinée à amuser l'imagination; le conte ne sort pas des limites du vraisemblable. Or, ces dispositions, loin de s'affaiblir dans l'époque suivante, acquerront au contraire un degré

plus marqué de persistance et d'universalité. La poésie et la prose en offriront également l'empreinte profonde ; les écrivains se rangeront instinctivement à ce que nous appelons en France les lois du goût, et mériteront même le glorieux éloge d'avoir présenté, deux siècles à l'avance, comme une image réduite du grand esprit français [1]. Tel sera le caractère et aussi le mérite de la littérature catalane arrivée à sa maturité. La Castille aura pour elle son énergie, son élan, ses hardiesses sublimes ; l'Italie, l'éclat de la forme ; la Catalogne, le naturel, la clarté, la mesure.

Quant à sa fécondité, si l'on peut dire qu'elle demeure bien loin sous ce rapport de l'Italie et de l'Espagne, ce que nous ne prétendons point dissimuler ; si elle ne peut offrir dans les grands genres, c'est-à-dire dans l'épopée, le théâtre, les fictions en prose, que des essais plus ou moins heureux, on conviendra du moins qu'il serait injuste de n'en pas rejeter en grande partie la faute sur les circonstances.

La littérature catalane commence à prendre son essor vers l'an 1450. Cinquante ans à peine s'écoulent et déjà elle a à lutter contre l'influence de la Castille, dont la conquête de Grenade et la découverte de l'Amérique ont doublé la puissance et le crédit. Les deux couronnes sont associées, et en droit les deux États sont sur le pied d'égalité. Mais la cour demeure en

[1] Sismondi ; tom. I, pag. 241.

Castille, sa langue est le castillan, c'est elle qui distribue les récompenses et fait les réputations ; en voilà assez pour que les meilleurs esprits abandonnent la langue catalane et portent à sa rivale le tribut de leur talent et de leurs veilles.

Il est vrai qu'il ne fallut pas plus de cinquante ans à la Castille pour enfanter des chefs-d'œuvre dans tous les genres. Mais il faut songer que la plupart de ces chefs-d'œuvre jaillirent dans un moment d'enthousiasme des traditions nationales ; tandis que la Catalogne, par suite du tour d'esprit que nous lui connaissons, était portée à négliger cette source, pour chercher dans la seule observation de la nature les éléments de ses œuvres. Or, s'il est vrai qu'entre tous les moyens d'invention, l'observation soit le plus puissant, le plus fécond en créations originales et variées, il est vrai aussi qu'il est le plus difficile, et que ce n'est qu'à la suite d'un long exercice que l'esprit humain parvient à s'en servir avec succès. Nous ne serons donc point surpris si ce que nous appelons le beau siècle de la Catalogne ne nous offre pas cette abondance de monuments que produisent ordinairement de semblables époques. Nous verrons se lever une belle époque que des nuages obscurcissent dès l'aurore, et qui n'a pu laisser d'autres monuments que ce qui resterait de notre grand siècle, si l'esprit français eût péri après les Malherbe, les Régnier et les saint François-de-Sales.

§ V.

Belle époque de la littérature catalane. — Poésie. — Roman. — Histoire.

Pour quiconque entreprendrait d'écrire une histoire complète de la littérature catalane, l'époque à laquelle nous sommes parvenu serait de beaucoup la plus importante, et celle qui demanderait le plus de développements. C'est le contraire pour nous, qui ne prétendons dans cet Essai qu'à rectifier les erreurs qui ont pu échapper à nos devanciers, ou à mettre en lumière les faits importants qu'ils ont négligés. Au moment où nous touchons à cette même époque, notre tâche est presque terminée. Grâces à la facilité avec laquelle on peut se procurer les documents qui s'y rapportent, les historiens des littératures du Midi en ont donné une idée assez exacte ; et ce serait sortir du cadre que nous nous sommes tracé, que de répéter ici ce que chacun a pu lire dans Fauriel, Sismondi et Ticknor.

C'est dans la seconde moitié du xve siècle, ainsi que nous l'avons dit précédemment, que la poésie catalane brille de son plus vif éclat. Parmi le grand nombre de poètes qui surgissent dans tous les États de la monarchie aragonaise, les plus remarquables, Ausias March, Jaume Roig, Gazull, Fenollar, Farrer, atteignent, chacun dans son genre, un degré de perfection dont on trouverait peu d'exemples en Europe durant

la même époque. Nous n'avons rien à ajouter aux belles pages que M. Sismondi a consacrées au premier [1]; nous regrettons seulement qu'un peu étranger, comme il l'avoue lui-même, à l'idiome catalan, il ait été contraint, dans ses citations, de choisir, non pas précisément les passages les plus caractéristiques, mais ceux qu'il comprenait le mieux, et de ne justifier qu'à demi les éloges qu'il décerne à l'auteur. Jaume Roig, Gazull et Fenollar ont trouvé de leur côté, dans M. Ticknor [2], un appréciateur aussi exact que consciencieux, bien qu'un peu laconique. Nous pouvons donc nous borner à faire connaître Farrer, que M. Sismondi a passé entièrement sous silence, et que M. Ticknor s'est contenté de mentionner.

La principale composition de ce poète, dont la vie est d'ailleurs peu connue, fait partie de ce précieux cançonner de Paris que nous avons cité si souvent. Elle est intitulée le *Conort*, le *Reconfort*, et comprend environ 750 vers.

Le poète vient de recevoir congé de sa dame. Accablé de ce malheur, il va chercher des distractions au palais du roi. Il tombe au milieu d'un joyeux groupe de courtisans qui vantent tout haut les charmes de leurs maîtresses, et l'invitent à imiter leur indiscrétion. A cette cruelle ironie du sort, Farrer sent re-

1 *Littérature du Midi*, tom. I, pag. 240.
2 Tom. I, pag. 333.

doubler ses ennuis, et court s'enfermer dans sa chambre. Pendant qu'il déplore sa destinée, il se voit entouré subitement d'une foule de poètes catalans, les uns morts depuis longtemps, d'autres vivant encore, qui tous avaient eu à se plaindre des dames, et qui lui récitent, pour le consoler, les couplets où ils avaient exprimé leurs plaintes. Pendant que chacun lance de son mieux son invective, un exempt se présente qui les arrête tous au nom du roi et les conduit au palais. Le monarque fort courroucé veut châtier d'une manière exemplaire ces calomniateurs du beau sexe. Mais Boccace et Serveri (de Girone) viennent à leur secours. « Ah ! sire, dit ce dernier au roi, celui-là seul » qui en a été frappé sait que ce pèse la massue ; si ja- » mais femme vous avait trahi, vous sauriez ce que » c'est que chagrin. Mais pareilles disgrâces vous sont » inconnues, et voilà pourquoi les médisances de ces » malheureux vous courroucent si fort. » Enfin le roi se calme et les renvoie fort contents, mais non tout à fait corrigés, car ils jurent en se séparant de persévérer toute leur vie à *flétrir les vices des femmes*. Ce récit, écrit avec beaucoup d'esprit et de verve, intéresse et fait sourire comme une bonne scène de comédie. A part quelques traits peu délicats renfermés dans les citations des plus anciens poètes, le ton en est convenable et l'ironie ne sort pas des limites d'un gracieux enjouement. Au milieu de cette multitude de satires contre les femmes, que l'on rencontre à cette

époque dans toutes les littératures — on brûlait partout ce que l'on avait trop adoré, — le *Conort* mérite une des meilleures places[1].

MM. Ticknor et Sismondi remarquent avec raison qu'après les poètes que nous venons de nommer, l'in-

[1] Cette pièce a été imprimée à un très-petit nombre d'exemplaires; nous en détachons les paroles du roi et la réponse de Serveri.

(dit le Roi, en s'adressant à Farrer:)

Donchs, que vos feu ajustament
De mals parles en casa vostra ?
E qui es lo mestre que tal mostra
Que dels traballs io l' pagaré ?
O mala gent de poch de bé,
De dones mal perque n' parlau?
No sabeu que a mi nom plau,
Ne comport que negu ne diga ?
Be demostrau qués inimiga
De tots vosaltres la bondat,
Mes cadescu sera pagat
Ab tal castich que parra bell !
....
....

En Servari fonch alli prest
E dix : senyor, en que pensau ?
Que dones son de tan baix grau,
Com mes los feu pijor ne fan ;
Donchs leixau les rebra dan;
Que cadescuna so atrassa.
Mas aquel sab de la massa
Qui n'es estat, senyor, ferit.
Si us aguessen gens fallit,

fluence castillane devient prépondérante et domine l'esprit national. Ils en donnent pour preuves les poésies castillanes couronnées au concours de Valence dès la fin du xv[e] siècle, et le succès des farces dramatiques de Timoneda représentées trente ans plus tard dans les rues de la même ville[1]. Pourtant, la décadence ne fut ni aussi rapide ni surtout aussi générale qu'ils veulent bien le dire. Valence, domptée à la suite de la fameuse révolte des *communeros*, perd ses priviléges, et subit le joug dès l'an 1521. Mais Barcelonne, le cœur et la tête de la nationalité catalane et de la monarchie aragonaise, prolonge son existence politique jusqu'en 1714. Ce n'est pas à Valence qu'expire la littérature catalane, mais au lieu même de sa naissance, dans la Catalogne proprement dite, où elle continue de produire jusqu'au commencement du xviii[e] siècle. Pressée de toutes parts, sa ruine est inévitable et prochaine; mais, comme l'esprit national, elle lutte énergiquement jusqu'à la dernière extrémité, et ses derniers efforts ne sont pas indignes de notre attention.

Parmi les poètes de cette période, il en est trois qui

Senyor, sabrieu qués anuig ;
Mestal dolor tots temps vos fuig :
Perço maldir preneu tan fort.
Senyor, senyor, feu queus recort
Que passio es incomportable !

[1] Ticknor; tom. I, pag. 340 et pass.

méritent une mention particulière : Serafi, Pujol et Garcia. Tous trois étaient Catalans d'origine et vivaient dans la seconde moitié du XVIe siècle. Le dernier, ami intime de Lope de Vega, atteignit même le commencement du XVIIe et ne mourut qu'en 1623. Les poésies de Serafi sont divisées en deux livres : le premier est consacré à la galanterie, le second à la piété, afin, dit-il dans sa préface, que jeunes et vieux puissent y trouver plaisir et profit[1]. C'est un disciple d'Ausias March, dont il reproduit avec assez de bonheur la gracieuse facilité et la douce mélancolie. Il était à la fois peintre et poète. Il mourut jeune, après une existence assez tourmentée. Avec Juan Pujol, prêtre du diocèse de Mataro, la muse catalane, qui s'était bornée jusque-là aux genres secondaires, tente de s'élever jusqu'à la poésie héroïque. Juan d'Autriche venait d'écraser les Turcs à Lépante, et les Catalans avaient pris une part glorieuse à l'action. Pujol compose sur ce grand événement une épopée en trois chants, mé-

[1] Imprimé à Barc., 1565. Nous citerons la strophe suivante de son premier Chant d'amour :

Tot reverdeix la fertil primavera
Quant es passat l'ivern quel mon despulla ;
Floreix los prats, y els aucellets prospera,
A l'albre nuu fa recobrar la fulla :
Dins l'aygua al peix, y al bosch tota altra fera,
Troban descanç y amant qui be' ls reculla :
Y en mi lo temps james no fa mudança,
Ans sent del tot secarse l'esperança.

diocre sans doute, mais non inférieure à la majorité des épopées castillanes de même date, et qui prouve en tout cas que l'esprit catalan jouissait encore d'une certaine vigueur[1]. On peut conclure la même chose

[1] Don Juan d'Autriche, au moment d'engager la bataille, implore le secours du ciel :

Apres que fonch lo savi general
Ab pressa gran tornat en sa galera
Abans d'entrar en la batalla fera,
Cerca favor d'el rey celestial.
Los ulls al cel y juntades les mans,
Agenollat ab molt devota pença,
A Deu etern de majestat immensa,
Ab prechs humils, diu paraules semblants :
Fill de Deu,
Pux per nos clavat en creu
Comportareu mort tan dura,
Mirau, senyor, ab gran cura
Vuy per aquest poble seu :
Que sis pert
Nostre san y bon concert,
Perilla el cristianisme,
Eia, donchs, fill de l'altisme,
Mirau nos ab ull despert.
Jo, senyor,
Confess que som pecador;
Mes ab tot que axi sia,
Nom negueu la vostre guia
Pux vos prench per defensor.
Y de grat
Sempre estich aparellat
Defenssan vostre creu santa
A dexar la mortal manta
Abque vos m'haveu criat.

des œuvres de Garcia, où l'on rencontre un drame religieux, *S[ta] Barbara,* dans le goût des *autos* portugais et castillans. Toutefois, la réputation de ce poète, fort populaire encore aujourd'hui en Catalogne sous le nom de *rector de Vallfagona,* repose principalement sur ses poésies lyriques. Les sujets qu'il traite sont fort mêlés. La piété et le pantagruélisme se coudoient dans son livre, et il paraît s'inspirer de ses confrères l'archiprêtre de Hita et le curé de Meudon, qu'il connaissait certainement, aussi souvent que de l'évangile ou de la légende.

Pendant que la poésie catalane brillait de son plus vif éclat dans les œuvres d'Ausias March, la prose, de son côté, achevait de se constituer sous la plume de Joanet Martorell, et s'enrichissait d'un nouveau genre, le roman chevaleresque. *Tirant-lo-blanch*, publié à Valence en 1490, marque à peu près dans l'histoire de la prose catalane, le même progrès que les Nouvelles de Boccace dans celle de la prose italienne. La langue, déjà façonnée aux choses sérieuses par les historiens et les moralistes, acquiert cette souplesse et cette vivacité d'allure indispensables au récit familier et au badinage de l'esprit. Du reste, quand nous appelons *Tirant-lo-blanch* un roman chevaleresque, nous indiquons plutôt par là l'ordre d'idées et de faits auxquels la fiction est empruntée, que l'esprit même qui règne dans la composition. Southey[1] et Sis-

[1] *Omniana*, tom. II, pag. 919. *There is a total want of the spirit*

mondi ont fort bien remarqué qu'il y a beaucoup moins de féerie et de surnaturel dans l'œuvre de Martorell que dans les Esplandian, les Tristan, les Amadis, qui inondèrent l'Espagne au commencement du siècle suivant. « Quoique le héros s'élève du rang de simple chevalier à l'empire de Constantinople, son avancement se comprend, ainsi que ses hauts faits [1]. » Tout est naturel et vraisemblable dans la marche des événements. Ce sont les mêmes caractères que nous avons déjà remarqués dans le roman du manuscrit de Carpentras, et que nous retrouverions encore dans l'histoire anonyme d'*el compte Partinoples* ou dans celle du *Cavaller Pierres de Provensa y de la donsella Magalona*, traduite du castillan par le chanoine Comalada[2]. La Catalogne possède peu de romans; car si nous ajoutons à ceux que nous venons de nommer, le *Llibre del rey de Ungrie e de sa filla laqual fou muller del compte de Prohensa*, nous en aurons à peu près la liste complète. Parmi ces romans, deux au moins ne sont que des traductions; et l'on peut discuter si le plus remarquable de tous, *Tirant-lo-blanch*, est une œuvre originale, ou simplement une imitation d'un

of chivalry. — On sait que dans la destruction de la bibliothèque de don Quichotte, ce « trésor de contentement » est excepté de la proscription générale par le curé et le barbier. *Don Quichotte*, Ire partie, ch. VI.

1 Sismondi. tom. I, pag. 252.

2 Réimprimés l'un et l'autre plusieurs fois.

texte portugais aujourd'hui perdu[1]. Enfin, dans toutes ces compositions, quelle qu'en soit l'origine, l'imagination est toujours subordonnée à la raison, et le merveilleux n'intervient que de loin en loin, le plus souvent au dénouement, comme le dieu de la machine. On voit combien nous avions raison de dire en commençant, que le bon sens, le goût du vrai et du naturel, étaient l'élément fondamental de l'esprit catalan.

Le genre historique continue, durant cette période, d'être cultivé avec autant d'ardeur que de succès. Il est vrai qu'en Aragon, à Valence et dans les Baléares, ce genre adopte presque exclusivement le castillan[2], mais il demeure fidèle à la langue nationale en Catalogne, jusqu'au commencement du XVII[e] siècle. C'est même à cette époque que paraissent les compositions historiques les plus considérables que puisse offrir la littérature catalane, depuis la naissance de l'histoire proprement dite. Nous laisserons de côté un Tarafa, un Barellas[3], un Forma, que le défaut d'art ou un trop grand empressement à accueillir toutes sortes de traditions ont fait négliger depuis longtemps, malgré l'intérêt réel que présentent certaines parties de leurs

[1] Ticknor, tom. I, pag. 230.

[2] *Historia general del reyno Balearico*, por el doctor Juan Dameto, su chronista (en castillan), 1632. — Zurita; *Anales de Aragon*, 1562. — *Anales del reyno de Valencia*, por el padre Fray, 1613.

[3] La crédulité de cet historien est proverbiale en Catalogne. On appelle encore aujourd'hui *barallada*, une opinion hasardée.

écrits ; mais nous signalerons avec confiance à la critique, les *Titols de honor de Catalunya,* du perpignanais Bosch, et l'*Histoire générale de Catalogne*, du barcelonnais Pujades. Les *Titols de honor*, publiés en 1628, embrassent l'historique de toutes les charges, offices, droits royaux et féodaux, prérogatives des cités et des corporations, qualifications honorifiques, etc., dans les comtés de Barcelonne, Roussillon et Cerdagne. On comprend que ce soit avant tout un répertoire précieux pour l'histoire locale. Néanmoins, comme les ouvrages de ce genre ne sont pas fort communs, nous croyons que l'histoire générale elle-même y puiserait plus d'une indication utile. Ajoutons que les *Titols* sont l'œuvre d'un érudit homme de goût, qui a su joindre l'exactitude à la mesure et qui, malgré l'aridité de la matière, instruit le lecteur sans trop le fatiguer[1]. Quant à l'histoire du docteur Pujades, outre son mérite intrinsèque, qui la place bien au-dessus de toutes les compositions précédentes, et à côté de la grande chronique castillane de Zurita, elle présente encore cette particularité remarquable, qu'après avoir composé et publié un premier volume en catalan, en 1609[2], l'auteur abandonna sa langue maternelle et écrivit la suite en castillan. La langue catalane, forcée pour ainsi dire dans son dernier retranchement par la

[1] Perpignan, 1628.

[2] Barcelonne, 1614. Autre édition complète par Torres y Amat, Albert Pujol et Prospero Bofarull, 1833.

langue officielle, succombe au milieu de sa tâche, et s'éteint sans avoir pu achever un de ses plus beaux monuments. Le docteur Pujades était juge dans le comté d'Empurias, aux confins de la Catalogne ; il mourut en 1654.

La philosophie, la théologie et le droit, qui avaient si souvent usé de la langue vulgaire durant la période précédente, semblent l'abandonner un peu à partir des dernières années du xve siècle. La renaissance des études classiques, qui eut lieu à cette époque en Castille sous les auspices du fameux Lebrixa, et qui se propagea rapidement dans toute la péninsule, remit le latin en honneur parmi les savants catalans. Cependant nous trouvons encore dans la première moitié du xviie siècle, outre deux traductions de l'*Imitation de J.-C.*, un *Traité sur l'Apocalypse*, du docteur Cases; un autre *Traité des Cortès*, du jurisconsulte Paguera; un *Exposé de la politique du duc d'Olivarès*, par Zaroca, etc. Puis des dictionnaires, des grammaires, des annotations d'auteurs classiques, des traités de pédagogie jusqu'au xviiie siècle. Nous avons vu un exemplaire d'une grammaire latine destinée aux étudiants de l'université de Cervera, avec introduction, notes et explications en catalan, et qui est de l'année 1747.

Nous regrettons d'avoir passé aussi rapidement sur cette belle époque de la littérature catalane ; et ce n'est pas sans nous faire quelque violence, que nous nous

sommes borné à signaler en courant des œuvres que nous avons lues avec le plus vif intérêt. Peut-être reprendrons-nous quelque jour en entier notre sujet, pour le traiter avec tous les développements qu'il comporte. Nous serions heureux de rendre ce pieux hommage à la patrie de nos ancêtres, à la langue de notre enfance. En attendant, quelque incomplet que soit notre travail, il suffira, nous l'espérons, pour empêcher que dans l'histoire des littératures du midi de l'Europe, on ne se borne plus à l'avenir à traiter de la littérature catalane comme d'un simple appendice de la poésie provençale, et qu'on lui reconnaîtra désormais son originalité, ses caractères, son esprit particulier.

Pourquoi faut-il que cet esprit ait succombé sous un fatal concours de circonstances, au moment où il touchait à la saison des œuvres durables! Que ne lui a-t-il été donné de remplir la carrière que semblaient lui garantir sa forte constitution et la puissance politique de la patrie? Entre l'Espagne, la France et l'Italie, n'aurions-nous pas une grande langue, une grande littérature de plus? Regrets puérils, dira-t-on. L'absorption de la Catalogne par la Castille est un fait providentiel. Ne voyez-vous pas que la race castillane manquait, pour remplir sa grande mission, des qualités que possédaient ses voisins? A merveille; mais comme nous ne prétendons pas, nous, à pénétrer dans les secrets de la Providence, et que nous ne

sommes pas bien persuadé que tout soit pour le mieux dans le passé de l'humanité, nous ne pouvons nous empêcher de déplorer qu'un corps politique, jeune encore et plein d'avenir, ait disparu brusquement de la scène du monde, sans avoir eu le temps d'achever son rôle. L'illustration de la Castille ne nous paraît pas une compensation suffisante.

APPENDICE.

Troubadours catalans.

Nous allons donner sous ce titre une courte notice sur les principaux poètes qui fleurirent en Catalogne et en Roussillon, au beau temps de la littérature provençale, et qui écrivirent dans cette langue.

Le premier troubadour que les Catalans puissent réclamer comme appartenant à leur nation, est le comte Raymond Béranger V, qui prit, avec le titre de roi d'Aragon, le nom d'Alphonse II. Il naquit à Barcelonne (4 avril 1152), de Raymond Béranger IV, comte de Barcelonne, et de Pétronille, fille de Ramire le Moine, roi d'Aragon. Il monta sur le trône à douze ans, et mourut à Perpignan le 20 avril 1196. On trouve dans les monuments de l'époque, les jugements les plus contradictoires sur le compte de ce prince; nous ne nous arrêterons pas à les discuter. Nous dirons seulement qu'à l'exemple de la plupart de ses contemporains, il paraît avoir mêlé dans sa vie assez de perfidies, de violences, d'actes généreux et de fondations pieuses, pour justifier toutes les critiques et tous les éloges dont il a été l'objet. On n'a trouvé de ce prince, dans les recueils des troubadours, qu'une

seule chanson. Le sujet en est *la Joie d'amour*, c'est-à-dire ce riche contentement, cette plénitude de l'âme qui résulte de la certitude d'être aimé, et le chagrin qu'il éprouve d'être momentanément éloigné de sa dame. C'est là un thème assez commun dans les poésies des troubadours, mais il est gâté le plus souvent par l'exagération et la subtilité. Ici, au contraire, il est traité avec autant de vérité que de simplicité; et, sauf de rares emprunts au bagage poétique des précieux du temps, il n'y a rien dans l'ensemble que le bon goût ne puisse avouer. La strophe est généralement bien construite; la période se développe avec aisance, et le mot important arrive avec assez de bonheur. J'essaie de traduire la première et la dernière strophe.

«De maintes façons m'est donné plaisir, distraction, contentement, lorsque, par les vergers, par les prés, dans les fleurs, dans la feuillée, sous l'influence du printemps, j'entends maint chanteur qui s'égaie; mais mon chant, ni neige, ni glace, ni été, rien ne le favorise; rien, si ce n'est Dieu et l'amour........

....

Quand je me souviens du congé que je fus contraint de prendre d'elle, je suis à la fois joyeux et triste; avec des soupirs mêlés de larmes elle me dit: «Bel ami, revenez, je vous en prie, revenez vers moi de cœur.» «Oui, je reviendrai promptement vers elle: car autres baisers n'ont pour moi ni charme ni saveur.»

La chanson d'Alphonse II, outre son mérite intrinsèque, offre encore une particularité digne de remarque : c'est que de toutes les pièces en langage moderne composées au-delà des Pyrénées, elle est sinon la plus ancienne, du moins la première dont nous connaissions l'auteur. Le poème du Cid; auquel on ne saurait en tout cas assigner avec vraisemblance une date beaucoup plus reculée, est une œuvre anonyme.

Après Alphonse II, en suivant l'ordre des temps, nous signalerons parmi les troubadours nés dans le domaine direct de la maison de Barcelonne, Guillaume de Cabestanh et Bérenger de Palasol, originaires de Roussillon; Serveri, de Girone, et Guillaume de Berga, nés l'un et l'autre dans la Catalogne proprement dite.

Grâces à la découverte de certains titres originaux, conservés aux archives de Perpignan, on sait aujourd'hui à quoi s'en tenir sur le drame lugubre dont Guillaume de Cabestanh aurait été le héros. Cette contrefaçon de l'horrible histoire du châtelain de Coucy ne fut jamais qu'un conte de jongleur. Alphonse II ne fit point expier au châtelain de Roussillon son prétendu attentat aux lois de la chevalerie, puisque ce seigneur vivait encore en 1205, tandis qu'Alphonse était mort dès l'an 1196. Saurimonde ne périt point victime de la barbare jalousie de son mari, puisqu'elle lui survécut et qu'elle figure comme veuve, dans un acte de 1210. Enfin, Cabestanh lui-même, selon quelques auteurs espagnols, aurait assisté en 1212 à la bataille

de las Navas [1]. M. Fourtoul, qui n'hésite pas, malgré ces témoignages, à admettre le récit des chroniqueurs, le donne en outre comme preuve de la répugnance des Espagnols pour les mœurs chevaleresques. Il oublie en tout cas que la Catalogne ne fut jamais la Castille, et que, particulièrement à cette époque, la rudesse énergique, mais un peu sombre, qui caractérisait les habitants d'au-delà de l'Indubeda, n'avait rien de commun avec la politesse et l'élégance dont se piquait, à l'exemple de ses souverains, la noblesse aragonaise et catalane.

Maintenant, que Cabestanh, qui dans son enfance avait été en effet attaché à la personne de Saurimonde en qualité de page, ait été aimé de cette dame d'un amour extra-chevaleresque, et que le seigneur de Roussillon en ait conçu quelques inquiétudes, c'est ce que laissent entrevoir assez clairement les chansons que les manuscrits attribuent à ce troubadour. Peut-être même faut-il voir dans le sombre récit des biographes l'exagération de quelque scène un peu violente de jalousie conjugale à laquelle le seigneur de Roussillon se serait laissé emporter. Quoi qu'il en soit, les poésies de Cabestanh procèdent d'une passion vraie, profonde, un peu sensuelle, quoique sans grossièreté, et telle qu'on peut l'éprouver à dix-huit ans pour une femme déjà formée et de quelque expérience. Il est

[1] Voyez *Publicateur des Pyrénées-Orientales*, année 1737, N° 4.

même facile, en lisant ces poésies dans un certain ordre, d'y reconnaître la marche d'une intrigue dans laquelle, en effet, la dame semble avoir fait les premières avances et joué le principal rôle. La pièce que M. Raynouard a placée la dernière dans les citations qu'il fait de ce troubadour, et qui est aussi la plus remarquable par le mérite littéraire, abonde en révélations de ce genre. Les biographes qui l'ont aussi distinguée supposent qu'elle a été composée, les uns pendant la captivité de Saurimonde, les autres par l'ordre exprès de cette dame, qui, dépassant toutes les limites de la vanité féminine et de la témérité d'une passion aveugle, aurait exigé de son amant, dont la discrétion pesait à son amour-propre, qu'il déclarât tout haut leurs sentiments mutuels.

Sans répondre à des situations aussi extrêmes, l'ensemble de la pièce laisse voir néanmoins que Saurimonde aurait voulu trouver dans son amant un peu moins de réserve et de timidité, et qu'elle imputait ses dispositions à la tiédeur de ses sentiments pour elle. Rien de plus vif et de plus passionné que les excuses du troubadour.

« Dans mon imagination, je contemple votre corps gracieux et chéri, votre corps que j'aime et désire plus que je ne laisse deviner. Puissé-je être à jamais haï de l'amour si jamais mon cœur s'ouvre à un autre sentiment! Vous m'avez ôté le rire, vous m'avez rendu tout pensif. Non, jamais homme ne souffrit autant

que je souffre lorsque je feins de vous désapprouver, de vous contredire, de n'avoir pour vous que l'indifférence ; pour vous, l'objet de mes plus vifs désirs ! C'est un sentiment de crainte qui m'inspire une telle conduite, même hors de votre présence, et c'est en bonne part que vous devez l'interpréter..... » Toute la pièce est écrite sur ce ton. Partout des explications dans le même sens, partout le même cachet de naturel et de vérité dans l'expression du sentiment. Et si l'on cherche dans les troubadours, non de vaines curiosités prosodiques, ou des combinaisons métriques plus ou moins ingénieuses, mais de ces mérites solides de fond et de forme qui sont de tous les temps, on n'hésitera pas à placer cette chanson au nombre des meilleures productions de la muse provençale.

Bérenger de Palasol naquit, dit un ancien biographe, en Catalogne, dans les États du comte de Roussillon. Il fut contemporain d'Alphonse II et de Guillaume de Cabestanh. Il adressa ses hommages et ses chansons à Ermesinde, femme d'Arnaud, seigneur d'Avignon, et passa sa vie à la louer et à se plaindre de ses rigueurs. Ses vers, à la différence de ceux de Cabestanh, annoncent plus d'esprit que de sensibilité. Je crains fort que cet amour si constant ne résidât dans la tête plutôt que dans le cœur. Il trouve plus de pensées ingénieuses que de sentiments vrais. Sa meilleure pièce est celle où il peint le manége d'une coquette aussi spirituelle que prudente, qui sait désespérer ses ado-

rateurs sans les éloigner, et satisfaire son penchant sans se compromettre. « Elle est la meilleure des meilleures, et jamais femme ne l'égala en gentillesse ; mais son riche et solide mérite, son aimable gaîté, la grâce qu'elle met à tout ce qu'elle entreprend de faire et de dire, le vif intérêt qu'elle inspire aux plus grands seigneurs, la rendent orgueilleuse, ce qui est contraire aux lois de la galanterie : voilà tout le mal que j'en saurais dire. Elle se fait souvent aimer et craindre de maint fâcheux de peu de mérite; mais elle s'y prend avec tant d'adresse et couvre le tout de si belles paroles, qu'on ne saurait se plaindre d'elle en la quittant, et que pas un ne la quitte qui, s'il en croyait son penchant, ne revînt à elle le même jour. Jamais elle ne se laissa entraîner à aucune démarche délicate qui pût donner lieu de contester l'excellence de son mérite. Elle sait tout achever, tout mener à bonne fin, avec un jugement sûr, sans risque de se compromettre, et pourtant sans méchante ruse, sans excès blâmable, sans paroles offensantes, sans grossièretés. »

On comprend que nous n'ayons pu faire passer dans la traduction ce que les artifices de la versification peuvent ajouter de piquant à cette esquisse ; mais, quelque décolorée que nous la donnions, nous espérons qu'on ne laissera pas d'en reconnaître les traits essentiels, et de trouver qu'il n'est pas nécessaire de se souvenir qu'elle date du XIIe siècle, pour lui attribuer un certain mérite. Il est à regretter que l'esprit

d'observation qu'elle semble révéler chez son auteur, n'ait pris le dessus que cette seule fois, sur la passion un peu factice qui absorba sa pensée et son talent poétique.

Les trois poètes dont nous venons de parler florissaient vers la fin du XIIe siècle ; les deux suivants, Guillaume de Berga, et Serveri, de Girone, dans la première moitié du XIIIe, c'est-à-dire sous le règne de Jacques le Conquérant. Le premier appartenait à l'illustre famille des vicomtes de Berga, qui subsistait encore au XVIe siècle et qui remontait, dit-on, au temps de Charlemagne. Selon les biographes, il n'aurait usé du crédit et de la puissance qu'il tenait de ses ancêtres, que pour satisfaire des passions fougueuses et une insatiable soif de plaisirs. Sa vie n'aurait été qu'une longue orgie entremêlée de quelques assassinats, et souvent troublée par les mésaventures et les châtiments que lui attiraient ses méfaits. Dépouillé de ses fiefs et retenu longtemps en prison par ordre du roi Jacques, il serait mort misérablement de la main d'un simple soldat. Malgré la défiance que doivent inspirer des récits souvent dictés par la jalousie ou par un vain désir de frapper l'imagination, il est difficile de révoquer en doute ce que la tradition raconte de ce troubadour. Ses compositions exhalent une telle odeur de débauche, elles renferment tant de cyniques aveux, qu'on est autorisé à croire aux plus monstrueux excès de la part de

leur auteur. Avec de pareilles dispositions, du reste, on comprend que Guillaume de Berga ait dédaigné l'amour chevaleresque et qu'il n'ait jamais songé à lui demander des inspirations. Sur vingt-trois pièces qui nous restent de lui, vingt-deux appartiennent au genre sirventesç ou satirique; le vingt-troisième est une complainte sur la mort d'un certain marquis de Mataplana; encore cette complainte n'est elle qu'une sorte de palinodie, une réparation offerte à la mémoire du pauvre marquis, qu'il avait déchiré de son vivant.

Le caractère de la satire, chez ce troubadour, est d'accord avec les mœurs dissolues et le genre de vie que les biographes lui attribuent. Ce n'est pas un moraliste faisant la guerre au vice dans l'intérêt de la vertu et pour l'honneur des principes. Entre ses mains, le talent poétique n'est qu'une arme de plus dont il frappe ses ennemis, lorsqu'il ne peut les atteindre avec son épée ou son poignard. C'est la satire personnelle avec tout ce qu'elle peut avoir de plus haineux et de plus dévergondé. De toutes les victimes de sa verve licencieuse, celle qu'il poursuivit avec le plus d'acharnement, ce fut l'évêque d'Urgell. Les satires contre la cour de Rome, les moines, le clergé séculier, ne sont pas rares chez les troubadours. Flageller les vices des gens d'église, dénoncer les scandales par lesquels ils déshonorent leur caractère, est un de leurs thèmes favoris. Mais jamais prélat ne fut en butte à des attaques aussi violentes que ce malheureux évêque

d'Urgell. Il n'est point de vice ni de penchant coupable qu'il ne lui reproche. A l'entendre, la simonie et la luxure seraient les péchés mignons du digne homme. Nous n'oserions traduire ces pièces, même en les adoucissant, et c'est dommage ; car il y a dans ce hideux étalage d'obscénités et de turpitudes, une verve mordante et quelquefois une force comique du meilleur aloi. On pourrait en détacher des passages entiers que Juvénal n'aurait pas désavoués. Du reste, ce satirique impitoyable, ce don Juan du XIIIe siècle, avait pourtant du cœur. C'est avec une douleur vraie et profonde, quoique empreinte de la violence de son caractère, qu'il déplore la mort du marquis de Mataplana. Seulement, comme la nature ne perd jamais ses droits, l'homme sensuel reparaît à la dernière strophe, où il rêve pour son héros un paradis qu'il semble emprunter aux Maures, ses voisins. « En paradis, à la meilleure place, près du bon roi de France et de Roland, oui, c'est là qu'est votre âme, marquis de Mataplana. Là se trouvent aussi et mon jongleur de Ripol et mon Sabata, en compagnie des plus jolies dames, sur pali couvert de fleurs, à côté d'Olivier de Lausane. » Guillaume de Berga, qui d'ailleurs déteste cordialement les infidèles dans cette vie, ne serait pas éloigné, comme on voit, de s'entendre avec eux dans l'autre. La béatitude du Coran lui sourit beaucoup plus que celle de l'Évangile.

Serveri, de Girone, vécut sous les règnes de Jac-

ques Ier et de Pierre III. Sa vie est peu connue. On sait seulement qu'il aima la vicomtesse de Cardone et lui adressa quelques chansons. Ces chansons, en petit nombre, renferment du reste toute la poésie amoureuse de ce troubadour. C'est à la poésie sentencieuse et morale qu'il consacra surtout son talent, et avec le plus de succès. Ce genre avait été essayé, comme en passant, par un certain nombre de troubadours ; mais Serveri est le seul, à notre connaissance, qui s'y soit adonné presque exclusivement, bien que, par un oubli difficile à comprendre, M. Raynouard n'ait inséré aucune de ses pièces dans la partie de son recueil où elles devraient figurer.

Le caractère distinctif de Serveri, en tant que moraliste, c'est qu'il s'appuie uniquement sur la raison, sur le sens commun, et non sur le dogme catholique. Folquet, de Marseille, Perdigon, Rambaud, de Vanqueiras, Pierre Cardinal, qui ont laissé quelques pièces dans ce genre, invoquent à tout moment les livres saints, les enseignement de l'Église, l'enfer et le paradis. Serveri n'en appelle qu'au bon sens, à l'expérience, aux revers et aux succès de la vie présente. Les premiers se bornent à dogmatiser, à versifier des sermons. Serveri observe le cœur humain et tend à déduire de ses observations une sorte de science de la vie pratique. Sa manière rappelle en bien des endroits celle des moralistes orientaux, assez connus du reste à cette époque dans le nord de la péninsule et le midi de la

France, pour que l'on pût admettre qu'ils n'étaient pas étrangers à Serveri. Comme eux, il aime à procéder par voie de rapprochement et de comparaison entre les phénomènes de la nature physique et les mouvements du cœur humain; comme eux il affecte la forme sentencieuse et semble viser à formuler des proverbes. « Il est difficile d'arrêter le soleil, de changer le bien en mal, l'ours en agneau, le coq en grue ou paon; il est difficile d'arrêter la lune en son croissant; mais il est plus difficile encore d'être heureux quand on partage la couche d'une méchante femme. Bien triste est la maison où l'on jeûne; plus odieuse est encore la femme à qui la chasteté fait défaut: mais la femme honnête est plus précieuse que les remparts à une ville assiégée. » Ailleurs, il engage les hommes corrompus à se renouveler en s'abreuvant aux eaux de la pénitence, « à l'exemple du vieux cerf qui mange le serpent venimeux, va boire à la fontaine la plus proche, et court çà et là jusqu'à ce que le venin mêlé avec l'eau le fasse changer d'ongles, de cornes, de peau, et lui rende avec la jeunesse sa vigueur et sa légèreté. »

Nous ne voulons pas allonger inutilement cette revue des troubadours catalans, en y ajoutant les noms de Pons d'Ortafa, de Formit et de quelques autres que les biographies anciennes signalent encore comme ayant pris naissance dans cette contrée. Leurs compositions, d'ailleurs peu étendues, n'offrent aucune

particularité nouvelle digne de remarque; l'examen que nous pourrions en faire serait sans intérêt pour le lecteur. Maintenant, si nous voulions résumer nos impressions et préciser en peu de mots les caractères que présentent dans leur ensemble les pièces que nous avons parcourues, nous dirions que ce qui les distingue principalement, c'est que l'on y rencontre plus de naturel, plus de vérité, une inspiration plus franche et plus sincère, que dans la masse des poésies provençales. Les troubadours catalans semblent chanter parce qu'ils sont émus, et non parce que la mode en est, ou parce qu'il s'agit de satisfaire la fantaisie de tel ou tel personnage. Leurs vers procèdent du cœur plutôt que de l'imagination. En outre, dans la société qui les entoure, ce n'est pas aux choses en vogue et consacrées par le goût de l'époque, à la chevalerie et à tous les faits qui en dérivent, qu'ils empruntent leurs principales inspirations. Leur instinct semble les porter plutôt vers les réalités plus palpables et plus permanentes de la vie commune. Dans leurs chansons et leurs sirventes, nous retrouvons sans difficulté nos amours et nos haines, et nous n'avons pas besoin, pour les comprendre, de revêtir les mœurs d'une autre époque.

Leur style se ressent naturellement de ces dispositions. L'affectation et la recherche en sont généralement bannies. L'expression est simple, directe, facile à comprendre. J'ajouterai même, au risque d'en-

courir le reproche d'exagération, que l'on peut y reconnaître des traces d'un art plus profond que ne le fut généralement celui des troubadours. Il semble que le même instinct qui les a guidés dans tout ce qui concerne le fond de leurs compositions, leur ait inspiré aussi la pensée d'emprunter à des procédés plus sérieux que de vains artifices de rhythme, les moyens de pénétrer dans les âmes. Mais je n'insiste pas sur une assertion qui demanderait trop de détails pour être suffisamment justifiée. Ajoutons seulement, et pour tout dire en un mot, que les troubadours catalans, en adoptant un idiome étranger, n'abjurèrent pas pour cela l'esprit de leur pays, et que leurs poésies offrent tous les caractères de la poésie catalane proprement dite.

Au reste, ces caractères n'appartiennent pas si exclusivement à la Catalogne, qu'on ne puisse les retrouver en quelque degré chez les troubadours des pays les plus voisins, les Narbonnais, les Toulousains, les Gascons.

Quand on parle de littérature provençale, on se figure volontiers une sorte d'esprit gracieux, aimable, ingénieux, mais superficiel et frivole, gâté d'ailleurs par la recherche, l'affectation, les subtilités et tous les défauts d'un raffinement précoce. Cette opinion n'est pas fausse en elle-même, mais il faut la restreindre dans de certaines limites. Les premiers essais littéraires en langue provençale furent des traductions

d'hymnes et de drames religieux, que le clergé voulait substituer aux débris des chants payens dont le peuple s'amusait encore vers le ixe siècle. Mais la poésie ne tarda pas à s'échapper du sanctuaire et à célébrer des sujets profanes dans des espèces d'épopées barbares, dont M. Fauriel a constaté l'existence et recueilli pieusement les traces. D'autres genres parurent bientôt, des pastourelles, des satires, des chants de guerre; et la littérature provençale suivait régulièrement son cours, lorsque la chevalerie s'avise aussi de se séculariser, et de ne plus jurer par Dieu seulement, mais par Dieu et les dames. L'amour devient l'âme de la nouvelle institution, qui bientôt domine la société et lui imprime son caractère. La poésie suit le torrent et se met à célébrer le sentiment sur lequel reposait tout l'édifice. Mais un sentiment unique, même le plus fécond, peut-il longtemps fournir? Chevaliers et poètes, rêvant d'amour, s'entretenant d'amour, vivant d'amour pour ainsi dire, l'eurent bien vite épuisé. C'est alors que les troubadours, pour échapper aux redites et à la monotonie, se jetèrent dans la recherche, la subtilité, le bel esprit. C'est alors qu'on distingua deux genres, ou plutôt deux manières de trouver : le *trobar clus, car*, c'est à dire, savant, raffiné, intelligible seulement pour les esprits cultivés et tout à fait au courant des idées en vogue; et le *trobar leu, leugier, plan,* c'est à dire simple, aisé à comprendre, même pour les masses. Le *trobar clus,*

cela va de soi, était principalement affecté aux chansons d'amour chevaleresque ; le *trobar plan* aux autres genres, qui, bien qu'un peu délaissés depuis la transformation de la chevalerie, n'avaient jamais été pourtant complètement mis en oubli. Or, les poètes provençaux ne s'adonnèrent pas tous également à ces deux manières de trouver, ni aux genres auxquels chacune de ces manières s'appliquait plus spécialement. On peut, à cet égard, diviser les contrées où brillèrent ces poètes, en deux grandes régions séparées par les Cévennes, le cours du Lot et celui de la Gironde. Au nord de cette ligne, dans la terre classique des cours et des puys d'amour, chez les Provençaux proprement dits, chez les Poitevins, les Limousins, dans le Delphinat d'Auvergne, c'est le genre *clus* et la chanson d'amour chevaleresque qui domine. Mais à mesure qu'on descend vers le Midi, le crédit et la vogue de ce genre vont en diminuant de plus en plus. C'est alors la région des gaies pastourelles, des fraîches aubades, des sirventes les plus mordants. C'est de ce côté que se dirigent même les troubadours nés dans le Nord, et qui, par goût ou par dépit, renoncent pour jamais à chanter d'amour. C'est là enfin que brillèrent les plus anciens troubadours, ceux à qui les biographes reprochent dédaigneusement de n'avoir trouvé que de fleurs et de verdure, les Pierre d'Auvergne, les Cercamans, les Paperdut. Le souvenir de ces deux derniers vit encore de nos jours en Cata-

logne et au pied des Pyrénées, où leurs noms sont demeurés synonymes de vagabond, sans feu ni lieu.

Ainsi, l'idée qu'on se fait communément de la poésie provençale, n'est vraie qu'autant qu'on l'applique à un genre particulier et à certains cantons. Les défauts qu'elle présente ne dérivent pas, comme on l'a cru, d'un épuisement plus ou moins prématuré, d'un dépérissement naturel qui annonçait sa fin prochaine. Ces défauts tiennent à un accident social, à une forme passagère dont la chute aurait rendu l'esprit provençal à lui-même, et lui aurait permis de revenir tout entier à ce goût du simple et du naturel, qui s'était particulièrement conservé entre la Garonne et l'Èbre. Au moment où elle périt sous le fer des soldats de Montfort, la muse provençale n'était pas décrépite, elle n'était que dévoyée; et nul ne peut dire ce que lui réservait l'avenir, s'il lui eût été donné de vivre et de remplir sa carrière.



LA

COMEDIA DE LA GLORIA D'AMOR

(ANALYSE ET EXTRAITS.)

La *Comedia de la gloria d'amor* est tirée de ce précieux *cançoner d'obras enamoradas* conservé à la bibliothèque impériale, et que nous avons eu occasion de citer si souvent dans notre Essai. En donnant à ce poème la préférence sur tant d'autres pièces inédites qui se trouvent dans le même recueil, nous n'avons pas été déterminé par quelque mérite particulier de langue ou de style. Sous ce rapport, nous n'aurions pas eu beaucoup à chercher, pour trouver des compositions qui auraient fait plus d'honneur à la littérature catalane. Ce qui nous a séduit dans ce poème, c'est premièrement la donnée qui nous en a paru assez ingénieuse, et en second lieu les nombreux emprunts que l'auteur a faits à l'une des plus célèbres compositions des temps modernes, la *Divine comédie* de Dante.

S'il est un thème usé et rebattu dans le moyen âge, c'est l'amour chevaleresque. La poésie lyrique, en particulier ,

en a vécu pendant plus de trois siècles, et semble en avoir épuisé à elle seule tous les aspects. C'est pourtant ce thème que Rocaberti a repris dans la *Gloria d'amor*, et que, grâces à l'appui de Dante, il a trouvé moyen de rajeunir et de rendre intéressant. On sait que, dans les idées du temps, l'amour était la source de toutes les vertus et de tous les talents. Ni le poète n'avait le génie, ni le chevalier la bravoure, la générosité, la loyauté, qu'à la condition d'être amoureux. De plus, l'amour était soumis à des règles qu'on ne pouvait violer sans décheoir. Ériger cet ensemble d'idées et de conventions en loi morale, étendre cette loi à tous les temps et en faire la base de la condition future des âmes au-delà du tombeau, telle fut la pensée de l'auteur de la *Gloria d'amor*. Quiconque a gardé les commandements du dieu d'Amour, jouit après sa mort, dans les jardins où ce dieu préside, de la gloire réservée aux élus; tandis que des châtiments effroyables attendent, dans ces mêmes jardins, les inconstants, les insensibles, les perfides. C'est la sublime conception de Dante, transportée à un sujet de pure imagination.

Dans le plan et la marche du poème, l'imitation n'est pas moins sensible. Comme son modèle, Rocaberti s'égare dans une forêt où il rencontre une sorte de nymphe que Vénus a envoyée au-devant de lui pour lui servir de guide dans les jardins d'amour. Son nom est *Connaissance des*

amants. C'est elle qui explique au poète les prodiges qu'il rencontre dans son voyage aussi bien que les doutes qui embarrassent son esprit, et qui dirige ses pas dans ces régions fantastiques où il rencontre tous les amants célèbres de l'histoire et de la mythologie, depuis les héros d'Homère jusqu'à ses contemporains. Vers la fin de son voyage, il lui est donné de voir, face à face, le dieu d'Amour et de se prosterner à ses pieds. Il est un point, cependant où Rocaberti s'écarte essentiellement de son modèle. Au lieu de ranger les âmes par catégories, et de parcourir successivement les lieux assignés à chaque faute ou à chaque vertu, l'auteur de la *Gloria d'amor* suit tout simplement l'ordre chronologique; en sorte qu'il passe à tout moment, de la perfidie à la constance, de la brutalité à la délicatesse, pour revenir bientôt à la perfidie, et ainsi de suite. C'est un des reproches les plus graves que l'on puisse faire au poème. Ce défaut de localisation des événements, ce drame sans décors, déroute et fatigue l'imagination, qui ne sait où se prendre.

Nous ne dirons rien ici des images empruntées à Dante, et que nous ferons remarquer à mesure dans les notes. Quant à la versification, c'est une sorte de terzine dont on a retranché la rime qui lie les strophes. Le premier vers rime avec le troisième, tandis que le second demeure isolé et forme ce qu'on appelait une *rime perdue*.

Un mot, en finissant, sur l'auteur de la *Gloria d'amor*. A quelle époque et comment vécut-il? C'est ce qu'il serait difficile de déterminer d'une manière bien précise. Le manuscrit n'est point daté; toutefois, comme le poète rencontre l'ombre du prince de Viane, mort en 1461, et qu'il ne dit rien du fameux Ausias March, qui mourut au plus tard à la fin de l'année suivante, on peut en conclure, avec quelque certitude, qu'il composa son œuvre dans cet intervalle. Nous inclinions même à croire que l'auteur de la *Gloria d'amor* était Hugues Bernard de Rocaberti, grand croix des Hospitaliers et général de l'armée envoyée par Jean II contre les Catalans, en 1461, à l'occasion de la révolte qui suivit la mort du prince de Viane. Ce qui nous fait pencher pour cette opinion, c'est le mot *fra*, abrégé de *frare, frère*, qui précède son nom et qui ne peut désigner qu'un moine ou un chevalier d'un ordre religieux et militaire. Du reste, nous ne possédons aucun détail sur la vie de ce personnage; tout ce qu'on peut dire, c'est que la *Gloria d'amor* révèle chez son auteur, quel qu'il soit, un esprit très-cultivé et orné de toutes les connaissances en vogue dans la haute société du temps. On voit qu'il possède à fond les romans de chevalerie, les troubadours, les conteur italiens, le roman de la Rose, les épîtres de Sénèque et les subtilités de l'école. N'oublions pas ce lan-

gage raffiné, tradition confuse du style *clus* des troubadours, qui distinguait les beaux esprits de l'époque et qui fait aujourd'hui le désespoir de leurs traducteurs. Il parle souvent en termes couverts, comme il l'annonce dans sa préface ; et tellement couverts que, malgré toute notre attention, nous ne sommes pas bien sûr de l'avoir toujours bien entendu. Nous avons fait de notre mieux ; aux *vrais fidèles* de rectifier les erreurs qui ont pu nous échapper.



PROEMIO

A vosaltres jovens, en la memoria dels quals amor continuament habita, los enteniments per la deytat d'amor rellevats, en ohir mos pensaments no siau tarts. Io vull parlar d'un per mi vist jardi d'amor los arbres delqual son de molt bella parença, pero son transpinosos; qui fort los streny sent alguna aspredat de dolor. Los fruyts demostren semblança de gentil color, mes son acetosos en tal forma que l'assetositat lis dona sabor, cum en algunes pomes que si llevada lor era l'agror romandrian dessaborides. Part de delit, per miga del contrari, es fet pus delitos. Aquest jardi dona natural voluntat e inclinacio sens concep, per affectat desig qui d'els hulls principi pren, losquals mostrant lo bell objecte de la desitgada cosa a la anciosa pensa, desperten tan fort

PROLOGUE

A vous jeunes gens, en l'esprit de qui amour habite continuellement, votre intelligence ayant été élevée par la divinité d'amour, ne soyez point paresseux à entendre mes paroles. Je veux parler d'un jardin d'amour vu par moi et dont les arbres sont de fort belle apparence, mais hérissés d'épines. Celui qui les embrasse avec ardeur ressent un certain aiguillon de douleur. Les fruits offrent l'aspect d'une couleur agréable; mais ils sont amers, en telle sorte que l'amertume leur donne quelque goût. Ils ressemblent à ces sortes de pommes qui demeurent insipides si on leur ôte leur aigreur. Le plaisir par le moyen du contraire devient plus agréable. Ce jardin excite naturellement l'inclination et la volonté sans jugement préliminaire, par un sentiment de désir qui prend sa source dans les yeux, lesquels, montrant le beau spectacle de la chose désirée de l'esprit inquiet, éveillent

la cupiditat, que no poden servar dret orde. Passa los termens de la raho, desaxent se de la natural obediencia, e per les vies de la pensa repassant, ateny lo fi d'el seu nodriment. Esta tal condicio: qui mes hi entre de sos delits vol mes sentir. Molts dessabuts per sa parent bellesa, entren en ell no sabent com, fins dins son entrats, volent s'en retraure no poden; perque ab dolorosa vida los cove returar. En lo commençament volent sen despartir es facil cosa mes loque dins s'atança, a tart se troba del allunyar s'en puga. Car lo remey ve tart a la forçada malaltia. Io he vist farida laqual al principi se podia guarir, per tarda medicina haver hagut dan de lonch returar.

O bellissimos jovens, si a ficcions dar volem fe, Jupiter et Febo, deus sobirans, amor los cels a forçats jaquir, e ab vestidures estranyes en les terras conversar. Ab grant estudi mir los demes homens qui s'eforçan dins cella entrar, companyia sercant a llur pensament conforma. Los aucells diverses batalles ne mouen, e dins las ayguas no s'es pogut apaguar lo sentiment d'aquest jardi. No es alguna cosa sensible en lo mon d'ell no prengui sentiment. Les jovens ociosos, encesos per naturals desigs, llurs pensaments e cogitacions varien a la fi, perque'ls par dificil la vida continent. Llansense en aquest jardi

tellement la cupidité, qu'on ne peut plus maintenir l'ordre dans l'âme. Le désir franchit les bornes de la raison, se soustrait à sa domination légitime, et, repassant par les routes de l'âme, atteint sa fin et se satisfait. Sa manière d'être est telle, que plus on y pénètre et plus ou veut jouir des plaisirs qu'il offre. Beaucoup, déçus par sa beauté apparente, y entrent sans s'en douter, jusqu'à ce que, ayant pénétré dans l'intérieur, ils essaient inutilement d'en sortir, et sont contraints d'y traîner leur malheureuse vie. Dans le commencement, si l'on veut en sortir, c'est chose facile; mais celui qui s'y attarde s'aperçoit bientôt qu'il ne peut plus s'en éloigner; car il n'est plus temps de remédier au mal quand il est enraciné. J'ai vu telle blessure qu'on aurait pu guérir au commencement, et qui pour avoir été soignée trop tard subissait le dommage d'une longue attente.

O charmante jeunesse, si nous voulons ajouter foi aux récits de la fable, Jupiter et Phébus, dieux souverains, furent contraints par l'amour de quitter le ciel et de courir le monde sous des déguisements étranges. Je m'applique à considérer le reste des hommes qui s'efforcent de pénétrer dans amour, en cherchant compagnie conforme à leurs dispositions; les oiseaux pour le même motif se livrent des batailles terribles, et au sein même des eaux le désir instinctif de ce jardin n'a pu s'éteindre. Point d'être sensible en ce monde qui n'en ait quelque soupçon. Les jeunes gens oisifs, enflammés par les désirs naturels, finissent par se corrompre dans leur esprit et dans

d'amor hon dins poch temps com a malats e perturbats de tan sobtos mudament dins llur animo fet, fan diversos lays e complantas de llur tribulada vida : e com tota sparança de remey desigosa sia, alguna volta les solituts cerquen, de que, per los novells pensaments e ayres delitosos, acreix per estranya alegria la llur dolor. Les opinions dels apassionats d'amor los deliten e novells instruiments a tristicia los porten. Car a l'esperit malalt tota alegria es feta anuyosa. Alguns delliberant llunyar e desabitar, desert lexar aquest jardi qui de llur llibertat los ha tan fort transportats, seguir tal proposit no poden. Car natural força los fa retornar ab pus aspres e continuats pensaments qui forçadament los encenen foch qui corre per les venes. O si dolor un poch me relexave, Claudia, quinta de la no cregut castedat, als Romans no demostra sa puritat ab pus ample effecte que de les passions d'amor ab certitut io recitar poria. La minima par d'el meu trist pensament dolor recitar n'om lexa. Un altre Homero a descriure les passions d'amor, com les bellesas de la filla de Jove, pusque necessari fora. Vivint en aquesta semblant, foragitant sparança l'enteniment de tota salut, aparellades les coses necessaries a ma sepultura, ab paraules duptosas diré la derrera dolor en que fortuna e amor me posaren. Oblidant lo plant, com la dolor no ajut

leur cœur, de sorte que la vie chaste leur paraît difficile. Ils se précipitent alors dans ce jardin d'amour où dans peu de temps, comme des gens malades et à moitié fous du brusque changement qui s'est fait dans leur âme, ils composent lais et complaintes sur leur malheureuse existence. Et comme toute espérance de remède est chose désirable, quelquefois ils cherchent la solitude, où grâces à des pensers nouveaux et à l'air délicieux qu'on y respire, ils goûtent une étrange volupté qui augmente leur mal. Les sentiments des amants passionnés leur plaisent, et ces nouveaux enseignements les portent à la mélancolie; car pour un esprit malade toute joie est chose ennuyeuse. Quelques-uns, décidant de quitter et d'abandonner à jamais ce jardin qui les a si bien privés de leur liberté, ne peuvent mettre à exécution leur projet; car une force naturelle les fait revenir avec des sentiments plus violents et plus durables, lesquels nécessairement allument en eux un feu qui circule dans leurs veines. O! si la douleur me donnait quelque répit, Claudie, la quintessence de la plus incroyable chasteté, ne démontra pas avec plus d'évidence sa pureté aux Romains, que je ne pourrais, moi, discourir sur les souffrances d'amour. La douleur ne me permet pas de raconter la plus petite partie de ce que j'ai éprouvé. Un second Homère serait plus que nécessaire, pour décrire les souffrances d'amour comme les charmes de la fille de Jupiter. Ma vie étant semblable à celle de l'héroïne, après avoir chassé de mon esprit toute espérance de salut et préparé les choses nécessaires à mes funé-

a disminuhir la pena, qual dolorosa fi a mi seguesca, voluntariement confes amor esser estada causa.

Invocades les déesses d'amor a mon adjutori, passats los aspres camins e carrers, rius d'amor, en una forest d'arbres e flors, pres dun bell castell me trobi. Alsant a pus mirable cosa la testa, no en terra mes pus tot en lo cel me reputave esser. Devant los dubitants ulls mi fon offert una pusque bellissima donzella laqual no humana mes divina pensave. La memoria scilenci als trists pensaments, viu la candida vista dins subtilissimo vel, e depresumpcio, l'amagada font de nobilitat maravellosa. Les belles celles en forme de novella feba no del tot amagades eren vistes. Dos no ulls mes pus tot divines llums parien. Viu l'affilat nas, la boca com de rosa vermeilla, de poch aspay contenta, que mirant havia cobdiciosa força de fer se desigar. Mirave les blanques e petites dents en ordre gracios estar contemplave en lo delicat e candit coll; suspirant dubitave perdre la vista de tanta delectatio. D'aquesta part me saltaren los ulls als devallants brassos, losquals neguna grosseria mostraven en lo vestir, ab plena ma ornada de bellissimos dits estant. Se mostraven les devocions d'els seus pits, les ymages delqual reistint, paria qués

railles, je dirai en termes couverts la dernière douleur où me plongèrent amour et fortune. Cessant de me plaindre, vu que la souffrance ne contribue point à diminuer le chagrin, quelque douloureux que doive en être le succès, je déclare volontairement que c'est amour qui est la cause de mes maux.

Après avoir invoqué le secours des déesses d'amour, après avoir franchi les âpres sentiers, rues et rivières d'amour, je me trouvai au milieu d'une forêt parsemée de fleurs auprès d'un beau château. Ayant levé la tête pour contempler une chose plus admirable, il me semblait que je n'étais plus sur la terre mais au ciel. A mes yeux éblouis s'offrit une demoiselle d'une beauté extraordinaire et que je jugeai être une divinité plutôt qu'une simple mortelle. La mémoire ayant imposé silence à mes tristes pensées, je vis la blanche vision à travers un voile transparent, et par conjecture, la source cachée de merveilleuse noblesse. Ses beaux sourcils se montraient à demi, semblables à la nouvelle lune. Ses deux yeux paraissaient non des yeux, mais des lumières divines. Je vis le nez mince, la bouche vermeille comme la rose et de petite dimension. En la regardant, je sentais qu'elle possédait un charme irrésistible pour se faire désirer. Je considérais ses blanches et petites dents gracieusement rangées. Je contemplais son cou délicat et éclatant de blancheur. Je soupirais et je craignais de perdre la vue, tant je me sentais délicieusement ému. De là mes regards sautèrent aux bras, qui étaient

volguessen mostrar malgrat de la vestidura. O trist! perque mestench io a pus mirar la mia dolor? Cert lo callar pusque lo dir es a mi necessari : car parlant no bast a dir les bellesas que humanas pensas no basten a compendre. Qui poria dir la gran alegria d'ells ulls, la plasentaria de la cara, los varis e ornats moviments de la vista segons la calitat del acte o de la paraula, essent aço offici de natura?

Verament io pensave moltes voltes que atal dech aparer Dampnes davant los ulls de Febo, o Elena als de Paris; e pus voltes digui : o beneventurat aquell al qual es dat axi noble cose posehir! Ab passos suaus a les vehinas parts de ella m'accosti, de laqual ab molt contentament d'ella fuy rebut. Per mes parants humilment supplicada, e de moltes varies opinions vençuda, dins lo castell a mi permis entrar. Del pus alt en lo jardi mirant, viu la resplendor d'amor (no assats clarament, per molt que asseguras la vista) acompanyat de clares dones, nobilissimes, jovens. Vehent io la delitosa vida qu'em paria de gloria plena e de consolacio sens alguna cura e fatica mundana, informat sens campanya entrar no se podia, suppliqui la donzella, laqual de benignitat moguda, digne me reputa de companyar. Entrats que fom dins lo jardi d'amor,

tombants et qui étaient vêtus avec le dernier goût. Ils se terminaient par une main potelée, ornée de magnifiques doigts. On voyait encore ressortir le sanctuaire de son sein, dont les statues semblaient faire effort pour se montrer malgré le vêtement. Infortuné, pourquoi m'arrêter davantage à admirer le sujet de ma douleur ! Certes il m'est plus avantageux de me taire que de parler ; car ma parole est impuissante à peindre des beautés que nul esprit humain ne saurait concevoir. Qui pourrait dire la gaieté de ses yeux, l'amabilité du visage, la grâce du regard toujours en harmonie avec les actions et les paroles? Et tout cela était l'effet de la pure nature.

En vérité, je pensai plus d'une fois que telle dut apparaître Daphné aux yeux de Phébus, ou Hélène à ceux de Pâris. Plus souvent encore je m'écriai : Heureux celui à qui il est donné de posséder un si noble objet ! Je m'approchai doucement de son voisinage, et elle m'accueillit avec grande satisfaction. Humblement suppliée par moi, et vaincue sur divers points, elle me permit d'entrer dans le château. Du lieu le plus élevé je regardai dans le jardin et je vis la splendeur d'amour (non très-clairement pourtant, quoique j'assurasse le regard de mon mieux) entourée de femmes illustres, très-nobles, à la fleur de l'âge. Voyant cette vie heureuse et, à ce qu'il me paraissait, pleine de gloire, de consolation, exempte de toute inquiétude et de toute peine terrestre, et sachant qu'on ne pouvait entrer sans guide, je suppliai la demoiselle, qui dans sa bienveillance me jugea digne d'être ac-

los uns viu que eternal gloria d'amor sentien, altres complida Venere consentir nol's volia, com les flames d'amor e les segetes de Cupido no licitament servades haguessen. O bellissimos jovens e dones, la memoria del benifici en amor es fragil e de la injuria durabla. Pertant a les piedosas flames d'amor e segetes de Cupido, pus amor la deguda punicio mitigar no vol, per vosaltres sol per un sospir resistit sia e solaçauvos mentre que los verts anys ho consenten. Vassén lo temps en forma d'aygua corrent, les ones de laqual pusque son passades no seran james tornades altra volta. Tot degut temps licitament se pot usar : e perque la gloria dels bons et la pena dels contraris pus amplement vos sia notoria, aquest dictact piadosament per vosaltres llegit sia.



compagné. Lorsque nous fûmes entrés dans le jardin d'amour, j'en vis certains qui jouissaient éternellement de la gloire d'amour, et d'autres à qui Vénus ne voulait point l'accorder entière pour n'avoir pas conservé loyalement les flammes d'amour et les flèches de Cupidon. O très-gracieuse jeunesse, la mémoire du bienfait en amour est fragile, celle de l'injure durable. C'est pourquoi ne résistez que par un soupir aux pieuses flammes d'amour et aux flèches de Cupidon, puisque amour ne veut point adoucir le châtiment mérité, et contentez-vous pendant que les vertes années le permettent. Le temps s'écoule comme une eau courante dont les flots une fois passés ne reviendront jamais plus. Il est pour tous les âges des plaisirs permis; et afin que la gloire des bons et le châtiment des méchants vous soient plus amplement connus, que ce poème soit lu dévotement par vous.



CANT I

—

De tot delit privat e d'alegria,
Ple de tristor enuig e pençament,
Ab dolor gran me retrobi un dia,

Dins una vall d'arbres tant dolorosa;
Qu'esmaginant la dolor que sentia,
La pensa trobé la mort desigosa.

Trist, no sce dir l'entrar de ma ventura,
Tant era ple de tristor mon entendre.
Lo dret repos nega ser ma factura!

Erau lo temps quant potestat divina
Crea'ls delits que demostra natura
E en amar Cupido mes inclina.

Flames d'amor Citarea llançava
D'un estrany foch qui dins amor se creha,
Cremant tant fort que remey no trovaba.

Pirrus[1], Nero e los altres cruels,
Vent mon turment, dolor gran los prenia:
De pietat se obrien los cels.

CHANT I

—

Privé de tout plaisir et de toute joie, accablé d'ennuis et de tristes pensées, avec grande douleur je me trouvai un jour,

Dans une vallée couverte d'arbres et si désolée, que réfléchissant au serrement de cœur que j'éprouvais, je trouvai dans mon cœur la mort souhaitable.

Infortuné! je ne saurais dire comment je m'engageai dans cette aventure, tant mon esprit était accablé de tristesse. Non, la vraie tranquillité n'est point faite pour moi!

C'était le temps où la puissance divine enfante les plaisirs qu'offre la nature, et où Cupidon porte le plus à aimer.

Cythérée lançait des flammes d'un feu étrange qui se forme dans le sein d'amour, et je brûlais tellement que je ne trouvais point de remède.

Pyrrhus, Néron et les autres tyrans, voyant ma souffrance, éprouvaient grande pitié; émus de compassion, les cieux s'ouvraient.

E sparança qui neix de cosa incerta
Veriejant l'espirit no trovaba,
Ffugint de mi sa natural offerta.

L'enteniment qui tal dolor sentia,
Novell desig lo prengué d'altra forma,
Pusque raho fugint d'ell se partia.

Despartant me Febo se declinava,
Decahiment son movimen prenia
E l'espirit fosca nit reduptava.

Volti los ulls al cel com oratori,
Dient als Deus Apollo e Mercuri:
« Vullau en mi operar adjutori.

De dolors tres io pass aspre turment:
Gran desfavor e poch voler d'aymia,
Pays estrany dins agre pensament. »

Totas enssemps eran per turmentar
Sens pietat, pero vench a la fi
La desfavor qui volch totes sobrar,

Ffent me contar a cascu qui no sent
Alguna part de mes folles amors,
Per lo cami de mon trist pensament.

Si com l'agro sentint mal temps venir,
Ffugint, se met als arbres per repos;
Naffrat d'amor, io trist comansé dir,
Dins lo cansat pensament doloros.

Et l'Espérance, fille de l'Incertitude, mon esprit regardait deçà et delà sans la rencontrer; elle me fuyait, au lieu de s'offrir selon sa coutume.

L'entendement, qui éprouvait une telle douleur, fut mu alors d'un nouveau désir, puisque raison fuyant se séparait de lui.

A mon réveil, Phébus commençait à baisser; sa course inclinait vers l'occident, et mon âme redoutait une nuit obscure.

Je levai les yeux au ciel comme vers un oratoire, disant aux dieux Apollon et Mercure : « Veuillez manifester en moi votre puissance secourable.

» Je souffre cruellement de trois douleurs : grande disgrâce et petite affection d'amie, terre étrangère dans amère pensée! »

Toutes ensemble ces douleurs s'appliquaient à me tourmenter sans pitié. Mais vint à la fin la Disgrâce, qui voulut surmonter les autres,

Me faisant raconter aux indifférents quelque chose de mes folles amours et m'entraînant dans la voie de ma douloureuse pensée.

De même que la grue, sentant venir l'orage, fuit et cherche un abri dans les arbres; blessé d'amour, infortuné, je commençai à parler dans un sentiment de douloureux accablement.

CANT II

Le poète, égaré dans la forêt, déplore son infortune.

Amor qui ve d'un natural suspir
D'el llach d'el cor[2] perteix son nodriment :
Mort m'ha sens mort e morint puch guarir.

Trist ! esparant lo be que desig veure
Lo foch m'encen ab grans flames la pensa ;
Qui tal no sent, ma dolor no pot creure.

Si com lo temps qui ve ab tal fortuna
Que dels arbres les fulles s'en aporta,
No tot justat, mes una apres una,

Ne pren a mi per sentir major pena
D'un petit dan ; crexent en pus alt munta :
Una dolor una altre pus fort mena.

Perço puch dir que sent pus fort tristura
Que Pyramus quant Tisbe no trovaba
Pres de la font de Nino sepultura.

Donchs, Venere, hon es la tua menta
De pietat? hon son les tues flames
Del cubert foch qui los amants turmenta?

CHANT II

Le poète, égaré dans la forêt, déplore son infortune.

—

Amour qui vient d'un soupir naturel, tire sa nourriture du milieu du cœur. Il m'a tué sans me faire mourir, et en mourant je puis guérir.

Infortuné ! tandis que j'espère le bien que je désire voir, le feu allume un vaste incendie dans mon âme : qui ne sent douleur égale à la mienne ne peut y croire.

Comme l'orage qui vient de telle façon qu'il emporte les feuilles des arbres, non toutes à la fois, mais l'une après l'autre,

Ainsi de moi pour arriver à sentir douleur plus grande d'un petit mal ; il croît ce mal, et monte par degrés : une douleur amène une douleur plus grande.

Aussi puis-je dire que mon affliction surpasse celle de Pyrame lorsqu'il ne trouva point Thisbé près de la source qui sort du tombeau de Ninus.

Or bien, Vénus, que devient ta renommée de miséricorde ? Où sont les flammes de ce feu mystérieux dont tu brûles les amants ?

Hon son los dons e delits que affermes
Secrets d'amor als amants qui't serveixen?
Dones turments e de dolor enfermes.

Quanta dolor, quanta sent io pena!
Quanta tristor io sent en mon trist viure!
Vulles, amor, als meus dans fer esmena,

E per remey de ma trista complanta
Ab dolç sospir sercaré lo teu regne.
Ver es en part qu'el perill m'en espanta:

Mes lo desig de io Cupido veure
Tot altre dan me gire en alegria,
Sol que d'amor Venus me volgués creure

E, demostrant part d'el mal que io sent,
Supplicar le inclin lo seu entendre
En lo desig d'el amat pensament.

Car sens amor tot mon treball es pena,
E vivint muyr, e a mort dara amor terme,
Com per lo jorn la nit pert la serena.

E pus leyal mon dan poré mostrar,
Fforçadament ella sera forçada
Venir ho dar e mon mal remeyar.

Car segons trob el bon Seneca ha dit:
« Amor d'amor s'apagua ab son semblant
E al amant qui aura leyal servit. »

Où sont les dons et les plaisirs secrets que tu promets aux amants qui te servent? Tes dons, ce sont les tourments et les douleurs accablantes.

Quelle est ma souffrance, quel est mon chagrin! Que de tristesse dans ma triste existence! Veuille, Amour, faire trêve à mes maux!

Et comme remède à ma triste complainte, soupirant doucement, je chercherai ton règne. Il est vrai que j'en redoute les dangers.

Mais le désir de voir Cupidon change toutes mes souffrances en allégresse. Puisse seulement Vénus accueillir ma requête amoureuse

Et, exposant une partie des maux que j'éprouve, supplier Cupidon d'incliner son esprit vers le désir de l'amoureuse pensée;

Car sans amour tout mon labeur est souffrance, et vivant je meurs, et amour mettra fin à trépas, comme le jour met fin à la nuit.

Et puisque je pourrai montrer mon mal à côté de ma loyauté, forcément elle sera forcée de venir m'accorder ce que je demande et remédier à mon mal.

Or, je trouve que le bon Sénèque a dit: « Amour s'apaise avec amour son semblable, et il en sera ainsi pour tout amant qui aura loyalement servi. »

9

CANT III

Le poète avance dans la forêt et aperçoit un château magnifique.

(Ce chant est écrit en vers de huit et de dix syllabes.)

. . . .

Axi estant maravellat,
Essent me io quasi tornat
Lo portal viu voltant ubert,
D'hon salti pres d'aquell desert,
Alegre tot de mon pensar
Cuydant que dins pogués entrar;
Mes fon deffes, o maravella,
Per la part de una donzella
Qui en la porta fon saltada
Deffanent ne a mi l'entrada,
Vestida de un negre drap,
Los cabells lonchs, sens res al cap,
Ab deu entorxes be cremants
De sa color portant infants
Mils cantant, a mon avis,
Que angels de paradis
Una canso de dol e plors
Que'm paragué d'*el angoixos.*

CHANT III

Le poète avance dans la forêt et aperçoit un château magnifique.

—

Me trouvant ainsi sous l'empire d'une sorte de charme et étant sur le point de revenir sur mes pas, je vis en me retournant la porte ouverte. Je m'y précipitai, n'y voyant personne, joyeux en mon cœur et comptant que je pourrais entrer; mais, ô merveille! j'en fus empêché par une demoiselle qui sauta sur le seuil et me défendit de le franchir. Elle était vêtue de noir, sa chevelure était longue et sa tête nue. Autour d'elle brûlaient dix flambeaux portés par des enfants vêtus de même couleur qu'elle, et qui chantaient d'une voix plus douce que ne feraient anges du paradis, une chanson de deuil et de larmes qui me parut être la chanson de l'*affligé*.

Apres alçar de continent
Viu io lo pont qui fon d'argent,
Per loqual se ha d'intrar,
Ne hi ha passar ni retornar.
De que io vist l'aculhiment
Qual ella'm feu, de continent
Lexé finar « cuer doloros »
Qui es la fi d'*el angoixos ;*
E acabat ells de cantar,
Io comensi trist de parlar,
Lluny de delit e de conort
Com lo qui veu son mal a tort :

Après bien des supplications, la nymphe cède et dit au poète :

Vostre espirit de piedos suspir
De res en mi maravella no senta;
Venus, sabent la causa que'us turmenta[3],
Mana que io a vos degués exir;
Ffent vos d'amor una semblant valença,
Demostrant vos la sua dreta via,
Dant vos primer no d'el tot alegria.
Lo meu nom es *d'els amants conaxença.*
Perque veniu a mi, mostrar vos he
Amor que'us tol ço que natura te.

Puis je vis incontinent le pont se lever. Il était d'argent. C'est par ce pont qu'il faut entrer. Et il n'y a pas d'autre passage, soit pour aller, soit pour retourner. Or, voyant l'accueil qu'elle me faisait, je laissai achever « cœur douloureux » qui est la fin de l'*affligé;* et lorsqu'ils eurent cessé de chanter, je commençai, infortuné! à parler, loin de plaisir et de confort, comme celui qui se voit frappé d'un malheur immérité.

Après bien des supplications, la nymphe cède et dit au poète :

Que votre cœur aux tendres soupirs n'éprouve aucun étonnement à mon sujet. Vénus sachant le mal qui vous tourmente, m'a ordonné de vous apparaître, vous accordant, des faveurs d'amour, le bien de vous montrer le droit chemin, sans vous donner tout d'abord pleine satisfaction. Mon nom est *Connaissance des amants.* Puisque vous venez à moi, je dois vous montrer amour qui vous ôte ce que nature possède.

CANT IV

Le poète arrive à l'entrée des jardins d'amour, où il rencontre un groupe de nobles dames qui poussaient des cris de douleur. Au milieu d'elles il distingue la dame *sans Merci*.

—

. . . .

Io, vent las axi congoixar,
Molt prop vengui trist d'espatar
De llur turment;
E la causa d'el accident
Plagué fort a mon pensament
Que io sabes.
Conaxença sens dir li res
Vent qu'estava io tat repres
Dix sens cridar :
« Citarea las fa passar
Aquest turment perque'n amar
Foren cruels :
Car la lley vol qu'ab les infels
Servada sia com als fels
Llur igualtat.
A Deu desplau la crueltat
Mes que no tot altre peccat
Que's pugue fer.

CHANT IV

Le poète arrive à l'entrée des jardins d'amour, où il rencontre un groupe de nobles dames qui poussaient des cris de douleur. Au milieu d'elles il distingue la dame *sans Merci*.

—

Les voyant en proie à de telles angoisses, je fus sur le point d'être découragé par le spectacle de leurs souffrances; mais la cause de leur malheur, mon esprit fut très-désireux de l'apprendre. Connaissance, sans que je lui parlassse, voyant que j'étais tout pensif, me dit à demi-voix: « C'est Cythérée qui leur envoie ces tourments, parce qu'elles furent insensibles en amour; car la loi veut que les infidèles soient rétribués comme les fidèles selon leur mérite. La dureté déplaît à Dieu plus que tout autre

Les que tu veus tot llur voler
Es estat, no de satisfer
Llurs amadors,
Ans en pagua de llurs amors
Lis donaren cruels dolors
Sens pietat;
E los serveys han oblidat
Que llurs amants han praticat
Per llur amor:
Perço ara lo Deu d'amor
Les fa penar ab gran dolor
E passio;
Perque senten punicio
De llur mala intencio
En que han viscut.»

CANT V

Le poète franchit le seuil des jardins et aperçoit de loin Vénus assise sur son trône et tenant dans ses bras le dieu d'Amour endormi, puis....

—

Las mirant, viu prop sa reyal cadira
Per ordre estar tres dones molt insignes,
Totes volent ço que d'amor nos mira[1].

Eran nues, d'el mon foragitades,
Que si mes temps hi returassen viure
De final mort no foren escapades.

péché que l'on puisse commettre. Le penchant de celles que tu vois ne fut pas de contenter leurs amants, au contraire elles les tourmentèrent cruellement et sans pitié. Elles ont oublié les hauts faits que leurs amants accomplirent pour l'amour d'elles ; c'est pourquoi le dieu d'Amour leur fait souffrir maintenant d'amères douleurs, et les punit des mauvaises dispositions dans lesquelles elles ont vécu. »

CHANT V

Le poète franchit le seuil des jardins et aperçoit de loin Vénus assise sur son trône et tenant dans ses bras le dieu d'Amour endormi, puis...

Je vis près du trône de Vénus, debout et en ordre, trois nobles dames, voulant toutes trois les biens d'amour auxquels nous pouvons aspirer.

Elles étaient nues, bannies du monde, où elles n'auraient pu demeurer et vivre plus longtemps sans s'exposer à une mort certaine.

Llur neximen fon ans que la de Sem
E cantavan ab veu melodiosa:
Dona nobis semper amor pacem.

Le reste du chant est consacré aux amants de la Grèce et de Rome.

E io passant apres una gran cinta
De torrangers, arbres molt delitosos,
Semblança tal de carmesina tinta,

Viu dins un temps tant estranya crescuda
D'enamorats, que james no pensara
D'amor n'agues una tal part venguda.

E retornant, que cosa no dubti?
E conagui, segons llegit havia,
Alguns d'aquells que amor no falli.

Entre losquals lo bell Paris io viu
E Elena per qui tant mal vingue
Al rey Priam, segon Dares escriu.

Com un roser acabat de florir,
Semblant io viu la reyna amazona [5]
Qui a la mort se vingue offerir

Ab noble gest e reyal continent:
Ab ella enssemps moltes dones donzelles,
Que per si sol era cosa exellent.

No per amor d'el poder que portava,
Sol les virtuts de tant excellent rey;
Sol l'espirit d'ella molt lo forçava.

Leur naissance précéda celle de Sem; elles chantaient d'une voix mélodieuse : Amour donne-nous toujours la paix.

Le reste du chant est consacré aux amants de la Grèce et de Rome.

Passant auprès d'une grande haie d'orangers au gracieux feuillage de couleur cramoisi, je vis à la fois une si prodigieuse multitude d'amoureux, que je n'aurais jamais cru qu'Amour eût si nombreuse famille.

Je m'arrêtai, et à quoi ne pensais-je pas? Et me rappelant mes lectures, je reconnus quelques-uns de ces favoris d'amour.

Parmi eux, je vis le beau Pâris, et Hélène qui causa de si grands maux au roi Priam, selon ce qu'écrit Darès.

Comme un rosier qui vient de fleurir, je vis la reine des Amazones qui affronta courageusement la mort.

Son port et sa démarche avaient une noblesse toute royale. Elle était accompagnée d'une foule de vierges, et cet ensemble formait à lui seul un spectacle admirable.

Elle ne fut point séduite par l'appât du pouvoir, mais uniquement par les mérites d'un roi si accompli; et c'était aussi l'âme de l'héroïne qui captivait le roi.

Girant me trist al so d'un gran turment,
Io viu Jason qui Madeya oblida
E fon ingrat d'amor, desconaxent,

Desfavorit cridant : perdo, amor !
Un temps plorant et l'altre sospirava,
Apres, cridant, dix ab aspre dolor :

« Be deu penar l'aymador
Que remey no li's deu dar,
Pus es amat per amor
E sa aymia vol lexar. »

Io vent Jazon son mal tant veriar,
Mire'l un poch, apres tire avant
Per no al trist sa passio doblar.

Pensant ab mi lo turment et dolor
Qu'els desleyals en delit d'amor passen,
Mirant fuy prop d'una gran resplendor,

Hon viu estar Achilles en la flamma
D'amor, tant fort com lo sol qui's demostre
En lo bell temps, si boyra no l'enrama.

Tant com es pus la voluntat perfeta
Amor encen pus fort al amador
Sentir d'amor piedose constreta.

E retornant parlar io commenci :
« Lo teu delit, Achilles, me conforta
D'els grans traballs que d'amor io passi.

Je me retournai avec un sentiment de tristesse aux gémissements d'une âme souffrante, et je vis Jason qui oublia Médée et qui méconnut, l'ingrat ! l'amour qu'elle avait pour lui.

Dans son malheur il criait : Grâce, Amour ! Il pleurait et soupirait tour à tour ; puis enfin élevant la voix avec un sentiment d'amère douleur :

« Qu'il souffre, s'écria-t-il, sans que personne essaye de le soulager, l'amant qui étant aimé d'amour médite d'abandonner son amante. »

Et moi, voyant Jason en proie à sa douleur, après l'avoir considéré quelques instants je passai outre, afin de ne pas augmenter la souffrance de l'infortuné.

Je réfléchissais aux peines terribles que subissent les traîtres en amour, lorsque levant les yeux j'aperçus près de moi une éclatante lumière.

Et je vis Achille au milieu des flammes d'amour, et ces flammes resplendissaient comme le soleil à son lever, quand le ciel est pur et que le brouillard ne l'obscurcit point.

Plus la volonté est parfaite, plus amour enflamme les amants et leur fait sentir ses douces étreintes.

Et me retournant, je commençai à parler : « Ton bonheur, Achille, me fait bien espérer des grandes peines d'amour que j'ai éprouvées.

Mes dins lo temps del delitos sospir,
Lahon ne com tu conaguist Amor
Per loqual sens complir lo teu desir?»

Ell me respos : «Mirant la sepultura[6]
D'Ector, io fuy d'amor tant sobrepres
Que d'el recor en mi no agui cura.

Io per esguard d'aquella Polyxena
Lexi honor perquì en Troya vengui,
Tant gran et fort d'amor io senti pena.

Burlat io fuy al temple que venia;
Amor e mort en un temps conegui :
No'm digues pus que mot no't respondria. »

E io callant, volti per una strada
Hon viu en mig una ampla fossa torta
Que del mirar l'anima fon turbada.

Dins ella viu Briseyda [7] molt trista
Tota a cavall sobre un Minotauro,
Nua, cruel e d'espantable vista.

E a l'entorn los Centauros venian,
Molt ben armats de veri e segetes,
Tals quals al mon abans viure solian;

Tirant li fort sens pietat alguna,
Tant que son cors de crespi ressemblava,
Los uns justats, altres una apres una.

»Mais, au temps des délicieux soupirs, dis-moi en quel lieu et comment tu connus cet amour qui maintenant contente ton désir? »

Il me répondit : «En contemplant le tombeau d'Hector, je fus tellement saisi d'amour, que je ne tins aucun compte de mes souvenirs.

»Pour la fameuse Polyxène j'abandonnai l'honneur qui m'avait conduit devant Troie, tant eut de violence le mal d'amour que j'éprouvai.

»Je fus joué au temple où je me rendis; je connus au même moment amour et mort. Ne m'en demande pas davantage car je ne te répondrais plus.»

Je me tus, et je me tournai vers une plaine au milieu de laquelle je vis une large fosse circulaire, dont l'aspect me troubla.

Dans cette fosse je vis Briséis accablée de tristesse, toute nue à cheval sur un minotaure, monstre farouche et d'un aspect effrayant.

Tout autour venaient les centaures armés de flèches empoisonnées, tels qu'on les vit sur la terre pendant leur vie.

Ils tiraient sur elle sans ménagement et sans pitié. Son corps était criblé. Quelquefois ils tiraient tous ensemble, quelquefois l'un après l'autre.

Io trist mirant un tant aspre turment,
Tant de amor com de novell misteri
Pres gran espant lo meu trist pensament.

« Digues a mi, io't prech, mestressa mia,
Io commenci per voler esser cert,
D'aquesta amor tant pobre d'alegria. »

Ella respos : « Lley imperial dona
Que tot peccat pena mereix sostendre:
Merit es just e per virtut ressona.

Ingratitut compren en si tot vici;
No dona a Deu ni a gent son degut,
Perque l'ingrat cau en extrem supplici.

Briseyda fonch en amor veriable,
Prompta en amar e mils en desconeixer;
Mar o panell al vent no es tan mudable.

Tots los ingrats dolor gran d'amor tasten:
No es amor si viltat si comporta;
Ingratitut son vermens qui la gasten.

Amor no's pot sens ficio comprendre,
Car neix de lloch e part incomprensible;
Sol praticant ne pot cascu aprendre.»

Digui io : « Donc totes les veriables,
Desconaxents, estaran en tal pena? »
Ella'm respos : « Oc e pus espantables.

Je contemplai avec tristesse cet affreux supplice. Je pensai à l'amour, au prodige étrange que j'avais sous les yeux, et mon âme accablée fut saisie d'épouvante.

« Dis-moi, je te prie, ma maîtresse, commençai-je alors ému du désir de la vérité, quel est cet amour si dénué de toute joie ? »

Elle me répondit : « La loi suprême ordonne que tout péché subisse le châtiment mérité. Le châtiment mérité est justice, et on le voit en le rapprochant de la vertu.

L'ingratitude renferme en soi tous les vices, elle ne rend ni à Dieu ni aux hommes ce qui leur est dû ; c'est pourquoi l'ingrat tombe dans des supplices affreux.

Briséis fut changeante en amour ; elle fut prompte à aimer et plus prompte encore à trahir sa foi. Ni mer, ni drapeau ne cède plus facilement au vent.

Tous les ingrats goûtent le fiel d'amour, lequel n'est plus amour si vilenie s'en mêle. L'ingratitude est un ver qui le corrompt.

Amour ne peut se comprendre sans passion, car son origine et sa source sont inaccessibles à l'intelligence : c'est par l'expérience seule que l'on peut en apprendre quelque chose.

Je dis alors : Donc toutes les femmes inconstantes et infidèles souffriront semblables tourments ? Elle me répondit : Oui, et de plus épouvantables encore.

10

Ira d'amor, pus lleyaltat lexaren,
Lis dara llqch de tenebros estatge,
Penant tostemps pus a tots enganyaren.»

De crit en crit venguem en alegria
De molts amants virtuosos en vida
Qui dins amor gosan fen companya.

Cerca un flum tals delits io mirava,
Gran com lo Po, perque io maturi
Veure el secret que d'amor espirava.

E viu entre ells Ulisses e Filleno,
Dido, Mando e Pandó e Fulgenci:
Diomedes d'amor io........., lleno.

Estranys delits e gloria sentian;
Diversament amor los delitava.
Apres ne viu molts altres qui venian.

Conaxença dix: « Guarde aquella estela
Que sobre tots aquells amants clareja:
Irena es [8].» Cert no volti la cella.

En son delit per gran temps contempli;
Senti dolor com parlar no'y gasava,
Tant pe'l delit com pe'l turmen de mi.

Essent despert del pensar que pensava,
Venir io viu ombres d'homens paria
En nombre tal quel comptar meu tirava.

Puisqu'elles trahirent leur foi, Amour dans sa colère marquera leur place dans le séjour ténébreux, et elles souffriront éternellement pour avoir trompé tout le monde. »

De gémissement en gémissement nous atteignîmes une foule joyeuse d'amoureux qui avaient été vertueux pendant leur vie et qui goûtaient en compagnie les douceurs de l'amour.

Je contemplai ces âmes heureuses sur le bord d'un fleuve grand comme le Pô, et je m'arrêtai pour voir le secret d'amour qui transpirait.

Et je vis parmi eux Ulysse, Philène, Didon, Mandon, Pandon, Fulgence; j'y vis aussi Diomède.....

Ils étaient au comble du bonheur et de la gloire; Amour les réjouissait de diverses façons. J'en vis ensuite beaucoup d'autres qui arrivaient.

Connaissance me dit : « Regarde cette étoile qui brille au-dessus de tous les amants : c'est Irène. » Certes je ne détournai point mes paupières.

Je la contemplai longtemps dans sa gloire et je m'affligeai de n'oser lui adresser la parole, tant à cause de son bonheur qu'à cause de mon inquiétude.

Réveillé des pensées que je roulais dans mon esprit, je vis s'avancer des espèces d'ombres humaines en nombre tel, qu'il m'était impossible de les compter.

De gran estat paria tot llur esser,
Unes planyen, altres cantant venian;
Io m'aturi per llurs actes coneixer.

Quant foren prop digui a la mia guia:
« Es de seguir lo que pensar me força?»
Ella, entes ço que io dir volia:

« No'ls diguis res si primer ells no't forcen;
Menys pot errar en callar que no en dir.
Ffes lis honor que noble gent se mostren. »

Junts tots enssemps per via cortesana,
Inclini'ls ulls a les baxes juntures
E tot lo cors, ab pensa fort humana.

Lo primer d'ells mostrave gran sumptura;
Mirant a mi conech tot mon desig,
D'hon tot cortes me dix lexant tristura :

« Home qui mir en lloch sens final terme!....
Qual potestat d'amor vol consentir?
Tu ser aci sens mort raho m'enferme.»

Io qui'l parlar total raho'm fugia,
Quasi voltant reguardé Conaxença;
Ella qui may failli a qui's devia

Promptament dix : « Amor loqual transforma
Los bons amants segons vos altres sou
Permet aquest sia entrat en tal forma. »

Tout en elles montrait qu'elles étaient de haute condition. Les unes gémissaient, les autres chantaient. Je m'arrêtai pour connaître leurs actes.

Lorsqu'elles furent près de nous, je dis à ma conductrice : « Faut-il suivre les inspirations de ma pensée? » Elle, comprenant ce que je voulais dire :

« Né leur parle pas s'ils ne t'y provoquent. Tu t'exposes moins à errer en te taisant qu'en parlant. Fais leur honneur, car on voit que ce sont de nobles personnes. »

Lorsqu'ils nous eurent joints, j'inclinai mon regard avec courtoisie jusqu'à terre, et je me courbai d'un air très-humble. Le premier d'entre eux marchait en grand appareil.

Il me regarda, et ayant compris mon désir, il me dit avec courtoisie en laissant de côté tout chagrin :

« Un mortel qui contemple des lieux où rien ne finit! Quelle est la puissance d'amour qui le permet? car ma raison ne peut concevoir que tu sois ici sans être mort. »

Et moi, qui perdis la tête et ne pus parler, je me retournai et regardai Connaissance. Elle qui ne faillit jamais à qui elle devait son appui,

Se hâta de dire : « Amour qui transforme les bons amants comme vous, a permis que celui-ci soit entré ici dans cet état. »

Ell : « Aturar eternal no hi poria
Car lo finit infinit no's pot fenyer.
Ell veura amor, apres tindra sa via. »

« Per contentar part d'el seu pensament
Molt te supplich demostres tu qui eres,
Recitant a ell d'amor ton estament. »

Com lo malalt ans de parlar sospira
Per alleviar part de sa gran dolor
(L'arch descollat dan no fa encars fira),

Viu io semblant a l'ombra tan estranya
Dar tal repos per alleujar sa pensa.
Ab suau gest parla sens altre manya :

« Los meus costums, cremant d'el foch de Fedra,
Portaren mi a la mort ansqu'el dan :
Dir no volgui, ans calli com a pedra,

Sino vençut lo gentil sentiment.
D'el fisch meu d'el tot io ia moria,
En mi ell feu un tal esperiment.

Vi'l jorn venir aspre com s'ha de veure
Essent malalt per l'espirit debatre :
Ultra cascun mon dan hagui a creure.

Essent d'amor e callant io pensava
De que, vengut el rey Solento, dir ;
Ver ell troba ço qu'el fisich posava

Et lui : « Il ne saurait y demeurer toujours, car le fini ne peut se donner pour l'infini, il verra Amour et puis il passera son chemin. »

Elle : « Pour contenter en partie son désir, je t'en supplie, fais-lui connaître qui tu fus et raconte-lui tes aventures amoureuses. »

Comme le malade soupire avant de parler, pour soulager un peu l'excès de sa douleur (l'arc détendu ne fait pas de mal encore qu'il frappe),

Ainsi je vis l'ombre étrange alléger son cœur, et d'un air calme il parla avec simplicité :

« J'ai brûlé du feu de Phèdre : c'est l'honnêteté de mes mœurs et non quelque catastrophe qui m'a conduit au tombeau. Je ne voulus point déclarer ma passion ; je demeurai muet comme une pierre,

Ne pouvant étouffer le gracieux sentiment. Cependant mon corps dépérissait et l'amour me soumit à la fameuse épreuve.

Je vis venir le jour redoutable, redoutable comme il doit le paraître, quand l'esprit est trop malade pour lutter. Je dus croire mon malheur supérieur à tout autre.

Malade d'amour, je me taisais et je songeais à ce que je pourrais alléguer, après l'arrivée du roi Solentus ; mais celui-ci par mon extérieur devina la vérité.

Roma io fuy, el dret nom d'Antiotxa
A mi fon dat e tan servi amor
Que no's pot dir; james li fis reprotxa.

Cipio vent un tant doloros acte,
Dellibera esser commençador;
L'espirit meu retorna per tal pacte.

Quantat virtut per si cascu mostraven!
Per un gran temps honor lluyta ab amor;
Fflames d'amor la pietat sobraven. »

Les ombres grans de nos se despertiren,
E restant sols, mes d'el ver desigos,
Cuytat de mi tals paraules eixiren:

« Qual raho vol, o quals poders sobraren
Los nostres ulls clarament no comprenguen
L'habit d'aquells qui'b nosaltres parlaren? »

« Tot cors huma tant la carn los ensegua,
Respos a mi, qu'els devots cel ignoren;
Mundana llum divina los denegua.
Aquests d'amor a dreta forma corren. »

Je fus Romain ; Antiochus fut mon vrai nom, et je servis Amour plus qu'on ne saurait dire, sans jamais me plaindre de lui.

Scipion voyant une situation aussi pénible résolut de venir à moi le premier, et grâce à lui mon courage se releva.

Que de vertu chacun de nous montrait ! longtemps l'honneur lutta contre l'amour dont les feux consumaient mon âme pieuse. »

Les grandes ombres s'éloignèrent de nous ; nous demeurâmes seuls, et, plus que jamais désireux de connaître la vérité, les paroles suivantes sortirent précipitamment de ma bouche :

« Quelle est la raison qui veut, où plutôt quel est le pouvoir qui a dominé nos yeux et nous a empêchés de reconnaître l'enveloppe de ceux qui viennent de nous parler ? »

« Tout corps humain, me fut-il répondu, est tellement aveuglé par la chair, que les dévots ignorent ce que c'est que le ciel. La lumière terrestre les empêche de voir la lumière divine. Ceux-ci marchent sous la vraie forme d'amour. »

CANT VI

Le poète passe aux amants italiens. — Dante, Pétrarque, Fiammetta et les principaux personnages des nouvelles en vogue.

Per la verdor d'una gran prederia
Mes dins lo clos la vista Conaxença,
Mon espirit apres qui la seguia :

Entrats que fom d'un alt io viu descendre
Quatre homens bells, los tres d'una semença ;
Lo quart parech Petrarcha en son entendre.

Quant foren prop juntats se returaren
Ab ordre gran e, lexant felonia,
D'amor enssemps entre si disputaren

Qual mils d'amor los secrets coneixia
E per amor senti mundana fama
E de tots ells escrit qual mils havia

Estranys dictats e poesies belles ?
Los bons amants ! Cascu d'ells no duptava
Dir ne contar d'amor grans maravelles.

Llurs rahons grans viu esser infinides,
Mes a la fi io viu qu'el de Florença
Ffrança vence per diverses pertides [10].

CHANT VI

Le poète passe aux amants italiens. — Dante, Pétrarque, Fiammetta et les principaux personnages des nouvelles en vogue.

Devant nous s'étendait une prairie verdoyante; Connaissance jeta les yeux dans l'enclos et mon esprit l'y suivit.

Lorsque nous fûmes entrés, je vis descendre d'une hauteur quatre beaux hommes dont trois étaient de la même race. Le quatrième, à son génie, me parut être Pétrarque.

Quand ils furent près de nous, ils s'arrêtèrent de concert avec ordre, et, laissant de côté tout artifice, ils disputèrent entre eux sur l'amour.

Quel était celui d'entre eux qui connaissait le mieux les secrets d'amour et qui par l'amour avait acquis le plus de gloire sur la terre, et qui enfin avait écrit le plus élégamment

Dictiers nouveaux et belles poésies? Les bons amants! Nul d'eux n'hésitait à dire et à raconter grandes merveilles d'amour.

Je vis qu'ils ne tarissaient point en beaux discours, mais je vis aussi qu'a la fin celui de Florence vainquit les Français sur divers points.

D'un bon desig qui d'amor fon estable
Prova d'ells tots no ferm llur pensament :
Pena d'amor fer no'l poch veriable.

La guia'm dix : « Retorna ço que pensas ,
Veu lo segons delit que aquells senten :
Tots han a mal fer en amor offensas. »

Com arbre gran qui te longua radice
En terra baix, viu dins lo foch d'amor
Lo sabent Dant con sua Beatrice.

Ço que'n senti lo parlar demostrave :
A amor plague tot lo que'n escrivi.
Vert xipellet d'amor veig que portave.

. . . .

Parlant axi, fom pres d'una gran porta
Hon viu escrit al pus alt de son cercle
Paraules tals, sens io fer hi estorta [11] :

« Dins mi estant en delit perdurable
Ardolies, Irena e Liessa ,
E Alissandre en lloch molt delitable ,

Ab les quatre desenas de donzelles .
Io son lo clos monastir de Irena ;
Vesten qui'm llig sercar tals maravelles.

Sols per virtut se pren aquesta via ;
Los espirits que son en via terna
Ab pau e be dins mi fan companya.
Pochs son aquells qui merescan mi veure. »

Sur la question d'un bon et constant désir d'amour, il prouva que le sentiment d'eux tous n'avait rien de solide, et les peines que l'amour entraîne ne purent le faire changer d'opinion.

La conductrice me dit : «Retourne à tes pensées; considère les choses selon le plaisir que ceux-là éprouvent. Personne ne commet impunément des offenses en amour.»

Comme un grand arbre dont les longues racines plongent dans les entrailles de la terre, je vis au milieu du feu d'amour le savant Dante avec sa Béatrice.

Ce que je ressentis à cette vue, mes paroles l'exprimaient; Amour approuva tout ce que j'en écrivis. Je vis qu'il portait petit chapeau vert d'amoureux.

....

En achevant ces mots, nous arrivâmes en face d'une grande porte sur l'arceau de laquelle je vis écrites les paroles suivantes. Je les cite sans y rien changer:

«Ici habitent dans une éternelle joie et dans le plus beau séjour, Ardolies, Irène, Liessa, Alexandre

Avec les quatre dizaines de demoiselles. Je suis l'impénétrable monastère d'Irène; va, lecteur, cherche une merveille qui me ressemble.

C'est par vertu seulement que l'on peut prendre ce chemin. Les esprits qui marchent dans la droite voie, tranquilles et heureux, forment la société que je renferme. Peu méritent de me voir.»

Dissertation sur l'amour; traits satiriques contre les femmes empruntés à la diatribe de Boccace intitulée: *Il Corbaccio.*

Axi com cells qui terra volent veure
Munten en l'alt de llur fusta llatina,
Perque d'alli veritat poden creure

N'ha pres a mi, qui viu tant en l'entendre
D'alt io mirant ço quel voler duptava.
Digui per mils los fets d'amor comprendre :

« Qui force dol la hon delit ature,
Conaxença, tant cruel com io sent?
Car dos contrasts enssemps guasten mesure. »

Ella'm respos : « Segons lo teu concepte
Io parlaré; que si l'escusar fos
Licit a mi, callara tal effecte.

Tu sias cert part d'amor es ventura ;
Car son delit neix de dos pensaments
Conforms en hu e dir pus no fretura.

Natura vol e ab gran força estreny
Que cascun hom deman sa bella aymia
Feta a son grat, furnida de bon seny.

Similitut ab dissenblant persone
Dona delit de formar companya,
E dura molt si ab virtut ressone.

Axi mateix natura vol les dones
Esser pus fort en amor inclinades
Tals qui'b virtut tinguen costumes bones.

Dissertation sur l'amour; traits satiriques contre les femmes empruntés à la diatribe de Boccace intitulée : *Il Corbaccio*.

De même que ceux qui pour voir la terre grimpent sur leur voile latine, en sorte qu'ils peuvent en croire le témoignage de leurs yeux,

Ainsi de moi : je finis par voir clair, tant je considérai du haut de l'entendement la question qui m'embarrassait. Je dis donc, pour mieux comprendre les faits d'amour :

« Qui donc, ô Connaissance ! introduit dans le séjour du plaisir d'aussi amères douleurs ? Car deux contraires ne sauraient former un ensemble harmonique. »

Elle me répondit : « Je parlerai suivant ta pensée ; mais si je pouvais m'en défendre, je garderais le silence sur un tel phénomène.

Tiens pour certain que l'amour dépend en partie de la chance. Car le plaisir qu'il donne naît de l'union de deux âmes, et il n'est pas nécessaire d'en dire davantage.

La nature pousse énergiquement tout homme à chercher belle amie, faite à son gré et pourvue de bons sentiments.

Deux personnes différentes qui se ressemblent ont du plaisir à s'associer ; et leur société dure si la vertu y préside.

Il en est de même des femmes, que leur nature pousse d'autant plus à aimer qu'elles sont plus vertueuses et de mœurs plus honnêtes.

E no es res tenint anima viva
Que no desig semblant de sa natura;
Car soledat tota cosa l'esquiva.

Los qui d'aço se tenen per contents
Sirvent leyals los drets de bona amor,
Virtut e seny los fa viure contents.

Aquests aytal dins lo jardi passagen,
Cantant, dançant, oblidant pansament;
Estan ben richs pusque mes no cobejen.

Algunes son deffaltes en natura
E vergnoyant de publicar al abte
Prenen tot ço que'ls dona llur ventura.

Mes la gentil d'angel participant,
Clar espirit e forma molt alegre,
Perque l'hom pech vol tenir per amant?

Tot ignorant ab si lo dan aporte,
Volent fartar lo corrupt apetit;
Seria abans llur vil natura morte.

Lexant amor de part intellectiva
Prenen desig de apetits brutals;
De tal amor fan llur pensa cativa.

L'home sentit de lluny veu los delits,
Si be la carn lo fat desig cobeje,
Llur discret seny tempre los apetits.

Et il n'est point d'être ayant âme vivante qui ne désire la société de son semblable et qui ne fuie l'isolement.

Ceux qui se contentent d'une pareille union, et qui servent loyalement sous les lois d'un honnête amour, vivent contents, grâce à la vertu et au droit sens.

Tels sont ceux qui se promènent dans le jardin, chantant, dansant, sans aucun souci, et fort riches puisqu'ils ne désirent plus rien.

Il est des femmes peu favorisées de la nature et qui, craignant de laisser voir leur goût pour un digne amant, prennent ce que leur offre leur fortune.

Mais la gentille femme, nature angélique, pur esprit, forme joyeuse, pourquoi va-t-elle prendre pour amant une brute?

L'ignorant apporte le mal avec soi; satisfaire ses appétits corrompus, voilà ce qu'il veut; pour y renoncer il faudrait que ses bas instincts périssent.

Laissant de côté ce qu'il y a de spirituel dans l'amour, il s'abandonne aux désirs des voluptés sensuelles et se fait l'esclave de l'amour physique.

L'homme sensible voit de loin les voluptés; et bien que la chair convoite de folles jouissances, sa discrétion et sa prudence mettent un frein à l'appétit.

Tot desig d'hom pren terme facilment
E d'elles no, ans tots temps multiplique.
. . . .

Perço james amor en dona atura ;
Llur amor es apetit natural
E sens la fi d'el hom james no cura.

Si com als bons es gran ajust de be
Veure d'els mals llur pena eternal,
Aquests d'amor cascu son degut te.

Entre los mals amor molt poch hi dura,
Car llur amor es sols comprar e vendre;
Complit desig, d'amor no han pus cura.

Mes los leyals ahont que d'amor hagen
Complida amor desigen conservar,
Los bens d'amor observen hon que vagen.

Pena mortal perseguira aquelles
Qui, variant llur apetit difforme,
Van cambiant ab molt grans maravelles.

Enamorats oblidan los absents
E desigant que Venus lexas Xipre,
Acullen la en casa ab los presents.

Tots aquells talls prenen un trist deport.
En llurs trists pits amor molt poch atura.
. . . .

Les désirs de l'homme prennent fin aisément, mais ceux des femmes, non. Au contraire, ils croissent sans cesse.

. . . .

Leur amour ne leur donne point de relâche ; car cet amour n'est qu'un désir instinctif, et l'hymen en est l'unique remède.

C'est pour les bons un surcroît de bonheur, que de voir les souffrances éternelles des méchants, et chacun de ceux que tu vois est traité par Amour comme il le mérite.

Entre les méchants l'amour dure peu, car leur amour n'est qu'acheter et vendre. La passion satisfaite, ils ne s'en soucient plus.

Mais les amants loyaux, quoiqu'ils obtiennent d'Amour, désirent conserver amour parfaite ; ils respectent les biens d'amour quelque part qu'ils aillent.

Un châtiment affreux est réservé à celles qui, dans l'inconstancede leurs monstrueux désirs, changent sans cesse de la manière la plus étrange.

Elles oublient les amants absents, et, souhaitant que Vénus quittât Chypre, elles l'accueillent chez elles avec les présents.

Triste plaisir que celui de pareils couples ! En leurs pauvres âmes amour s'arrête peu.

. . . .

A alguns llurs fets e vida depravada
Cremen llur cor e rozeguen llur pensa;
Ffuig los amors com a gent reprovada.

A amor li plau, com veus segurament,
Que'ls bons e'ls mals hic sien aculhits
Qui d'amor han hagut llur compliment;

Perço qu'els bons trobant se premiats,
Penant los mals, senten major delit;
Los altres tots de be son admirats.

Tot gran delit es fet pus delitos
Quant es posat cerca d'un gran turment:
L'altre confus, resta pus delitos.

Tota dolor es sols la differença
D'el mal o'l be en los actes d'amor.»
Ella callant, torni a amor la pensa.

E respongui com hom cansat qui's posa:
« Donzella, cert a mi'm par qu'el diable
E nosaltres tots siam una cosa.»

Ab tant passi ab gran enuig e affany
Per la gran gent qu'en multitud estava
Com mils pogui: car trobave'm estrany
Vent fels d'amor qu'el dir callar forçava.

Il en est à qui leurs actes et leur conduite dépravée brûlent le cœur et rongent la conscience ; Amour les hait comme des réprouvés.

Il plaît à Amour, comme tu vois sans doute, que les bons et les méchants qui ont eu satisfaction de lui, soient accueillis en ce lieu ;

Afin que les bons se trouvant récompensés, à l'aspect des méchants qui souffrent sentent plus vivement leur bonheur, tandis que le reste admire tant de félicité.

Toute jouissance devient plus vive quand elle est placée à côté d'une grande douleur. La confusion des uns augmente le bonheur des autres.

Toute la différence entre ceux qui souffrent ou qui jouissent, vient uniquement du bien ou du mal dans les actes d'amour. » Elle se tut et je tournai ma pensée vers amour.

Puis, je répondis comme un homme fatigué qui respire : « Donzelle, mon opinion est que le diable et nous sommes la même chose. »

A ces mots je passai outre, non sans peine et sans ennui à cause de la foule immense qui se tenait là ; je fis de mon mieux, car je n'étais pas à mon aise voyant des faits d'amour que l'expression me forçait de taire.

CHANTS VII ET VIII

Ces deux chants sont remplis par une énumération assez monotone de bienheureux la plupart Catalans et Castillans: Cabestanh, Viane, Macias *el enamorado.* Le VIIIe se termine cependant par l'épisode de Héro et Léandre. Le poète, par un miracle d'Amour, voit de ses yeux Sestos, Abydos et l'Hellespont, qu'il traverse à pied sec avec Léandre et sa conductrice.

—

... Arribam en un bras de marina,
E regardant d'el pus alt d'una riba
Ella fon cert d'Elespont ser vehina.

De un castell que Abydo's dehía
Ver nos vingué l'affortunat Leandro
Per un carrer tant longh com hom vehia.

Apres que junts e mesclats fom enssemps,
Leandro moch la veu fort amorosa
Dihent : « Seguin e no dubtau lo temps. »

Pus de las mans cascuna te donada
Comença entrar, Elespont l'i feu via ;
Axi passam la perillosa strada.

Quant à la fi d'Elespont pres la via,
Nos vem exir d'el bel castell de Sesto
Ero gentil, ab grans cants d'alegria.

CHANTS VII ET VIII.

Ces deux chants sont remplis par une énumération assez monotone de bienheureux la plupart Catalans et Castillans : Cabestanh, Viane, Macias *el enamorado*. Le VIII[e] se termine cependant par l'épisode de Héro et Léandre. Le poète, par un miracle d'Amour, voit de ses yeux Sestos, Abydos et l'Hellespont, qu'il traverse à pied sec avec Léandre et sa conductrice.

—

.... Nous atteignîmes un bras de mer, et, regardant du haut d'un escarpement, je reconnus, à n'en pouvoir douter, que nous étions sur les bords de l'Hellespont.

D'un château-fort qui s'appelait Abydos nous vîmes s'avancer vers nous l'heureux Léandre, le long d'une route aussi longue que la vue pouvait s'étendre.

Lorsqu'il nous eut joints il nous dit d'une voix aimable : Suivez-moi, ne redoutez point la tempête.

Il nous donne les mains, il avance ; l'Hellespont s'ouvre pour lui livrer passage, et nous nous engageons dans ce chemin périlleux.

Arrivés de l'autre côté de l'Hellespont, nous vîmes sortir du beau château de Sestos la gentille Héro, qui venait à nous en chantant joyeusement.

Ab grans delits e gran festa amorosa
Los dos amants din Sesto s'en entraren,
E nos restam ab pensa dolorosa.

CHANT IX.

Les Troubadours. — Le poète est présenté au dieu d'Amour.

Devant nos fonch ab sa bella figura
Amor, segons en l'entrar vist l'haviem,
Cubert vers mi ab blancha vestidura.

Novells delits mos espirits sentien
Tant quels passats en obli io meti,
Desigant mort si fallir no'm sabien.

Passant vers ell, trobam moltes donzelles
Depres amor jugant ab molts delits,
Dones gentils, cantant a maravelles.

Entre lesquals Ginebre estech dençant
E Ariadna, Madea e Gismunda,
Al mig tenint la Ffrancescha del Dant.

Com rossignols cantant en la verdura
Ffedra io viu et Blancaflor estar,
Ffilocolo [12] e Guiscard sens rencura.

Au comble du bonheur, le cœur plein d'amour et de joie, les deux amants entrèrent dans Sestos et nous laissèrent en proie à de tristes pensées.

CHANT IX

Les Troubadours. — Le poète est présenté au dieu d'Amour.

—

Nous vîmes devant nous avec sa belle figure Amour, tel qu'il s'était offert à nos regards dès l'entrée. Il était vêtu de blanc.

Mon cœur éprouvait une joie nouvelle, tellement que je mis l'ancienne en oubli, et que je désirai mourir si celle-ci ne devait jamais m'échapper.

M'avançant vers Amour, je trouvai près de lui une foule de demoiselles jouant avec délices, gentilles personnes qui chantaient merveilleusement.

Parmi elles je distinguai Genièvre, Ariadne, Medée, Gismonde, qui dansaient, tenant au milieu la Françoise de Dante.

Comme des rossignols qui chantent dans le feuillage verdoyant, je vis Phèdre à côte de Blanchefleur, et Philocolus sans rancune à côté de Guiscard.

Benechint *deu Amor* e llur ventura
Causa per qui tant be los consentia,
In excelsis cantaven sens mesura.

Alsant los ulls io viu quasi torrat
Estar d'amor N'Rambau de Vaqueres[1]
E Beatrix nobla de Montferrat.

En llur delit amor se delitave
Tant que de cert mostrave Conaxença
Esser aquells los mils qu'amor amave.

A l'altre part estech Joffre de Blaya
Molt delitos, e comptessa de Tripol;
En ben amor algu d'ells no s'esmaya.

Sobre tots alt Jupiter io viu seure
Lo foch d'amor sentint amant á Leda,
Europa apres, d'altres no pogui veure.

Tant contempli per discernir la norma
D'amor, que viu si Cupido no fos
Deu, fora Arnau Daniel en sa forma.

Ffeba parech ab estranya alegria
Dins los estrems d'el pus alt lloch d'amor,
Dampnes ab l'aur que en lloch fosch paria.

Los llums, los fochs que d'amor io miré
Tants son, tant bells los secrets que mostraven
Que lo pensar al dir dupte reté.

. . . .

Dans leur bonheur ils bénissaient le dieu Amour, source de leur félicité, et chantaient sans fin : *In excelsis*.

Levant les yeux je vis presque brûlé d'amour Rambaud de Vaqueiras, et Béatrix, noble dame de Montferrat.

Amour était heureux de leur bonheur, au point que Connaissance me faisait voir, sans nul doute, que c'étaient là ceux qu'Amour aimait le plus.

D'un autre côté était Geoffroi de Blaye dans la gloire aussi avec la comtesse de Tripoli ; à bien aimer ils ne faiblissaient ni l'un ni l'autre.

Au-dessus de tous, je vis Jupiter assis sur un lieu élevé, éprouvant le feu d'amour à cause de sa passion pour Léda, puis pour Europe, puis pour d'autres que je ne pus voir.

Je regardai longtemps pour distinguer le type d'Amour, et je vis à la fin que si ce n'était le dieu Cupidon, ce serait Arnaud Daniel en personne.

Phébé apparut avec une extrême allégresse sur la plus haute cime du mont d'amour, puis Danaé avec l'or dont l'éclat pâlissait en ce lieu.

Les lumières, les feux d'amour que je vis étaient si nombreux et révélaient tant de beaux secrets, que la pensée se défie de l'expression.

....

Io retornant divers amor la pensa,
Ginolls ficats lo un d'altre difforma
Per gran honor e per ma gran temensa;

E quant fom pres teme la voluntat
De mes passar e lexant Conaxença
Al Deu d'amor dix ab humilitat:

« Juste clement, denota pietat,
Cupido, fill de Venus, Deu d'amor;
A tu present aquest bon servidor
Qui ben amant pert de sa llibertat.
Lo gran turment d'amor ab si aporta
E sos desigs ingratitut ensegua.
Dins lo gran mar d'amor l'espirit negua.
Si donchs per tu Venere no'l conforta
Part de son mal, es que no sentiria
Amor loqui en dol viure faria. »

« Io sent delit en sas faules novelles
Tant qu'a mi plau tos dits ben acceptar
E d'els secrets d'amor ell comentar.
Si's serve dret ab dones e donzelles
Donchs sia'l dat, pus ve ab lleyaltat,
Tot lo que io tinch en ma potestat. »

Axi estant lo Deu Cupido, pres
D'el seu bell arch una segete d'aur
En laqual fon tot mon delit compres;

Dirigeant ma pensée du côté d'Amour, je ployai mes genoux, l'un d'une manière, l'autre d'une autre, saisi d'une crainte respectueuse.

Et lorsque je fus sur le point de parler, ma volonté recula effrayée, et Connaissance, prenant la parole, dit humblement au dieu d'Amour :

«Dieu juste, dieu clément, montre-toi miséricordieux; Cupidon, fils de Vénus, dieu d'amour, je te présente un bon serviteur qui en aimant loyalement a perdu sa liberté. L'amour torture son cœur et l'ingratitude déconcerte ses désirs. Son âme se noie dans la grande mer d'amour. Si par toi Vénus n'allége ses souffrances, c'est alors qu'Amour ne prend aucun souci de ceux qu'il fait vivre dans la douleur.»

« J'aime ses récits nouveaux ; je veux bien accueillir ta prière et permettre qu'il puisse raconter les secrets d'amour. Que s'il se maintient dans le droit chemin à l'égard des dames et des demoiselles, eh bien! puisqu'il s'approche loyalement de nous, qu'il lui soit accordé tout ce qui est en notre pouvoir. »

A ces mots, le dieu Cupidon prenant dans son beau carquois une flèche d'or à laquelle était attaché tout mon bonheur,

E donant la a dama Conaxença:
« Vesten ab ell, li dix, seguint son pler
E fir ne'ls pits de la que li's deffensa.

E no't llunys d'ells fins a tant que temps sia,
Fent los enssemps tals delits praticar
Que so hon so per ells glorios sia. »

Com pelegri de promesa forçat
Tot son desig es en tornar hon era
Ne pres a mi, desigant ser tornat

La d'hon parti per contar ma ventura,
Aconortant los turmentats d'amor:
Car tal me viu, ple de dol e tristura.

CHANT X

Ce chant paraît consacré aux contemporains du poète. Mais les noms y sont tellement déguisés et les allusions si obscures, que nous avons dû renoncer à le déchiffrer. En voici quelques échantillons.

—

Ab blanch sinyell e forma magrentina
Sacerdotals sos apetit contenta,
Flames ardents d'amor se disciplina
. . . .

La remit à dame Connaissance : « Va-t-en avec lui, lui dit-il, suis son plaisir et perce le cœur de celle qui lui résiste.

Ne les quitte pas jusqu'à ce qu'il en soit temps, et fais leur goûter un bonheur tel, qu'en quelque endroit qu'ils se trouvent ils me fassent honneur. »

Comme un pèlerin qui, son vœu accompli, n'a d'autre désir que de retourner dans son pays, ainsi je souhaitai de retourner

Au lieu d'où j'étais parti, pour raconter mon aventure et consoler les martyrs d'amour, m'étant vu comme eux plein de deuil et d'affliction.

CHANT X

Ce chant paraît consacré aux contemporains du poète. Mais les noms y sont tellement déguisés et les allusions si obscures, que nous avons dû renoncer à le déchiffrer. En voici quelques échantillons.

—

Sous son vêtement blanc et son apparence grêle, il contente ses appétits sacerdotaux. C'est avec des flammes d'un ardent amour qu'il se flagelle.

....

Call me de tu, noble Feba comptesse,
Que poch parlar io poch qui de tu parle:
Vicis d'amor t'han muntat ser deesse

. . . .

Le poète demande à Connaissance le nom d'une femme damnée pour sa luxure.

Ella'm respos ab cara vergonyosa
« En flor de llir e vipra blasonant
Son propri nom femini bell reposa[14].



Je me tais sur ton compte, noble comtesse Phébé, car en parlant de toi, je ne puis guère parler. Ce sont tes désordres qui t'élevèrent au rang de déesse.

. . . .

Le poète demande à Connaissance le nom d'une femme damnée pour sa luxure.

Elle me répond la rougeur au front : « En langue de blason, c'est dans fleur de lis et vipère que repose véritablement son beau nom de femme.



NOTES

DE LA COMEDIA DE LA GLORIA D'AMOR.

[1] *Pyrrhus*........ Dante l'a mis aussi dans le cercle des tyrans. *Enf.*, ch. XII.

[2] *D'el llach*....... Dante a dit également : *Il lago del cuore. Enf.*, ch. 1.

[3] *Venus sabent*....... Virgile, envoyé de même au secours de Dante par Béatrix, lui dit :

E venni a te cosi, com'ella volse.—*Enf.*, ch. II.

[4] *Tres donas*....., probablement les trois Grâces. — En tout cas, souvenir de Dante. *Enf.*, ch. II, ou canzone IV. — Voir Ginguené, tom. I, pag. 463.

[5] *Reyna Amazona*......... Antiope qui épousa Thésée. Voir la *Théséide* de Boccace.

[6] C'est dans Darès que le poète a pris cette tradition sur Achille : « Et quant le temps et jour sont venuz ausquelz Hector a esté inhumé, Priam, Hecuba, Polyxène et autres princes troyens visitans le tombeau dudit Hector, s'est rencontré Achilles qui contemplant Polyxène incontinent a esté espris de son amour. » Un peu plus loin, l'auteur ajoute : que « Hecuba incite son filz Alexandre à prendre Achilles par espies et à le tuer. Ce qui se pourroit facilement faire, pourtant que icelluy Achilles avait par singulier desir demandé Polyxène en mariage. Adonc a esté délibéré mettre gens en embusche dans le temple d'Apollon Thymbreus, jouxte la porte de Troie, là où Achilles devait se trouver pour parlementer de ce mariage. » Achille est tué, en effet, dans ce guet-à-pens par

Alexandre. — *La vraie histoire de la ruyne de Troie*, escrite en grec, par Darès Phrygius ; in-32. Paris, 1553.

7 *Briseyda*...... Le manuscrit offre en marge la note suivante : « Fon filla de Calchas bisbe de Troya. » « Elle était fille de Calchas, évêque de Troie. » Quant à son supplice, il est emprunté à Dante. *Enf.*, ch. XII :

Io vidi un' ampia fossa in arco torta
....
.... ed essa in traccia
Correan Centauri armati di saette,
Como solean nel mondo andare a caccia.

8 *Irena*....... Il s'agit ici de la fameuse impératrice Irène, plus célèbre encore dans les romans que dans l'histoire, et qui passa, dit-on, ses dernières années dans un couvent. Nous la retrouverons plus loin.

9 *Antiotxa*........ Il est facile de reconnaître, dans cet épisode, l'histoire d'Antiochus remaniée en tant de façons par les poètes et les romanciers du moyen âge. — Voir le *Violier des histoires romaines*, édit. Jannet, pag. 324.

10 *Ffrança*..... Quels sont ces trois poètes français vaincus par Pétrarque ? Chartier est de la partie, à coup sûr. Les deux autres sont peut-être Guillaume de Lorris et Michaud. — Voir notre *Essai*, pag. 60.

11 Encore un souvenir de Dante. *Enf.*, ch. III.

12 Personnages d'*Il Filocolo* de Boccace.

13 Rambaud de Vaqueiras, Geoffroi Rudel, Arnaud Daniel, troubadours célèbres dont l'histoire est trop connue pour qu'il soit besoin de la raconter ici.

14 Les Visconti de Milan avaient une vipère dans leurs armes.

FRAGMENTS INÉDITS

DE LA

TRADUCTION DE LA DIVINE COMÉDIE D'ANDREU FEBRER (Essai, pag. 61)

ENFER, ch. 1.

En lo mig d'el cami de nostra vida
Me retrobi per una selva escura,
Que la directa via era fallida.

Ay! quant a dir qual era es cosa dura
Esta selva selvatge, aspera e fort,
Quel pensament nova por me procura

Tant amargant que poch es pus la mort!
Mes per tractar d'el be qu'eu hi trobé
Diré l'als que hi descobri mi record.

Io no scé be redir com hi entré,
Tant era ple de son en aquell punt,
Que la vera via io abandoné.

Mas pus qu'eu fuy al peu d'un gran coll gunt
Hon termenava aquella escura vall
Qui m'havia de por lo cor compunt,

Guardé en alt e vi'l sender qui sall
Pus alt vestit ia d'els raigs d'el planeta
Qui mena hom dret per cascuna call.

Llavores fon un poch la pahor queta
Qui'ns en lo llach del cor m'era durada
La nit avant, ab pietat estreta,

E axi com cell qu'ab elena afanyada
Ix d'el pelec for d'el mar a la riva,
Mira l'aygua perillosa e malvada,

Axi 'l meu cor qui enqueres fugiva
Se regira a remirar lo pas
Qui no lexa jamay persona viva;

E reposat un poch lo meu cors las
Pris lo cami per la playa deserta
Axi qu'el peu ferm sempre era el pus bas.

E vets vos quasi al començar de l'erta
Una llonçaparda presta e lleugera
Qui d'un gay pel virat era cuberta.

E no'm lexava ans m'anava primera,
Empatxant me tan fort lo meu cami,
Que mantas veus fuy per tornar arrera.

Temps era d'el principi del mati;
E'l sol muntava ab aquestas senyals
Qu'eran ab ell lla com l'amor divi

Mogué primer les coses mundanals;
Si com fo be d'esperar occayso
La gaya pell de semblants animals

L'hora d'el temps e la dolça sazo;
Mas no per tant que pahor no'm fahes
La vista qui'm aparech dun leo.

Aquest sembla que contra mi vengués
La testa alçant ab fam molt rabiosa
Si que aparech que l'aer ne temés;

E una lloba flaqua e bramosa
Segons parech en la sua magreza
Qui molta gent feu ya viura confosa.

Aquesta'm mes tanta de gravidesa
Ab la pahor qu'eixia de sa vista
Que io perdi tot l'esper de l'altesa.

Et axi com cell que volenter acquista
E ve en temps que tot perdre li'n fa,
Qu'en tot son cor se complany e s'entrista,

Aytal me feu cella bestia lla
Que venent me encontra poch a poch
Me'n espenyia lla hon may sol no ha.

ÉPISODE D'UGOLIN.

La boqua sosleva d'aquell fer past
Lo pecador, torquant se la (*del sang vermell*)?
Als pels del cap qu'havia per darrer gast.

Puys comença : Tu vols qu'io renovell
Desperada dolor, qui'im prem lo cor,
Ja pur pensant abans que parle d'ell.

Mas s'il parlar meu deu esser labor
Qu'infamia fruyt al traydor qu'io rou,
Veuras parlar enssems mesclat ab plor.

Io no sé qui tu es, ni per quin mou
Es tu vengut ça jus : mas Florenti
Ressembles bé veramen a qui t'ou.

Tu deus saber qu'io fuy compte Ugoli,
E aquest es l'arcevesca En Roger :
Ara't diré perqué son tal vehi.

Que per l'afecte del seu mal saber,
Fiant me d'ell, cert io fuy axi pres
E pux fuy mort, ja dir no es mester.

Pero cell que no pots haver entés,
Ço es, en com la mia mort fo cruda,
Ohiras et sabras si m'ha ofés.

Un breu pertus de dintra de la muda,
Hon de la fam per mi titol s'es dat,
E hon convé qu'encara altri s'encluda,

Me demostra per un seu poch forat
Pus llumens ja, quant io fiu lo mal son
Qüe del futur lo vel m'ha declarat.

Aquest paria a mi mestre e don
Cássant un llop ab llobetons al mont
Per qui Lucha als de Pisa s'escon.

. . . .
. . . .

Quant fuy desper primer en lendema
Plorar senti entr'el son mos fillols
Qu'eran ab mi, e demanar del pa.

Ah! ets cruel certes si ja not dols
Pençant aço quel meu cor se pençava;
E si no ploras, de que donchs plorar sols?

Ja eram desperts e l'ora s'acostava
Quel menjar nos solia esser adot;
E per lo seu somni cascu duptava.

E io clavar senti'l portal dessot
A l'orrible torre, hon io guardé
En la cara mos fills sença dir mot.

Io no plorava axi dins m'empedré;
Ploravan ells, e Ancelmucio meu
Dix : pare, qu'has qu'axius guardes? Perqué?

Per ço re no ploré, ne respos eu
En tot cell Jorn, ne en la nit apres,
Fins quen lo mòn altre sol claror feu.

E com un poch del seu raig se fo mès
Al doloros carcer, e io sculli,
Per quatre visatges lo meu messés.

Ambduy les mans per dolor me mordi,
Hon ells pensant qu'eu fés per voler pa
O per manjar, tantost llevarensi,

Dien : pare, molt menys dolor sera
Que tu menjes à nos, car tu'ns donist
Estes mesquines carns : despullêns ja.

Calle llavores per no ferlos pus trist.
Cell dia e l'altre estiguéren tots muts.
Ay, dura terra, ay perqué no t'obrist!

Mas pusqué fom al quart dia venguts
Gaddo se gita a mi estés als peus,
Dient : pare, ques que tu no m'ajuts!

Aqui mori; e axi com tu m'veus
Viu io morir los tres de u en u
Entre'l quint e'l sext dia, hon cech e leus

Iom pris a grapponar sobre cascu;
Dos jorns los cridé pus que foren morts:
Pus mes pogué quel dolor lo deju.



TABLE DES MATIÈRES.



